

**Zeitschrift:** Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

**Herausgeber:** Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

**Band:** 52 (1995)

**Heft:** 4: 6

**Buchbesprechung:** Buchbesprechungen = Comptes rendus

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Buchbesprechungen – Comptes rendus

*Charles Segal: Singers, Heroes, and Gods in the Odyssey.* Myth and Poetics. Cornell U.P., Ithaca/London 1994. 244 p.

S. rassemble ici, sous une forme revue, sept études publiées entre 1962 et 1993, auxquelles s'ajoutent deux textes inédits (chapitres 7–8). La première partie de l'ouvrage est consacrée au *nostos* lui-même, analysé dans une perspective à dominante psychologique comme réappropriation d'une identité de mortel à travers différentes transitions (chapitres 2–4). L'étape phéacienne joue à cet égard un rôle crucial, notamment comme lieu dans lequel Ulysse, avant sa réintégration dans la vie familiale et politique d'Ithaque, pourra par ses récits faire retour sur les années passées hors de la réalité humaine; pour Ulysse la poésie se trouve ainsi dotée d'une valeur existentielle, à l'opposé de l'esthétisme des Phéaciens qui conçoivent les récits aèdiques uniquement comme source de *τέρψις*. Par ses récits, Ulysse se trouve néanmoins dans la situation unique et paradoxale d'un héros chantant son propre κλέος; telle est l'une des «ironies» du κλέος odysseén qu'explore S. dans le cinquième chapitre. Dès cette première partie se sont ainsi dessinés des thèmes qui seront au centre des chapitres suivants consacrés à différents aspects de la conscience poétique dont témoigne l'*Odyssee*, principalement dans sa dimension pragmatique; on retiendra en particulier des analyses aiguës portant sur différents types de réception et sur les ambiguïtés du statut de l'aède, entre mendiant et héros (chapitres 6–7). Une dernière partie nous fait quitter le poétique pour aborder, à travers la polarité entre Zeus et Poséidon, la question théologique et éthique de la justice divine à l'égard des actions humaines (chapitre 10).

Pierre Voelke

*Ioanna Papadopoulou-Belmehdi: Le chant de Pénélope. Poétique du tissage féminin dans l'Odyssee.*

Préface de Nicole Loraux. L'Antiquité au présent. Belin, Paris 1994. 224 p.

«Il faut beaucoup d'idées reçues pour ne pas percevoir le rôle crucial de Pénélope dans l'*Odyssee*». C'est ainsi à explorer ce rôle que s'emploie P.-B. dans un livre riche d'analyses suggestives, souvent convaincantes. Au centre donc, Pénélope comme «figure de mémoire et de ruse», la ruse du tissage toujours défait et recommencé apparaissant comme condition du maintien de la mémoire d'Ulysse. A cet égard Pénélope s'oppose à ceux qui, à Ithaque, veulent oublier: les prétendants, mais aussi Télémaque qui présente avec ces derniers «d'inquiétantes affinités» et l'aède Phémios qui chante le *nostos* malheureux des Achéens. Le tissage, comme condition de la mémoire et comme activité à laquelle Pénélope est renvoyée par Télémaque lorsqu'elle prétend faire cesser le μῦθος de Phémios, apparaît dès lors comme «la forme féminine de la parole». Par son tissage, mémoire et discours qui concurrencent le chant de l'aède d'Ithaque, Pénélope se trouve entièrement impliquée dans le projet poétique odysseén.

Mémoire infailible, mais également excès de mémoire qui, parce qu'il empêche le remariage, relègue et maintient Pénélope dans un statut de νόμφη, et crée un blocage dans la société d'Ithaque. A cet égard P.-B. montre avec talent les ambiguïtés de la figure de Pénélope et les menaces dont elle est porteuse, pour les prétendants mais aussi à l'égard de son propre fils, Télémaque; c'est ici encore d'inquiétantes affinités qui apparaissent, entre Pénélope et d'autres figures menaçantes de la féminité, les nymphes auxquelles Ulysse se trouve confronté tout au long de son *nostos*. Si le tissage dans l'*Odyssee* peut bien être symbolique d'un état qui se situe en-deçà du mariage, faut-il pourtant parler d'«incompatibilité» entre l'un et l'autre? Le premier ne constitue-t-il pas plus une préparation qu'un obstacle au second? Plus que le tissage, n'est-ce pas au contraire son inversion et sa perversion, la ruse du «détissage», qui empêche l'avènement d'un nouveau mariage? Sur ce point, l'argumentation de P.-B. aurait mérité d'être approfondie et précisée. De façon plus générale, le fil argumentatif qu'elle déroule tout au long de son ouvrage n'est pas toujours aisé à suivre et l'on aurait parfois souhaité des articulations mieux marquées, une progression mieux balisée. On ne peut néanmoins que recommander la lecture de cet ouvrage éclairant et novateur.

Pierre Voelke

*Ch. Segal: Euripides and the Poetics of Sorrow. Art, Gender, and Commemoration in Alcestis, Hippolytus, and Hecuba.* Duke U.P., Durham/London 1993. VIII, 313 S.

Ch. Segal, bekannt durch eine Vielzahl von Artikeln und Büchern zur griechischen Tragödie (man vergleiche die beeindruckende Liste auf S. 296–298), stellt in diesem Band eine Sammlung von Artikeln in aktualisierter und aufeinander abgestimmter Form in Buchform zusammen. Anhand ausführlicher Interpretationen der *Alkestis*, des *Hippolytus* und der in der Forschung eher vernachlässigten *Hekabe* geht Segal vor allem folgenden Schwerpunkten nach, die in allen drei Tragödien thematisiert werden: Dem Konflikt zwischen der männlichen und weiblichen Erfahrungswelt (vgl. dazu jetzt auch R. E. Harder, *Die Frauenrolle bei Euripides*, Stuttgart 1993 [DRAMA, Beiheft 1]) und dem Experiment, das Euripides mit der Gattung in formaler und inhaltlicher Hinsicht unternimmt (d.h. vor allem seiner impliziten Poetik), wobei Segal – dem Titel seines Buches gemäss – sein Augenmerk insbesondere auf die poetische Verarbeitung oder besser Überhöhung der Todeserfahrung und Totenklage in der tragischen Gattung richtet. Als eine Form des öffentlichen Diskurses sei die Tragödie anderen Äusserungen des bürgerlichen Selbstbewusstseins und der bürgerlichen Selbstdarstellung wie dem *Epitaphios* vergleichbar. Da die Tragödie jedoch eine dialogische Struktur aufweise und zudem der Mythos ein Distanz schaffendes Element sei, werde sie nicht zum blossen Lobpreis Athens eingesetzt (was allerdings nicht uneingeschränkt stimmt: man denke nur an die *Herakliden*), sondern diene vor allem der kritischen Hinterfragung der Werte der Polis. Gerade der Tod von Frauen in der Tragödie reflektiere in besonderem Masse die traditionellen Werte der männlichen Lebenswelt. Doch neben der Reflexion der Wertvorstellungen der Polis reflektiere die Tragödie in impliziter Poetik auch sich selbst und werde dadurch zu einem geistigen ‘Monument’ (vgl. dazu den Sammelband: A. Assmann/D. Harth, *Kultur als Lebenswelt und Monument*, Frankfurt 1991).

Segal zeigt mit diesem Band, wie sich durch die besonnene Anwendung moderner theoretischer Ansätze – in der Einleitung verweist er vor allem auf den Poststrukturalismus und den Dekonstruktivismus als seine Anregungen – interessante und anregende neue Wege zur griechischen Tragödie finden lassen.

Bernhard Zimmermann

*Carlo Ferdinando Russo: Aristophanes. An Author for the Stage* (aus dem Italienischen übersetzt von Kevin Wren). Routledge, London/New York 1994. XIII, 279 S.

Von den mit energischem Zugriff das Verständnis der überlieferten Texte als ‘libretti’ für das Theater erschliessenden, 1962 unter dem Titel *Aristofane autore di teatro* versammelten, 1984 in erweiterter zweiter Auflage erschienenen (reprint 1992; s. diese Zeitschr. 43, 1986, 267) Untersuchungen zu Aristophanes erscheinen hier in vielen einzelnen Punkten revidiert und um neue Beobachtungen und Schlussfolgerungen bereichert: ein Kapitel über die Chronologie der ‘Lehrzeit’ (13–32), elf zu den erhaltenen Komödien (33–233) und der Anhang zur ‘modularen Komposition’ in den *Wespen* und zu ihrer Überlieferung (243–249), dazu neu: ein Vorspann «The Theatrical Seasons and the Dawn of Comedy» (1–12) und eine zusammenfassende Übersicht «Elements of a Theatrical Career» (234–242). Was seither von älteren, zeitweise vergessenen Entdeckungen und von neueren Forschungen zum Drama neu in die Diskussion eingebracht wurde, ist leicht ersichtlich in den am Ende zusammengefassten «Notes» (250–272) und einer selektiven Bibliographie (271–274). Verstärkte Aufmerksamkeit gilt den Reaktionen des Dichters auf besondere Voraussetzungen der jeweiligen Aufführungen, den je verschiedenen Eigentümlichkeiten der für die Lenäen und für die Dionysien konzipierten Stücke, den ‘epirrhematischen’ Entsprechungen zahlenmässig gleicher, symmetrisch angeordneter Versreihen und den Voraussetzungen der schriftlichen Überlieferung, alles wiederum sehr interessant und anregend. Das Auffinden über verschiedene Kapitel verstreut behandelte Probleme ist erleichtert durch einen «Index of Dominant Themes» (275f.). Leider fehlt dagegen ein Index der behandelten griechischen Wörter, zumal der *termini technici* und der interpretierten Stellen.

Th. Gelzer

*Giuseppe Mastromarco: Introduzione a Aristofane.* Gli Scrittori 50. Editori Laterza, Roma/Bari 1994. 221 S.

Das ist eine sehr lesenswerte, durchdacht aufgebaute, klar geschriebene Einführung. Zur Vorbereitung werden im ersten Kapitel, «Aristofane e la commedia attica antica» (3–35), die gesellschaftlichen und politischen Voraussetzungen der Produktion, die typischen Formen und Inhalte und die Verwandtschaft der Alten Komödie mit der Iambendichtung kurz vorgestellt. Im zweiten, «Aristofane: la vita e le opere» (36–82), werden die erhaltenen Komödien und Fragmente präsentiert im Zusammenhang der biographischen Fakten, die sich aus den Texten erschliessen lassen, und vor dem Hintergrund der historischen Ereignisse, die für die Konzeption der Komödien von Bedeutung sind: vom Beginn mit den *Babylonioi*, a. 427, bis zum *Frieden* a. 421, vom Nikiasfrieden bis zu den *Fröschen* a. 405, und «Verso la commedia nuova» in der Zeit nach dem Zusammenbruch bis zu den letzten Stücken *Kokalos* und *Aiolosikon*, die A. dem Ararôs überliess, a. 386/385. Dabei werden eine Reihe umstrittener Probleme sorgfältig diskutiert und überzeugende Vorschläge zur Lösung vorgelegt, so z.B. zum Datum der Geburt des A. (36ff.), zu seinen ersten Stücken und zum Prozess mit Kleon (39ff.). Durchgehend wird auf Veränderungen der aktuellen Voraussetzungen geachtet zwischen der Zeit der Bewerbung um einen Chor beim Archon und der Aufführung, die den Dichter zu Anpassungen der Konzeption und zu Zugaben im letzten Moment veranlassten (interessant z. B. zu den *Vögeln* 66f.; zu den *Fröschen* s. aber C. W. Müller, *RhM* 138 (1995) 97–114: Tod des Sophokles a. 406, gegen nachträgl. Änderung der Konzeption). Die nur fragmentarisch erhaltenen Stücke werden auf die behandelten Themen hin befragt und nach Möglichkeit chronologisch eingeordnet. Im dritten, «La poetica Aristofanea» (82–168) werden Elemente der dichterischen Gestaltung im Blick auf ihre dramatische Funktion herausgehoben, darunter die Sprache – als Spiegel der Gesellschaft –, das Theater und seine Ausstattung, Masken, Kostüme, Musik, Tanz, die musische und literarische Bildung, die Dichter und Publikum verbindet. Einzelnes zu diskutieren ist hier nicht der Ort. Man wird dem Verf. vor allem dankbar sein für die sachliche, auf die Fiorituren eines literaturwissenschaftlichen Jargons verzichtende Darstellung der weit ausgreifenden Probleme. Willkommene Beigaben sind eine chronologische Tabelle zu Leben und Werk (169f.), eine wohlinformierte Übersicht über die Fragestellungen der neueren Forschung (171–182) und eine auf den neuesten Stand nachgeführte Bibliographie (185–218).

Th. Gelzer

*Richard Green, Eric Handley: Images of the Greek Theatre.* Classical Bookshelf. British Museum Press, London 1995. 127 S., 81 Abb. (20 farbig).

Das ist nicht nur ein schönes, sondern auch ein sehr originelles Buch. Mit ihrer paradigmatischen Auswahl aus der Fülle von antiken Darstellungen und Dokumenten zum Theater zielen die Verf. diesmal nicht in erster Linie auf die Illustration der erhaltenen oder nicht erhaltenen Stücke der grossen dramatischen Dichter, sondern auf die Spiegelungen der Aufführungspraxis und deren Wirkung auf das Publikum, wie sie durch verschiedene Gattungen der darstellenden Kunst verschieden wahrgenommen und über zeitlich und geographisch weit ausgedehnte Räume vermittelt werden. Es ist erstaunlich, was sie alles hergeben, wenn man die richtigen Fragen an sie stellt, wie etwa: Wie haben die Vasenmaler – und das heisst die Käufer, für die sie ihre Bilder malten – dramatische Aufführungen gesehen? Was hat sich ihrer Erinnerung eingeprägt? Worauf richten die Hersteller der populären Schauspielerfigürchen ihre Aufmerksamkeit? Was sind die Merkmale, an denen eine Szene, ein Stück, die dramatische Gattung – Tragödie, Satyrspiel, Komödie – oder ein Charaktertyp erkannt wurde? Was hat an verschiedenen Orten und zu verschiedenen Zeiten jeweils das Publikum an den Aufführungen besonders beeindruckt? Wovon wollten sie ein Souvenir haben? Bei welchen Gelegenheiten – wie etwa beim Symposion – wollten sie daran erinnert werden? Von den noch nicht eindeutig bestimmten theatralischen Anlässen oder kultischen Begehungen zuweisbaren Darstellungen komödienartiger Chöre und Tänzer im 6. Jh. v.Chr. bis hin zu den Reflexen dramatischer Aufführungen in der Diaspora der späten Kaiserzeit werden Veränderungen im Stil der Inszenierung und in den Präferenzen des Publikums sichtbar zugleich mit einer Kontinuität der Interessen, denen wir die Erhaltung der früh schon weit über Athen hinaus 'klassisch' gewordenen Werke der dramatischen Dichtung verdanken. Hoch interessant, wie verschieden im

Athen des 5. Jh. die Darstellung der Tragödie erlebt wurde gegenüber Komödie und Satyrspiel, wie in italischen Vasenbildern des 4. Jh. ein spezifisches Interesse an der Vorstellung von Botenberichten der Tragödie hervortritt, wie feine Unterschiede in den Statuetten komischer Schauspieler die stufenweise Entwicklung bis hin zu den reich differenzierten Charakterkomödien des Menander begleiten. Das und viel anderes wird der Betrachter in klaren und konzisen Beschreibungen aus den hervorragenden Abbildungen abzulesen angeleitet. Für den Nichtspezialisten überaus nützliche Nachweise dazu im 'Catalogue of Objects Discussed', weiterführende Literatur in einer 'Select Bibliography'.  
Thomas Gelzer

Niklas Holzberg (éd.): **Der Äsop-Roman. Motivgeschichte und Erzählstruktur.** Classica Monacensia 6. Narr, Tübingen 1992. XV, 197 p.

Niklas Holzberg (éd.): **Der griechische Briefroman. Gattungstypologie und Textanalyse.** Classica Monacensia 8. Narr, Tübingen 1994. XV, 200 p.

Les genres méprisés d'hier deviennent la marotte d'aujourd'hui et de demain. Ceci est particulièrement vrai du roman grec, dont la renaissance amorcée depuis un quart de siècle dans le monde anglo-saxon a enfin trouvé dans l'école allemande de H. des porte-parole de première valeur, aussi bien par l'originalité des domaines de recherche que par la créativité et l'ingéniosité déployées sur le plan de l'approche conceptuelle, la profondeur de l'analyse et la clarté des conclusions incontestables auxquelles chacune des études présentées aboutit.

Le premier recueil se propose de réhabiliter le roman d'époque impériale intitulé *Vie d'Esop* (précurseur d'un *Till Eulenspiegel*) et se divise en trois parties: la première traite des antécédents d'un épisode du roman dans la littérature romanesque proche-orientale (Achikar) et égyptienne (Tinuphis), en rapport avec les genres sapientiaux et la fable; la deuxième partie s'attache à dégager les structures narratives de l'œuvre comprise d'abord globalement, puis dans certaines de ses parties (part belle est faite à l'épisode de Delphes), mettant ainsi à jour un degré de sophistication qui avait échappé jusqu'à présent aux érudits modernes (l'auteur anonyme fait usage de techniques narratives et de motifs bien connus de la Comédie Nouvelle, tout en soulignant la dimension tragique, parodiant au passage une évocation bucolique d'Hésiode et contrastant le héros avec le Socrate platonicien); la dernière partie vise à étudier deux aspects de la réception du roman au Moyen-Age et au XX<sup>e</sup> siècle, soit dans la relation entre texte et image (gravure sur bois) dans l'édition de H. Steinhöwels (1476/77), soit dans une perspective idéologique différente (marxiste) dans la version d'A. Bronnens (1956).

Le deuxième recueil est, dans un sens, beaucoup plus ambitieux, puisque son but est de démontrer, sur la base de sept collections complètes de lettres apocryphes (auxquelles s'ajoutent deux autres lacunaires), que le genre du roman par lettres, dont la floraison au XVIII<sup>e</sup> s. est bien établie (cf. *La Nouvelle Héloïse* et *Les Liaisons Dangereuses*), a bel et bien ses racines dans l'antiquité classique (époque romaine ou peut-être même hellénistique). Les textes sont connus depuis longtemps, mais n'ont fait l'objet que d'études d'authenticité et de datation. Le genre ici défini se situe en marge du roman historique et de la biographie romancée. Il traite un matériel bien circonscrit (biographie de personnages historiques du V/IV s.), suit une structure narrative qui lui est propre (cohésion interne, aboutissement dans une lettre explicative) et inclut des motifs facilement identifiables (par ex., relation entre un détenteur du pouvoir et son correspondant). On trouvera accessoirement une traduction collective des 19 *Lettres des Sept Sages* (90–95) et d'un groupe important de textes tirés des *Lettres de Phalaris*, les 25 lettres relatives au poète Stésichore (140–162).

Les deux ouvrages discutés ici se recommandent par leur cohérence interne et par l'économie de la démonstration: faisant suite à une étude synthétique due, dans les deux cas, à la plume de H., d'autres auteurs proposent ensuite des pistes de recherche et illustrent leurs thèses au moyen de cas judicieusement choisis et transposables à d'autres ensembles de textes. Une bibliographie intelligemment sélectionnée et arrangée donne l'envie de continuer l'étude selon les lignes suggérées.

Jean-Jacques Aubert

*Malcolm Campbell: A Commentary on Apollonius Rhodius, Argonautica III 1–471.* Mnemosyne, Suppl. 141. Brill, Leiden/New York/Köln 1994. XXI, 424 p.

Splendide travail que celui de MC, un philologue bien connu des lecteurs de poésie alexandrine et tardive, et qui nous livre ici la première partie d'un commentaire du célèbre troisième chant des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. Pour cette partie, qui couvre la rencontre des déesses complotant en faveur de Jason, la scène d'Eros et son envol de l'Olympe, l'ambassade des Argonautes auprès d'Aiétès et le défi du roi, ainsi que les débuts de l'émoi amoureux de Médée, il suffit de comparer sur quelques points cruciaux le commentaire de MC avec ceux de ses prédécesseurs (qui sont loin d'être négligeables!) pour mesurer tout le chemin accompli. Certes, la richesse de l'information et des renvois bibliographiques fait que l'on se demande par endroits si l'on ne serait pas plutôt en train de lire un *Bursians Jahresbericht* (et dans ce sens, il est recommandé d'user de ce commentaire dans une bonne bibliothèque), mais le sens de la nuance, l'opportunité des rapprochements, la vision tour à tour précise au niveau des mots et globale au niveau de la construction du texte fait que le sentiment qui domine est celui d'être guidé par un maître. C'est dire que les petites remarques que l'on pourrait accrocher à telle ou telle rubrique sont sans grande importance. Par exemple, on peut ne pas tomber d'accord avec la manière dont MC voit Aphrodite quasiment agressée par Apollonios (49–50) et, toujours dans ce passage, si MC a raison de reprendre les rapprochements de Lennox avec le chant de Démodocos sur les amours d'Arès et d'Aphrodite dans l'*Odyssée*, on aimerait peut-être que cela se remarque également lorsque, au vers 100, Héra et Athéna échangent un sourire significatif, sans doute une nouvelle allusion à cette situation qui fut embarrassante pour Aphrodite. Plus loin, lorsqu'Eros quitte l'Olympe, le thème du survol fait digresser MC jusqu'au *space shuttle* (p. 147), mais on ne trouve pas d'allusion à la vision panoramique des Argonautes eux-mêmes sur le sommet du Dindymon (1.1092sq.), etc. Dans l'*index* des auteurs grecs, on ne retrouve ni Dorotheos le visionnaire ni sa *Vision*, alors que des renvois y sont faits (e.g. p. 92. 372); cependant, on tiendra compte ici du fait que MC annonce des *indices* plus complets à la fin du second volume.

Un exemple suffira pour illustrer tout à la fois le savoir et l'art de MC, on le choisira dans un passage-clé pour l'ensemble de la légende: si l'on compare les commentaires relatifs aux vers 73sq. (Héra explique pourquoi elle favorise Jason: elle raconte à ce propos sa traversée de l'Anauros, lorsque Jason lui est venu en aide alors qu'elle avait pris l'aspect d'une vieille femme, et l'on se demande régulièrement si cette traversée du fleuve doit ou non être distinguée de celle au cours de laquelle Jason a perdu sa sandale), on s'apercevra que si MC se trouve, comme tout commentateur, perché dans une certaine mesure «sur les épaules de ses prédécesseurs», la manière dont il reprend le dossier en introduisant la notion d'une différence du «climat» entre les deux actions emporte la conviction; elle l'emporte par un argument qui n'est pas tiré d'un élément supplémentaire de connaissance (ce qui est fréquemment le cas, il faut aussi le dire, chez MC), mais dans la manière dont MC a su tirer d'un impondérable du texte commenté un aspect qu'il sait rendre irréfutable. Le commentaire est accompagné d'un ensemble d'*indices* qui en facilitent l'utilisation. On peut s'attendre à ce que MC ne puisse s'en tenir à son projet d'un commentaire du seul troisième chant: il faudra bien qu'il nous donne également son éclairage vif et érudit sur le reste du poème d'Apollonios.

André Hurst

*Netta Zagagi: The Comedy of Menander. Convention, Variation and Originality.* Indiana University Press, Bloomington/Indianapolis 1995. 210 S.

Die Autorin erörtert in sechs Kapiteln, die z.T. schon früher veröffentlichtes, überarbeitetes Material enthalten (s. S. 10), folgendes: 1. Die Rolle der Konvention bei Menander: Z. sieht sie als Rahmen, den Menander zwar nicht überschreitet, dessen Komponenten er aber kreativ und kritisch verwendet. Oft führt er dazu die ethische Dimension ein. Er verändert eher, als dass er ins Gegenteil verkehrt. 2. Menanders künstlerische Prinzipien: a) Vielstimmigkeit (z.B. verbindet er in einem Stück verschiedene dramatische Stränge oder zieht verschiedene Register des Komischen), b) Sparsamkeit (er begnügt sich z.B. mit Andeutungen), c) Betonung der menschlichen Beziehungen. 3. Vor welche Probleme stellte der Chor den Dichter? Der Chor ist losgelöst von der Intrigue; daraus

ergaben sich grosse Brüche zwischen den Akten, die der Komiker auf verschiedene Weisen zu überbrücken versucht. 4. Menanders Wiederholungstechnik: U.a. wechselt er Personen und Rollen im Stück aus, oder er führt Motive ohne die erwarteten Konsequenzen ein. 5. Kann man von Realismus sprechen? Die Stücke sind realistisch, aber den Personen, Intrigen und der Zuschauer-moral angepasst. 6. Die Rolle der Götter: Sie vertiefen die Darstellung des Alltags; zudem wirkt der Gegensatz zwischen göttlicher und menschlicher Sphäre oft komisch.

Die Stärke des Buches liegt in den gelungenen Zusammenfassungen komplexer Forschungsprobleme. Es ist gut lesbar, nicht zuletzt weil sich die Autorin auf wichtige Themen beschränkt und auf Spekulationen verzichtet.

Martha Krieter-Spiro

**Dion de Pruse: *Discours Bithyniens (Discours 38–51)*.** Traduction avec introduction, notices et commentaire par *Marcel Cuvigny*. Centre de Recherches d'Histoire Ancienne 129. Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Besançon 1994. 202 S.

Mit diesem Buch wird eine neue französische Übersetzung der *Bithynischen Reden* Dions vorgelegt, die vor allem für Historiker der römischen Kaiserzeit (aber keineswegs nur für sie) von grossem Nutzen sein dürfte. Nach einer 'Introduction générale' (S. 9–17) – zur Bedeutung, zum Inhalt und zum historischen Hintergrund der Reden sowie auch zu den Schwierigkeiten ihrer Chronologie – folgen die vierzehn Reden selbst in der Reihenfolge der Vulgat-Zählung, jeweils eingeleitet von einer mehrseitigen 'Notice' und durch Fussnoten (dem im Titel angekündigten 'Commentaire') erläutert. Der wichtigste und eigenständigste Teil des Buches sind zweifellos die 'Notices': Hier setzt sich Cuvigny regelmässig mit der gesamten wichtigen Forschungsliteratur zu den bithynischen Reden seit dem letzten Jahrhundert (von Arnim, Vielmetti, C. P. Jones, Desideri, Sheppard u.a.) auseinander und gelangt stets – soweit überhaupt möglich – zu einem vorsichtig abwägenden, wohlbegründeten Urteil über Situierung und Datierung jeder Rede und ihre Bezüge zu anderen Reden. Ein nicht-französischsprachiger Rezensent hat über die literarische Qualität der Übersetzung nicht zu urteilen; das Original scheint jedenfalls in der Regel adäquat übertragen worden zu sein (Stichproben in *or.* 38 haben einige wenige Fälle ergeben, wo man sich eine grössere Nähe zum griechischen Text gewünscht hätte: 38,3; 4: *περὶ ὧν ἡμεῖς τὴν ἀρχὴν οὐδὲ βουλευόμεθα* – «une question qui ne figure *jamais* dans nos délibérations»; 12: *δύναμιν ἂν οὐδ' ὄλωσ εἶχε βλάπτειν* – «ils n'auraient pas du tout *la même* nocivité»; 25: *Ἀθηναῖοι ... περὶ τοῦ δικάζειν οἴκοι τὰς ἀπάντων δίκας κατὰ ἀλλήλων ἠγωνίζοντο* – «Les Athéniens ... luttèrent pour juger chez eux les procès *de leurs alliés*»; 48: *ταῦτα δὲ πάντα ... ἐνὸς ἕνεκα ὀνόματος ἀπόλλυτε, ποίαν ὠφέλειαν, τίνα ἡδονήν;* – «Ces avantages ..., vous les perdrez ... à cause d'un mot: *pour quel* profit? *Pour quel* plaisir?»). Die beiden *Indices (Nominum: S. 193–198; Rerum: S. 199–202)* am Schluss des Bandes sind vorbildlich, doch bedauert man das Fehlen einer Bibliographie, die es wesentlich erleichtert hätte, den meist abgekürzten Literaturhinweisen in den kommentierenden Anmerkungen nachzugehen. Druckfehler sind kaum zu finden; auf S. 43 bzw. 45 sind – jedenfalls im Rezensionsexemplar – die 'Notice' und der Beginn der Rede 39 miteinander vertauscht worden.

Heinz-Günther Nesselrath

**Dion Cassius: *Histoire Romaine. Livres 48 et 49*.** Texte établi, traduit et annoté par *Marie-Laure Freyburger* et *Jean-Michel Roddaz*. Belles Lettres, Paris 1994. CLXVII, 213 S.

Die umfangreiche «Römische Geschichte» des Cassius Dio Cocceianus, wie der Name des unter Septimius Severus wirkenden, 229 zum Konsulkollegen des Kaisers aufgestiegenen Politikers und Historikers in den Quellen lautet (*PIR*<sup>2</sup> 2 Nr. 492), galt den Byzantinern als die massgebende Darstellung der Geschichte Roms. Eine griechisch-englische Ausgabe liegt seit 1927 vor, eine unkommentierte deutsche Übersetzung seit 1987, seit 1991 begann mit Buch 50–51 (über die Jahre 32 bis 29 v.Chr.) eine Ausgabe mit ansprechender französischer Übersetzung zu erscheinen. Deren Herausgeber, die auch den jetzigen Band betreut haben, sind durch Aufsätze zu Cassius Dio und zu der von ihm hier beschriebenen Epoche bestens ausgewiesen. Da die Bücher 48 und 49 eine wichtige Quelle der Bürgerkriege nach der Schlacht von Philippi von Ende 42 bis Ende 33 v.Chr. darstellen, benützt man dankbar den kompetenten historischen Kommentar, der aus einer monographieartigen Einführung in die Zeit des zweiten Triumvirats und aus nicht weniger als 861 teils umfangrei-

chen Fussnoten besteht, in denen Einzelfragen erläutert und mit der Forschungslage konfrontiert sind. Die Resultate sind nicht immer gleich überzeugend: mit guten Argumenten wird die lange Liste der Anhänger des jungen Pompeius, die Schor (*Beiträge zur Geschichte des Sextus Pompeius*, Stuttgart 1978) zusammengestellt hat, reduziert (S. LXXXXV), andererseits lässt sich das quellenmässig gut abgesicherte Massaker von Perugia an den Iden des März 40 (Sen. *Clem.* 1,11,1. Suet. *Aug.* 15) schwerlich als anachronistische Erfindung und damit als Greuelpropaganda abtun (S. LXVI). Bei der Fülle verarbeiteter Fachliteratur ist man erstaunt, auf beträchtliche Lücken zu stossen: Von *ANRW* die einschlägigen Bände über die augusteische und die severische Epoche II 2. 16; 2. 30,1–2; Tränkles Aufsatz über Augustus bis Dio (*WSt* 1969) und die neuen, am Rande erwähnten (S. 169. 186) Aufsätze der Herausgeberin zu Dio (1992: *Latomus*, *REG*). – Eine wenig glückliche Hand zeigen die Herausgeber bei philologischen Fragen, für die Boissevains Ausgabe, Berlin 1895–1901, zuständig bleibt: L mit Buch 36–50 ist natürlich nicht abhängig von M mit Buch 44–60, wie S. XXXIV behauptet wird. 48,22,2 ist Reiskes Konjektur, die in den Apparat gehört (trotz n. 198), das sprachlich einzig Mögliche. Unnötig im Apparat ist dagegen die Angabe sämtlicher Parallelstellen aus den Exzerpten von Zonaras und Xiphilinos, da Dio hier ja erhalten ist. – Mehr Aufwand möchte man der Redaktions- und Korrekturarbeit gönnen. Ein Index erschliesst zwar Text und Noten, und im Text finden sich kaum Fehler (48,15,2 Ἀντωνίων, 48,4,5 Ἡχθη), doch der Kommentar scheint desorganisiert. Statt Fussnoten laufend zu nummerieren und im Anhang unterzubringen, finden sie sich zusammen mit unnummerierten Exkursen («note introduction») je nach Platz «soit en bas de page, soit à la fin de chaque chapitre, resp. livre». Wünschbar wäre die redaktionelle Verdeutlichung des annalistischen Aufbaus. Schliesslich die Druckfehler in deutscher Sprache: «Seeraüber», «Zusammenhung», «Bu[r]ckhardt» usw. erinnern eher an touristische Prospekte als an eine wissenschaftliche Ausgabe und lassen es geraten erscheinen, die Fahnen in einem der «Nachbeilander» (Nachbarländer) mitlesen zu lassen. Bruno W. Häuptli

**Paul Petit: Les fonctionnaires dans l'œuvre de Libanios. Etude prosopographique.** Centre de Recherches d'Histoire Ancienne 134. Diffusion les Belles Lettres, Paris 1994. 286 p.

P. Petit est décédé en 1981. A. Chastagnol et J. Martin publient une œuvre inédite de ce savant qui, après s'être beaucoup occupé de Libanios, avait édité une série de manuels universitaires, avant de revenir au rhéteur d'Antioche, dont il avait traduit et commenté avec J. Martin en 1979 l'autobiographie aux Belles Lettres. Cette prosopographie enregistre 297 personnages dans autant de notices classées par ordre alphabétique. Centrées sur les données fournies par Libanios, les notices présentent des spécificités notables qui les distinguent de celles qu'on trouve dans les ouvrages de référence usuels, notamment la *Prosopography of the Later Roman Empire*. Elles se composent en effet de trois parties. P. fournit tout d'abord la liste de toutes les apparitions du personnage en question chez Libanios, avec de brèves analyses. Suit une rubrique «carrière», où apparaissent les données connues par d'autres sources, ainsi qu'un petit résumé de la biographie. Vient enfin la rubrique «qualités»: P. y brosse des portraits critiques qui peuvent, dans certains cas, être fort développés (cf. par ex. Modestus, p. 170–172). En appendice de chaque entrée est fournie une liste de renvois bibliographiques. On se réjouira de voir publié cet utile instrument de travail qui contribuera certainement à rendre moins difficile l'accès à la vaste œuvre de Libanios. Il n'empêche que celle-ci ne sera pas vraiment accessible avant qu'on dispose de traductions commentées couvrant l'ensemble du *corpus*, débrouillant le grec souvent très difficile de cet auteur et élucidant dans la mesure du possible les innombrables allusions de ce grand maître ès formulations sibyllines.

François Paschoud

**M. Hillgruber: Die pseudoplutarchische Schrift De Homero.** Teil 1. Beiträge zur Altertumskunde 57. Stuttgart/Leipzig 1994. IX, 190 S.

Depuis toujours, Homère occupe une place privilégiée dans l'intérêt des commentateurs et grammairiens antiques et modernes. Le traité *De Homero* en fait partie, même si pendant longtemps, il n'a pas joui auprès des philologues modernes de toute l'attention qu'il méritait. Or coup sur coup, J. F. Kindstrand nous offre l'édition critique (Leipzig 1990) et M. Hillgruber le commentaire détaillé qui constitue un instrument précieux à la compréhension de ce traité complexe.

Après une brève discussion sur l'authenticité (p. 1–5) – il ne fait pas de doute qu'il s'agit d'un faux – H. place le traité dans la tradition antique répandue qui fait d'Homère la source de tout le savoir, à commencer par les sophistes et les écoles philosophiques de l'ère post-platonicienne (p. 5–35). Ensuite, H. passe à l'analyse structurale et la question des sources (p. 35–76). Cet examen critique des positions de ses prédécesseurs amène H. à maintes reprises à des conclusions plus nuancées: le chapitre est riche en renseignements et souligne l'indépendance d'H. dans ses jugements. Ainsi nous apprenons que le noyau du traité repose bel et bien sur Plutarque, à savoir sur ses Ὀμηρικὰ μελεταί: jamais cela n'a été démontré de façon aussi claire et convaincante. Enfin, l'historique de la réception du traité à l'époque byzantine et jusqu'au 18<sup>e</sup> s. conclut cette partie introductive (p. 76–80). Vient alors la pièce de résistance en forme d'un commentaire détaillé qui, pour ce premier volume, concerne les chapitres 1–73. Cette coupure correspond à l'introduction du traité suivi de l'ensemble de la partie qui concerne la πολυφωνία d'Homère (cf. p. 35–36). La richesse des renseignements qu'H. nous offre est remarquable. Les *loca similia*, la tradition idéologique, la critique textuelle: rien ne manque. Cependant, une meilleure présentation de ces différents aspects faciliterait la lecture. Car H. ne suit pas toujours son texte de base qui est celui de Kindstrand. Il est vrai qu'H. avertit le lecteur que ces divergences seront répertoriées dans le second volume. Il n'empêche qu'il nous fournit une version du texte qui n'existe nulle part: cela est particulièrement ennuyeux lorsque, dans le commentaire, ces divergences disparaissent dans la masse d'autres renseignements qui, parfois, dépendent de la nouvelle interprétation textuelle (e.g. p. 99–100. 127. 159). Ces quelques inconvénients ne sauraient cependant amoindrir la grande valeur de ce commentaire fort érudit. Il reste à espérer qu'il trouvera aussi son public francophone, malgré une lecture qui n'est pas toujours facile.

O. Poltera

**Démétrios: Du Style.** Texte établi et traduit par *Pierre Chiron*. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1993. CXXXIX, 177 p.

Le Περὶ ἐρμηνείας de D. a connu les avatars et les succès d'un manuel de stylistique. Ce n'est pas l'un de ses moindres mérites que d'esquisser les normes de l'art épistolaire en un excursus (§§ 223–235) qui comble le manque d'information théorique sur un genre si prolifique. Ch. décrit la composition de l'ouvrage, dont la netteté s'explique vraisemblablement par la visée pédagogique, par les influences (péripatéticiennes et stoïciennes) qu'il subit, par le ton personnel qu'adopte l'auteur, par l'originalité due au système à quatre types de styles et à la possibilité de les mélanger. La large diffusion du manuel l'expose à de nombreux accidents de transmission. Ch. n'exclut pas que l'ouvrage s'inscrive à la charnière du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et qu'il ait été transféré à Rome en 86 av. J.-C. avec les œuvres d'Aristote et de Théophraste. Une étude circonstanciée du traité révèle à la fois la dépendance et l'originalité de D. par rapport à ses modèles, envisagés successivement par Ch.: Aristote et ses prédécesseurs, Théophraste, les stoïciens. Le contenu du traité appelle de nombreuses observations. L'introduction n'est pas aussi dépendante du Stagirite qu'il n'y paraît à une première lecture, D. accueillant des types d'agencement de mots autres que la période et éloignant la rhétorique de la philosophie pour la transformer en stylistique littéraire. Le grand style souffre d'hétérogénéité dans son traitement, hésitant entre une caractérisation isocratique et une caractérisation austère d'ascendance stoïcienne. Pour ce qui est du style élégant, la spécificité de D. est de considérer l'agrément (τὸ ἡδύ) comme une qualité séparée de la grandeur, en l'érigeant en type de style. Le chapitre accuse à nouveau une hétérogénéité due au cadre mal assuré, auquel le concept de grâce (χάρις) tente de fournir une cohésion. Le style simple se définit par la fuite des effets. Les propriétés du style véhément sont énoncées par comparaison avec les autres styles: refus de l'ampleur et de la pompe du grand style, accueil du sous-entendu, incompatibilité avec la beauté sonore, l'élégance. – Il est regrettable que, dans l'analyse de l'excursus consacré au style épistolaire, il n'y ait nulle mention, en dépit de parallèles avec la littérature latine (XCV, 172–173), de l'appendice *de epistolis* rattaché à l'*Ars rhetorica* de Iulius Victor (IV<sup>e</sup> s.), un pendant latin de notre petit traité sur la lettre. La formulation surprenante de XCVI, 176 pourrait donner à croire que l'assimilation de la lettre à une forme du dialogue entre absents ne réapparaît pas dans l'Antiquité entre Artémon, éditeur des lettres d'Aristote, et le début de l'époque byzantine, alors qu'elle appartient clairement au patrimoine culturel romain dès l'époque de Cicéron (voir p. ex. Kl. Thraede, *Grundzüge griechisch-römi-*

*scher Brieftopik*, München 1970, 27–38, avec le renvoi souvent allégué à Cic. *Phil.* 2,7 *amicorum conloquia absentium*; pour des attestations ultérieures, du soussigné, *Symmaque ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire*, Fribourg [Suisse] 1993, 156). – Le texte établi par Ch. n'est pas fondamentalement différent de celui de ses devanciers, même s'il tient plus largement compte du Marcianus gr. 508. La traduction est marquée du double sceau de la finesse et de la précision. De précieux indices (relevons la présence de l'*index uerborum!*) parachèvent ce travail de haut niveau.

Philippe Bruggisser

**Nonnos de Panopolis: Les Dionysiaques.** Tome VI: **Chants XIV–XVII.** Texte établi et traduit par Bernard Gerlaud. Tome VII: **Chants XVIII–XIX.** Texte établi et traduit par Joëlle Gerbeau(†), avec le concours de Francis Vian. Tome VIII: **Chants XX–XXIV.** Texte établi et annoté par Neil Hopkinson et traduit par Francis Vian. Tome IX: **Chants XXV–XXIX.** Texte établi et traduit par Francis Vian. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris. T. VI: 1994. XVIII, 271 p.; t. VII: 1992. XIV, 193 p.; t. VIII: 1994. XVI, 306 p.; t. IX: 1993. XIV, 371 p. (en partie doubles).

Les deux premiers volumes de l'édition, dans la *Collection des Universités de France*, de ce monument de la poésie épique de l'Antiquité tardive ont vu le jour en 1976; c'est au tome premier que l'on trouvera l'introduction générale due à F. Vian, comprenant les notices sur l'histoire du texte, la tradition manuscrite et les principes généraux adoptés (on y ajoutera la note sur les *orthographica*, t. IX, p. 355–357). Depuis l'édition d'A. Ludwich dans la *Bibliotheca Teubneriana* (2 voll., 1909 et 1911), un manuscrit florentin d'une écriture souvent malaisée à déchiffrer, Laur. 32,16 (L), sert de base à la constitution du texte. Après la reprise du texte de cette édition dans la *Loeb Classical Library* (W. H. D. Rouse et H. J. Rose, 3 voll., 1940, avec une notice de L. R. Lind sur la critique du texte et une liste d'*addenda critica* qui résume commodément les suggestions faites à partir de l'édition de Ludwich), celle de R. Keydell (2 voll., Weidmann, Berlin 1959) est aussi restée tributaire de la collation de Ludwich, seuls les passages qui soulevaient un doute ayant été vérifiés sur l'original. Pour l'édition dans la C.U.F., Vian a en revanche procédé à une nouvelle collation de L, qui lui a notamment permis de distinguer, outre les corrections du copiste lui-même, quatre réviseurs ou correcteurs ultérieurs, là où Keydell n'en considérait que deux. Qu'ils soient dus à Vian ou aux collaborateurs qu'il a rassemblés (en particulier, pour le t. VII, J. Gerbeau, décédée accidentellement alors qu'elle préparait pour la publication ce volume issu de sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle), les volumes de cette édition bénéficient de ce réexamen du manuscrit principal, dont résulte un gain notable de précision dans l'appréciation de la tradition, plus que des changements substantiels dans les leçons adoptées. La réflexion sur la traduction, fidèle sans être pesante, et sur l'annotation, qui constitue un commentaire perpétuel, a également contribué à l'élaboration d'un texte qui défend plus largement mais sans dogmatisme les leçons de la tradition manuscrite. Construits sur le plan habituel de la série (une notice préliminaire et un sommaire par chant; annotation du texte et de la traduction par des notes en bas de page et des notes complémentaires, la majorité, en fin de volume; un bref *index rerum notabilium* à la fin de chaque volume), les volumes examinés ici contiennent l'essentiel du récit de la première année de la guerre des Indes, ainsi que le début de celui de la dernière année. La première année de guerre occupe toute la seconde moitié de la première partie des *Dionysiaques*, et commence par le catalogue des troupes humaines de Dionysos (chant 13, hors des volumes examinés ici), suivi du catalogue des contingents divins (14,1–227), du portrait de Dionysos en armes et des premiers déplacements et exploits militaires (14,228–15,168, avec l'épisode du changement des eaux du lac Astacide en vin, à rapprocher du traitement du miracle des noces de Cana dans la *Paraphrase de l'Évangile selon S. Jean*). Le reste du chant 15 et le chant 16 sont consacrés à l'épisode de Nikaia, nymphe farouche que le même vin soumettra à Dionysos; le dieu reprend au chant 17 son avance et livre bataille dans les montagnes du Taurus à l'Indien Orontès, éponyme de l'Oronte. La composition d'ensemble de ce premier groupe de combats, appelé «bataille de l'Asie Mineure» par Vian, est rapidement analysée par Gerlaud aux p. 153–155 du t. VI. L'épisode suivant comprend le récit du séjour pacifique de Dionysos chez le roi d'«Assyrie», Staphylos, et les jeux funèbres, musicaux et chorégraphiques, qui suivent sa mort soudaine (chants 18–19); la violente résistance de Lycurgue (20–21,199) contraste avec l'accueil de Staphylos et ménage la transition vers l'affrontement entre Dionysos et Dériade, en Inde. Son début, avec une

bataille pour le franchissement de l'Hydaspe, occupe l'essentiel (21,200–24,229) de la fin de la première moitié des *Dionysiaques*, qui se termine par un récital de l'aède Leucos, écho de celui de Démodocos au chant 8 de l'Odyssee. Les appendices du t. VIII (p. 283–292) intéressent la transmission du texte et la technique narrative de l'auteur, et complètent les remarques réparties dans les notices et au fil du commentaire, qui portent largement sur le problème des sources mythologiques et historiques dont Nonnos s'inspire dans cette partie de son œuvre. Le chant 25 marque le centre de l'édifice épique nonnien, avec le second prélude, important passage programmatique, qui justifie le saut narratif à la dernière année de guerre et comprend des comparaisons entre Dionysos et divers héros, puis une invocation à Homère et à la Muse (25,1–270); il est suivi par la reprise du récit de la guerre de Dionysos contre les Indiens, avec le catalogue des troupes de ces derniers, et une première journée de bataille (25,264–29). Deux passages (25,281–291 et 539–552) intéressent la délicate question du rapport chronologique entre les *Dionysiaques* et la *Paraphrase de l'Evangile selon S. Jean*; les conséquences qui découlent de ces indices d'ailleurs diversement tenus sont toutefois contradictoires et leur interprétation (t. IX, p. 30 et 41–42, avec des renvois aux notes) illustre l'apport du commentaire à une compréhension nuancée de cet ouvrage foisonnant, dont il constitue un guide riche et sûr.

André-Louis Rey

*Simon R. Slings* (Hg.): **Plato's Apology of Socrates. A literary and philosophical study with a running commentary.** Edited and completed from the papers of the late *E. de Strycker*. Brill, Leiden/New York/Köln 1994. XVII, 405 S.

Zwei Vorworte schildern Geschichte und Anteil der Bearbeiter dieses posthum erschienenen Buches. Kap. I gibt eine Übersicht über die Apologie als Verteidigung (gegen die aus der Verurteilung im Volk hängen gebliebenen Überzeugungen), als Portrait des Sokrates (durch seine ethischen Prinzipien) und als Protreptikos (durch Darstellung der zentralen philosophischen Thesen). Die Kap. II–XI entwickeln, der Gliederung nach gerichtsrhetorischen Gesichtspunkten (22–25) folgend, den Gedankengang der Apologie. Dabei kommen auch wichtige Einzelfragen (z.B.: die Geschichtlichkeit des Orakels; das sokratische Nichtwissen) zur Sprache. Es folgen 157 Seiten Kommentar, die, die 'Notes' von Burnet (1924) ergänzend, Lesarten, Übersetzungen, inhaltliches Verständnis im einzelnen begründen. Den Schluss bilden drei Indices. – de S. legt ein Schwergewicht auf die literarische Formung des philosophischen Stoffs und versucht deshalb, manches aus den literarischen Bedingungen zu erklären (z.B. die Funktion des Orakels). Zwar lasse sich der historische Sokrates nicht aus der Apologie rekonstruieren (so auch Brickhouse/Smith, 1989; anders Vlastos, 1991, Navia, 1993), doch könnte Sokrates das, was in der Apologie steht, durchaus gesagt haben. Wie das Orakel eigentlich alle Menschen auffordere, ihres Nichtwissens inne zu werden, so sei auch die sokratische Lebensführung Vorbild. – Die Fülle der Burnet ergänzenden sprachlichen Auskünfte, die inhaltliche Information zum Hintergrund, das Schwergewicht auf dem Literarischen und Rhetorischen geben dem Werk des 1978 verstorbenen Forschers auch angesichts der umfangreichen neuen Sokrates-Literatur noch einen Platz.

Erwin Sonderegger

*Erwin Sonderegger*: **Aristoteles, Metaphysik Z 1–12. Philosophische und philologische Erwägungen zum Text.** Berner Reihe philosophischer Studien 15. Haupt, Bern 1993. VIII, 369 S.

Zu einem Zeitpunkt, wo der zweibändige Kommentar von Frede/Patzig zu Metaphysik Z kaum richtig verdaut zu sein scheint, veröffentlicht E. Sonderegger eine weitere Studie zu diesem Thema. Philologischerseits findet man darin zahlreiche *observations criticae* zu einzelnen Textstellen, dagegen keine Beurteilung der gegenwärtigen Situation auf dem Gebiete der Textkritik. Besonders lesenswert ist das Kapitel über die sog. «Anführungen», d.h. Fachausdrücke, die wie beispielsweise das *διὰ τί* aus Pronomen, Präpositionen, ganzen Satzteilen und dergleichen gebildet sind, sowie die Abhandlung über die vielfältigen Bedeutungen des *ὄν*. Bei den philosophischen Betrachtungen dominiert das Bemühen, eine grundlegende Gemeinsamkeit zwischen Platon und Aristoteles aufzuzeigen. Bei Platons *Sophistes* gerät das Gespräch über das Sein in eine Krise. Um diese überwinden zu können, müssen die logischen Strukturen der Rede oder, wie die Scholastiker sagen, die *secundae intentiones* in die Diskussion einbezogen werden. Bei Aristoteles wiederholt sich dieses Zurückko-

men auf den Logos. Doch weil hier kein eigentliches Gespräch stattfindet – und auch kein Sokrates da ist, der die Rolle eines «Moderators» übernehmen könnte –, muss Aristoteles die diesbezüglichen Voraussetzungen in einem separaten «Arbeitsgang» bereitstellen. Dies geschieht im Organon, insbesondere aber in der Topik. – Die Textanalyse von Met Z 1–12 ist eine Mischung von Paraphrase und Kommentar. Anstelle des griechischen Textes, dessen Kenntnis vorausgesetzt wird, liegt der Interpretation eine von Sonderegger selbst redigierte Wort-für-Wort-Übersetzung zugrunde. Vorteilhaft erweist sich die fortlaufende Numerierung der einzelnen Sätze, da dadurch das Auffinden der vielen Rückverweisungen stark erleichtert wird. Bemerkenswert sind auch die Argumente, die gegen die bisher kaum angefochtene Umstellung des Überganges von Z 3 zu Z 4 vorgetragen werden.

Hans Ambühl

**Aristote: Problèmes.** Texte établi et traduit par *Pierre Louis*. Belles Lettres, Paris. T. 1: 1991. LV, 217 S., teils Doppelzählung; t. 2: 1993. 287 S.; t. 3: 1994. 231 S.

In der Einleitung (55 Seiten) versucht (Pierre) L(ouis) vor allem, Argumente für die Echtheit wesentlicher Teile dieses allgemein für unecht gehaltenen Werks vorzubringen (XXV). Der dritte Band ist besonders wertvoll durch einen *Index rerum* (9 Seiten) und einen *Index verborum* (104 Seiten, griechisch). Der Erläuterung im einzelnen dient, abgesehen von den gut hundert Seiten *Notes*, die *Notice* zu Inhalt, Echtheit, Sprache, Nachwirkung u.a., womit L. jede der 38 *Sections* einleitet. – Es ist nicht leicht für L., seine These gegen viel klar nacharistotelisches Material (spez. aus Theophrast; aber auch aus *Corp. Hipp.*, Speusipp, Aristoxenos; cf. F. 333ff.) durchzusetzen. Die antiken Werkverzeichnisse allein zum *Corp. Arist.* können keinen Ausschlag geben. Von den sieben (L. XIIff.; Hellmut F[lashar], *Problemata Physica* [Aristoteles Werke in deutscher Übersetzung 19], Berlin <sup>3</sup>1983, 304ff. zehn) Selbstzitate bei Aristoteles hält L. zwei für identifizierbar, F. keines. Den Zitaten bei Cicero, Seneca, Plutarch usw. gibt L. (XIVff.) zu grosses Gewicht, F. traut nicht einmal dem früheren Apollonios (309) – wohl zu Recht. Bleibt Sprachliches. Die Liste bei F. (347–356) zu einzelnen seltenen Wörtern und auffälligem Sprachgebrauch in den Problemen ist wenig vertrauenswürdig. Philosophisches enthalten die Texte kaum, dennoch waren Sammlungen von Fragen und Meinungen «dieser Art» für Aristoteles' eigene philosophische Arbeit als Ausgangspunkt wesentlich. – In der Wirkungsgeschichte von besonderer Bedeutung waren die Abschnitte XIX über die Musik und XXX,1 über die Melancholie.

Erwin Sonderegger

**Jochen Althoff: Warm, kalt, flüssig und fest bei Aristoteles. Die Elementarqualitäten in den zoologischen Schriften.** Hermes Einzelschriften H. 57. Steiner, Stuttgart 1992. 311 S.

Während es reichlich Arbeiten zum kosmologisch-physikalischen Materiebegriff des Aristoteles gibt, ist die Rolle, welche die bekannten Elementarqualitäten in den zoologischen Schriften spielen, noch kaum im Zusammenhang betrachtet worden. Daher ist man dankbar, wenn man jetzt die Untersuchung von Jochen Althoff (die überarbeitete Fassung einer unter den Auspizien von Wolfgang Kullmann entstandenen Dissertation) zur Verfügung hat, die zum genannten Thema eine Fülle von Material aus allen zoologischen Schriften des Aristoteles, insbesondere aber aus *De partibus animalium* und *De generatione animalium*, vorlegt. Die übersichtliche Anordnung, jeweils mit einer kurzen Präsentation der Stellen, einer prägnanten Erklärung und einer Zusammenfassung der Ergebnisse, erleichtert dem Benutzer den Zugriff. Das Ziel der Untersuchung ist es, zu klären, inwiefern sich die aus dem physikalischen Bereich stammenden Vorstellungen von den vier Elementarqualitäten auf den organischen Bereich übertragen lassen. Unbestreitbar spielen die vier Qualitäten zur Erklärung biologischer Vorgänge für Aristoteles eine fundamentale Rolle. Es zeigt sich aber auch, wie schwierig es für ihn war, seine physikalischen Theorien mit den Phänomenen der Natur in Einklang zu bringen. Das hat zur Folge, dass die vier Begriffe in einer Vielfalt von Bedeutungsvarianten auftreten: Warm und kalt übernehmen gerne die Funktion von Wirkkräften, feucht und trocken haben gerne eine hyletische Bedeutung oder bezeichnen Aggregatzustände. Gerade diese differenzierte, durchaus nicht widerspruchsfreie Behandlung der Begriffe, die fern ist von jeder dogmatischen Starrheit, kommt in der Arbeit Althoffs schön zur Geltung.

Alfred Stückelberger

**Filodemo: La storia dei filosofi. La stoà da Zenone a Panezio (PHerc. 1018).** Edizione, traduzione e commento, a cura di *Tiziano Dorandi*. *Philosophia antiqua* 60. Brill, Leiden/New York/Köln 1994. 189 p.

I resti leggibili nei papiri ercolanesi della *Σύνταξις τῶν φιλοσόφων* di Filodemo comprendono il cosiddetto *Index Academicorum*, già edito dal Dorandi nel 1991, e la presente rassegna dei filosofi Stoici contenuta nel PHerc. 1018. L'edizione si compone di una introduzione, che tratta le biografie contenute nel testo, di una premessa, che descrive brevemente le caratteristiche del papiro e la storia delle sue edizioni, del testo vero e proprio e di un commento incentrato soprattutto sui problemi di critica testuale. Una appendice prosopografica e gli indici completano l'opera. Rispetto alla *Storia dell'Accademia*, quella degli Stoici si presenta più frammentaria e permette acquisizioni certamente di minor rilievo. Mentre quella infatti costituiva un «brogliaccio» preparatorio all'edizione vera e propria redatto per conto di Filodemo stesso, l'*Index Stoicorum* è una copia dell'edizione definitiva, stilata solo nel I sec. d.C. Elementi di interesse sono comunque le date di nascita (col. XXIX: Arcontato di Aristofane, 331–330 a.C.) e di morte (col. XXVIII: Arcontato di Giasone, 230–229 a.C.) di Cleante non riportate altrove, episodi che mettono in rilievo gli stretti rapporti di Cleante con Arcesilao (col. XXII) e con i poeti comici del tempo, soprattutto Batone e Sositeo (col. XXII), particolari inediti della vita di Zenone, Cleante, Crisippo. L'autore ha fatto largo uso degli studi che hanno preceduto la sua edizione: in particolare dell'*editio princeps* del Comparetti del 1875, delle osservazioni e delle congetture del Bücheler, alcune delle quali inedite, di quelle del von Arnim, contenute sia nel lavoro specifico sull'*Index* (SBWienAk 143, 1901, XIV, p. 1–13) che negli *Stoicorum Veterum Fragmenta* e dei diversi contributi del Crönert. Severo è invece (e a ragione) il suo giudizio sull'edizione integrale del papiro del Traversa (1952) assai poco attendibile per i numerosi errori sia di traduzione che di interpretazione e di critica testuale. L'edizione del Dorandi costituisce in questo senso un notevole progresso e rende necessarie correzioni anche in quelle raccolte di frammenti degli Stoici, quali quella della dialettica dello Hülser, che sull'edizione del Traversa si sono basate. Il Dorandi ha potuto fornire un testo più sicuro per alcune parti controverse, escludere congetture precedenti e individuare più esattamente sovrapposti e sottoposti. Meno curata è invece la traduzione del testo le cui «sviste» più evidenti ha già segnalato M. Gigante in *CHerc* 24 (1994) 95–96. L'edizione rimane comunque un'opera con cui dovrà confrontarsi chi faccia studi sull'Epicureismo tardo, lo stoicismo e la tradizione biografica antica. M. L. Gemelli-Marciano

*Eike Müseler: Die Kynikerbriefe. Bd. 1: Die Überlieferung. Mit Beiträgen und dem Anhang 'Das Briefcorpus Ω' von Martin Sicherl. Bd. 2: Kritische Ausgabe mit deutscher Übersetzung. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N.F. 1. Reihe: Monographien, Bd. 6/7. Schöningh, Paderborn usw. 1994. XV, 167 + XII, 146 S.*

Hervorgegangen aus einer Münsteraner Dissertation, zeugen diese Bände von einer langjährigen fruchtbaren Zusammenarbeit zwischen Schüler und Meister, dessen untrügliche Handschrift jede Seite verrät. Eine Neuausgabe der apokryphen Diogenes- und Kratesbriefe galt – nach Herchers veraltetem Text (1873) – sowohl im Bereich der Epistolographie als auch in der neu aufschwingenden Kynikerforschung als dringendes Desiderat. Hier liegt sie vor, mit einer nach Genauigkeit eher als nach Eleganz strebenden deutschen Übersetzung, ausgewählten Similien und einem ausführlichen kritischen Apparat, der auf der Recensio von 61 Textzeugen basiert. Aufbauend auf der überlieferungsgeschichtlichen Arbeit von H. Schafstaedt (1892) und von V. E. Emeljanow (1967) übertreffen Müseler/Sicherl ihre Vorgänger nicht nur im Bestand der untersuchten Hss., sondern auch in der Gründlichkeit, mit welcher sie die Textgeschichte nachzeichnen. Folgende Resultate dürfen demnach als gesichert gelten: Die 87 Kynikerbriefe sind grundsätzlich in zwei Gruppen überliefert. Die breite jüngere Überlieferung (Hss. des 15./16. Jh.) umfasst die Diogenesbriefe 1–29 und die Kratesbriefe 1–14, während der älteren Überlieferung (darunter 3 Hss. aus dem 9.–11. Jh.) die Diogenesbriefe 30–51 und die Kratesbriefe 15–36 angehören. Beide Sammlungen lassen sich auf einen einheitlichen Archetypus des 9. Jh. zurückführen. Einverleibt wurde er einem 19 Epistolographen umfassenden Briefcorpus (Ω), dessen Redaktion Sicherl (nach Überprüfung der Recensio von 14 weiteren Corpus-Autoren) mit der humanistischen Tradition des Patriarchen Photios in Zusam-

menhang bringt. – Mit dem Dank für diese mustergültige Editionsarbeit verbindet sich der berechnete Wunsch, die Kynikerbriefe möchten nun einen ebenbürtigen Kommentator finden.

M. Billerbeck

**Le cynisme ancien et ses prolongements.** Actes du colloque international du CNRS (Paris, 22–25 juillet 1991). Publiés sous la direction de *Marie-Odile Goulet-Cazé et Richard Goulet*. Presses Universitaires de France, Paris 1993. IX, 612 S.

Der antike Kynismus hat seit ca. zwanzig Jahren die Aufmerksamkeit der Forscher auf sich gezogen (Forschungsübersicht bei M. Billerbeck, *Die Kyniker in der modernen Forschung*, Amsterdam 1991, und das Vorwort von M. O. Goulet-Cazé in dem hier angezeigten Band S. VI). Die hier anzuzeigenden Akten des ersten Kolloquium zu dieser philosophischen Bewegung der Antike breitet das bunte Panorama der internationalen Bemühungen um das Verständnis von Denkern aus, die weniger durch eine Theorie denn durch gestische und verbale Sozialkritik zu wirken suchten. Als Gesamteindruck, den die Lektüre des Bandes hinterlässt, seien zwei Züge hervorgehoben: (1) Vorbereitung und Wirkungsgeschichte der Bewegung stehen mehr im Vordergrund als die Interpretation der Gründer der Bewegung; das Phänomen «Wirkung des Kynismus» wird bis in seine letzten Verästelungen verfolgt. – (2) Alle Beiträge stehen auf einem hohen Niveau der historisch-kritischen Forschung. Der Band im Ganzen ist sorgfältig gemacht, und die vielfältigen Themen sind durch Stellen- und Autorenindices erschlossen. – Für den eher philosophisch interessierten Leser bleibt die alte Frage, ob es sich tatsächlich um eine philosophische Bewegung handelt, auch nach der Lektüre dieses Werkes unbeantwortet. Doch eröffnet der Artikel von R. Bracht Branham «Diogenes' Rhetoric and the invention of Cynism» eine neue Piste, die erlaubt, von der typisch kynischen Rhetorik nicht auf eine Theorie, wohl aber auf eine Denkform und die ihr zugehörige Gestik und Verbalisierung zu schliessen. Dieser Ansatz sollte weiter geführt werden, da er am ehesten verspricht, eine partikuläre Form antiker «Weisheit» aus ihrem Horizont zu verstehen. Ada Neschke

*George Leonidas Koniaris: Maximus Tyrius, Philosophumena. ΔΙΑΛΕΞΕΙΣ.* Texte und Kommentar 17. De Gruyter, Berlin/New York 1995. LXXXIII, 527 S.

Nachdem man für den Text der «Vorträge» des mittelplatonischen Rhetors des 2. Jh. n.Chr., Maximus von Tyros, jahrelang auf Hobeins ungenügende Ausgabe von 1910 angewiesen war, sind jetzt in kürzester Zeit gleich zwei neue Ausgaben erschienen, die beide von ausgewiesenen Kennern dieses Autors stammen: 1994 legte Michael B. Trapp seine Edition in der Teubneriana vor; 1995 folgte die hier anzuzeigende Ausgabe, deren Verf. mit keinem Wort auf das Konkurrenzunternehmen eingeht (laut LIII Anm. 67 hatte er sein «research on this project» bereits im Dezember 1988 abgeschlossen; dies erklärt, warum er die 1991 und 1992 publizierten textkritischen Aufsätze seines jüngeren Kollegen, der selbst aus Koniaris' veröffentlichten Forschungen Nutzen ziehen konnte, nicht zur Kenntnis genommen hat, lässt jedoch die Frage offen, weshalb seine Ausgabe mit solcher Verzögerung erschienen ist).

Beide Ausgaben basieren auf den Untersuchungen der handschriftlichen Überlieferung durch Mutschmann und Schulte, die schon 1913 bzw. 1915 unabhängig zum Ergebnis gelangt waren, dass alle Hss. vom *Parisinus graecus* 1962, einer Sammlung mittelplatonischer Schriften aus dem 9. Jh., abhängen. Es überrascht daher nicht, dass Trapps und Koniaris' Texte, wie eine Überprüfung der ersten zehn *διαλέξεις* ergeben hat, nur geringfügig voneinander abweichen. Koniaris verfährt in der Regel konservativer und verbannt selbst sehr plausible Konjekturen, mit dem Hinweis *fort. recte* versehen, in den kritischen Apparat (cf. auch seine Selbstcharakterisierung LIIf.). Dankenswerterweise behält er anders als Trapp die von Hobein eingeführte Gliederung der Kapitel durch Buchstaben, welche sich eingebürgert hat, bei. Sein kritischer Apparat ist z.T. ausführlicher, allerdings auch weniger benutzerfreundlich. Hinzugekommen ist ein *Apparatus marginalium/variorum*, in dem hauptsächlich Erläuterungen zum Textverständnis gegeben werden (oft handelt es sich um englische Übersetzungen; auch im lateinisch verfassten kritischen Apparat sind nicht selten englische Übersetzungen zu finden), ferner Parallelstellen bei nachklassischen Autoren und formelhafte Wiederholungen innerhalb des Werks aufgeführt sind.

Christoph Riedweg

**Barrie Fleet: Plotinus Ennead III.6. On the Impassivity of the Bodiless.** Translation and Commentary. Clarendon Press, Oxford 1995. 336 p.

Le deuxième commentaire sur Plotin publié par Clarendon Press (le premier, celui de M. Atkinson sur *Enn.* V.1 [1985], est aussi de grande valeur) s'ajoute au nombre croissant de commentaires consacrés à des traités individuels de Plotin, dont il faudrait citer surtout ceux de P. Hadot et de W. Beierwaltes (curieusement absents de la bibliographie de Fleet). Alors que le traité V.1 propose un aperçu des principes métaphysiques de base chez Plotin, le traité III.6 concerne l'analyse détaillée des difficultés liées à la conception plotinienne de l'impassibilité de l'âme et de la matière sous-jacente au monde sensible. Il s'agit donc d'une exploration approfondie et technique de problèmes spécifiques qui pourraient remettre en cause la cohérence même de la philosophie plotinienne: un bon texte pour l'appréciation de la qualité du philosophe! Fleet reproduit le texte grec de l'*editio minor* de Henry et Schwyzer et en propose vis-à-vis une traduction anglaise de bonne qualité, et de caractère très littéral, comme il se doit ici. Notons qu'une reprise de la numérotation des lignes du texte grec dans la traduction aurait été utile. Le long commentaire (227 p.) suit la séquence des chapitres et en propose surtout une explication philosophique, dont un avantage majeur est la prise en compte, non seulement des textes de Platon et d'Aristote à la base de la démarche de Plotin, mais aussi de l'étude moderne de ces mêmes textes. Fleet souligne le caractère dialectique du traité ainsi que le contexte de discussions de «séminaire» dont il est le reflet. Le volume, comportant également une bibliographie et des index, est ainsi un instrument de travail précieux, non seulement pour les études plotiniennes, mais aussi pour les recherches sur des problèmes analogues chez Platon, Aristote, et sans doute aussi chez les penseurs chrétiens de l'Antiquité tardive. Dominic O'Meara

**Henning Ziebritzki: Heiliger Geist und Weltseele. Das Problem der dritten Hypostase bei Origenes, Plotin und ihren Vorläufern.** Beiträge zur historischen Theologie 84. Mohr, Tübingen 1994. VIII, 286 S.

Ob und in welchem Ausmass die seit dem 2. Jh. n.Chr. im intellektuellen Diskurs vorherrschende Philosophie des Mittel- und Neuplatonismus die sich allmählich ausbildende frühchristliche Theologie beeinflusst hat, ist eine vieldiskutierte Frage, welche wohl nicht nur Theologen, sondern alle an der spätantiken Kultur Interessierten zu fesseln vermag. Die hier anzuzeigende Studie, eine vom Patristiker Gerhard May betreute und mit dem Preis der Universität Mainz ausgezeichnete Dissertation, ist einem wichtigen Teilaspekt dieser Frage gewidmet: Von einer sorgfältigen Untersuchung der Gotteslehre der Mittelplatoniker Alkinoos und Numenios sowie Klemens' von Alexandrien ausgehend (Teil I), vergleicht der Verf. im Hauptteil (II) Plotins dritte Hypostase, die Seele, mit der dritten Person der Trinität bei Origenes. Er gelangt dabei aufgrund umfassender Analysen zum Ergebnis, dass die Differenzen klar überwiegen: Zwar verwenden sowohl Origenes und Plotin, deren gemeinsame Schülerschaft bei Ammonios der Verf. gegen H. Dörrie und H.-R. Schwyzer verteidigt (30–42), erstmals den Begriff der Hypostase für die höchsten metaphysischen Instanzen (176), doch ist nicht nur ihr Gebrauch des Wortes verschieden (die plotinische Implikation, dass jede Hypostase aus einer höheren Instanz hervorgeht und «die Manifestation derselben auf einem niederen Niveau» ist [178], fehlt bei Origenes weitgehend: 228–236); die beiden etwa gleichzeitig entstandenen Drei-Hypostasen-Lehren entspringen, wie der Verf. überzeugend darlegt, überhaupt ganz unterschiedlichen Problemstellungen: Dem philosophischen Anliegen Plotins, über der mittelplatonischen Intellekt-Gottheit und der ihr untergeordneten Weltseele noch das Eine als den letzten, völlig transzendenten Wirklichkeitsgrund anzusetzen (136), steht Origenes' Bestreben gegenüber, durch eigene Reflexionen eine Lücke in der apostolischen Überlieferung zu füllen, da diese über den metaphysischen Status des Heiligen Geistes nichts aussage (193–200). Mit dem grundverschiedenen Ausgangspunkt hängt es letztlich auch zusammen, dass die drei göttlichen Instanzen bei beiden Autoren nicht auf derselben metaphysischen Stufe stehen (Origenes' erste Person umfasst sowohl Plotins *év* wie seinen *voûç*: 143) und dass es «für Origenes' Begriff des Heiligen Geistes kein Analogon in der Drei-Hypostasen-Lehre Plotins» gibt (263, cf. 143f.). Wäre ein Denkmuster für die bei Origenes feststellbaren Ansätze zur Gleichordnung der drei göttlichen Hypostasen (cf. 266) vielleicht eher in der mittelplatonischen Lehre von den drei gleichursprünglichen Prinzipien (dazu etwas knapp der Verf. 14, 50, 65, 90) als bei Plotin zu finden? Christoph Riedweg

*Leonidas Tromaras: P. Terentius Afer Eunuchus. Einführung, kritischer Text und Kommentar.* Weidmann, Hildesheim 1994. 289 S.

Der vorliegende Kommentar – eine Übersetzung aus dem Neugriechischen – vermag die «bestehende wissenschaftliche Lücke» (S. 7) nur teilweise zu schliessen: die deutschen Formulierungen, die von fünf Helfern stammen, bleiben unbefriedigend, oft sogar unverständlich; auch Druckfehler sind zahlreich. Viele Aspekte (metrische Kunst, Textkritik, Quellen-Analyse, Nachwirkung) kommen zu kurz. Mit Stolz wird behauptet, es sei «ein entscheidend von den übrigen abweichender Text zugrundegelegt» (S. 52), und die 62 Abweichungen von der *Oxoniensis* werden tabellarisch zusammengefasst (S. 270–271): das Vorgehen ist aber rein selektiv, und es findet sich nichts wirklich Neues. Statt dessen wird der textkritische Apparat (wie bei Prete) mit den überflüssigen Varianten des *cod. Bononiensis* (14. Jh.) aufgebläht. Das Beste sind im Kommentar (nicht allzu reichliche) Parallelen, Anmerkungen zu Stil und Sprache und insbesondere Szene für Szene feinsinnige Zusammenfassungen des Bühnengeschehens. Der Anfänger wird für elementare Hinweise (etwa auf die Supinum-Formen) dankbar sein; der Fachmann begrüsst, dass Wege zur Sekundärliteratur aufgezeigt sind – aber ein gegenüber dem bisherigen Stand vertieftes Verständnis ist kaum erreicht.

Heinrich Marti

*Monica R. Gale: Myth and Poetry in Lucretius.* Cambridge Classical Studies. Cambridge U.P., 1994. XIV, 260 S.

Ziel dieser Cambridger 'Doctoral Dissertation' ist der Aufweis, dass in *De rerum natura* 'every poetic device ... is adapted to the clear and persuasive presentation of Epicurus' *aurea dicta*' (2); damit wendet sich Frau G(ale) gegen die oft gehörte Meinung von der Spannung, gar dem Widerspruch zwischen philosophischer und poetischer Intention bei Lukrez. Nach einer umfassenden Einführung in antikes Denken über den Mythos, über die Bedeutung, welche nicht nur Empedokles, sondern auch Parmenides für Lukrez haben, und über Epikurs Ablehnung von Mythos und Dichtung, weist G. – die gegenüber der These, dass bereits Philodem Dichtung für Epikureer akzeptabel gemacht, vorsichtigen, aber etwas zu einfachen Agnostizismus zur Schau stellt (6–83) – richtig nach, dass kein auch nur etwas gebildeter Zeitgenosse von Lukrez einen Mythos wörtlich verstanden hat (85–98), und zeigt dann, dass Lukrez sich nicht nur (wie das Empedokles-Lob nahelegt) in die Tradition des philosophischen Lehrgedichts, sondern auch an prominenter Stelle des Gesamtproömiums in die epische Ennius-Homer-Tradition stellt (99–128), worin der Rückgriff auf den Mythos vorgegeben ist. Ein zentrales Kapitel rekonstruiert Lucr.s Theorie des Mythos als allegorisch-metonymische Aussage und Versuch des frühen Menschen, Naturphänomene zu deuten (129–138), und seine Poetik, die den dichterischen Mythos (und einen anderen gibt es nicht) in Polemik gegen Epikurs radikale Ablehnung als Mittel des heilsamen Betrugs versteht (138–155). Neben dem expliziten steht der implizite Mythos, Lucr.s Anspielungen an Mythen und mythische Erzählschemata zur Darstellung des Philosophischen (156–207, nicht alle der vermuteten Anspielungen überzeugen den Rez.). Ein letztes analytisches Kapitel stellt Proömium ('a glorious picture of Nature's pleasant side') und Schlussbild des Gedichts ('a grim portrait of her [Nature's] grim side') als auf einander bezogen dar und deswegen als Aufforderung, nach diesem Schluss im eigenen epikureischen Philosophieren Befreiung von solcher Angst zu finden (208–228). Zusammenfassung, extensive Bibliography und Indices schliessen einen Band ab, der sauber argumentierend viele überzeugende, in jedem Fall aber bedenkenswerte Anstösse zur Lukrezdeutung liefert.

Fritz Graf

*M. Tulli Ciceronis De officiis.* Recognovit brevisque adnotatione critica instruxit M. Winterbottom. Clarendon Press, Oxford 1994. VIII, 172 S.

Nach eingehenden Handschriftenstudien hat W. eine kritische Ausgabe von Ciceros Schrift vorgelegt, die den entsprechenden Arbeiten, welche uns bisher zur Verfügung standen (K. Atzert 1963, P. Fedeli 1965, M. Testard 1965–1970), in fast jeder Hinsicht erheblich überlegen ist. Zwei Entdeckungen haben es ihm ermöglicht, von der einen, nur schwach vertretenen der beiden Handschriftenklassen ein klareres Bild zu entwerfen: die Identifikation zweier erst jüngst aufgetauchter Blätter des 10. Jh. als versprengte Teile der nur unvollständig erhaltenen Haupthandschrift dieser Klasse und

die Auffindung einer Abschrift des 15. Jh., mit deren Hilfe sich die so entstandenen Lücken füllen lassen. Da er sein Material in sehr konziser Weise präsentiert, lassen sich die entscheidenden Tatsachen der Überlieferung nun rasch überblicken. Seine Forschungen haben auch an den Tag gebracht, dass zahlreiche in den gedruckten Ausgaben erscheinende Verbesserungen bereits von Schreibern des 12.–14. Jh. vorweggenommen worden waren. Die Textgestaltung weist nicht viele Neuigkeiten auf, doch lässt W. durch eine häufigere Verwendung von Cruces und kurze Hinweise im Apparat die an zahlreichen Stellen bestehenden Unsicherheiten deutlicher hervortreten als seine Vorgänger. Und schliesslich ein entscheidender Vorzug: Von den umfangreichen Athetesen, mit deren Hilfe Atzert<sup>4</sup> und Fedeli die Schwierigkeiten zu eliminieren suchten, die Gedankengang und Formulierung der Schrift bereiten, ist nur wenig übriggeblieben. W. rechnet wieder stärker mit einer auf Cicero selbst zurückgehenden Unfertigkeit, auch wenn er sich dazu auf S. XI f. sehr vorsichtig äussert. Leider lässt sich diesen Bemerkungen nicht hinreichend klar entnehmen, dass seine Position weitgehend – nicht bei 1,69 und 101, mit Recht – derjenigen des seinerzeit von den Verfechtern der Interpolationshypothese heftig angegriffenen Buches von K. B. Thomas (1971) entspricht.

H. Tränkle

**Monika Bernett: Causarum cognitio. Ciceros Analysen zur politischen Krise der späten römischen Republik.** Palingenesia 51. Steiner, Stuttgart 1995. 278 p.

Démarche originale: pour ne pas être influencé par la connaissance des faits postérieurs ou céder à un jugement global – comme tant d'historiens – l'auteur examine le principe de causalité, la part de hasard et de libre arbitre, les finalités des actes d'après le *De natura deorum*, le *De divinatione*, le *De fato*. Cela éclaire les analyses politiques de Cic. dominées par l'opposition *boni/mali* selon qu'on veuille maintenir ou non l'*auctoritas senatus*, clé de voûte d'un Etat bien ordonné. Examen de l'attitude de Cic. à quelques moments précis entre 63 et 43 à l'aide parfois de schémas. Cic. distingue parmi les opposants à l'ordre établi des groupes et des protagonistes arrivistes: Catilina, Clodius, puis César et Pompée, enfin Antoine dès 44. Malgré l'unité de conception, ses vues s'infléchissent selon les événements: en 63–61, il exagère son rôle personnel pour compenser son statut d'*homo novus*; plus tard il comprend l'impact des armées à l'extérieur et sera sensible aux problèmes sociaux. Il perd tout optimisme dès 50 et se tourne alors parfois vers les dieux, sans savoir si et comment ils interviendront.

L'étude – un peu déconcertante – est fouillée, souvent éclairante, quoique jouant sans cesse entre des principes logiques et des réactions ponctuelles tirées de la correspondance. Pas de référence au *De re publica*. Il faut avouer que posséder les analyses quasi quotidiennes du déroulement politique à Rome sous la plume d'un écrivain homme d'Etat est un cas unique, d'autant plus difficile à évaluer.

J.-P. Borle

**Varron: Satires ménippées.** Edition, traduction et commentaire par Jean-Pierre Cèbe. 10: *Pappus aut indigena – Pransus paratus*. Collection de l'Ecole Française de Rome 9, Rom 1994. XXXII, 157 S.

Im 10. Band seiner kommentierten Ausgabe (s. diese Ztschr. 50, 1993, 234) behandelt J.-P. Cèbe die Fragmente 384–422 (*Pappus aut indigena – Pransus paratus*). Neben dem literaturkritischen 'Parmeno', welcher der Menippea 'Papia papae' ähnelt, fällt in diesem Faszikel mancherlei für die philosophische Satire ab, so vor allem in 'Περὶ αἰρέσεων' (frg. 400–402) und im zweiteiligen 'Περὶ πλοῦς' (frg. 414–419). Gewissenhaft wie in den Vorläuferbänden überprüft C. Textvorschläge und Hypothesen seiner zahlreichen Vorgänger; allein schon für die Doxographie der varronischen Sati- renforschung erweist sich dieses Corpuswerk als unentbehrlich.

Wie zu erwarten, bleiben auch diesmal zahlreiche Probleme offen. So kann man sich z.B. schwerlich mit der Interpretation von *Dionysius, homo garrulus et acer* (frg. 414) als «Denys, homme éloquent et pénétrant» anfreunden. Zwar rückt C. zu Recht von der Glosse bei Non. p. 316,15 *garrulus est rursus cordatus* ab; bedenkt man jedoch den zweifelhaften Ruf, welchen der jüngere wie der ältere Dionysius in den Quellen hinterlassen haben (vgl. etwa Cic. *Tusc.* 5,57–63; Val. Max. 6,2, *ext.* 2; 9,13, *ext.* 4), so kann – gegen *ThLL* VI 1,1698,53 – das Attribut nur abwertend gemeint sein. Was die Titelgestaltung 'Pappus aut indigena' [bzw. 'index'] betrifft, wird Sicherheit kaum zu

erreichen sein, zumal im ersten zugehörigen Fragment (384) C.s Ergänzung *indige*⟨*na nomine*⟩ (*indige* del. Astbury.) nichts ausgibt; neben dem fast ausschliesslich auf die (späte) medizinische Fachprosa beschränkten griechischen Namen *cardamum* erweist sich die lateinische Bezeichnung für die Kressenart, *nasturcium*, als die geläufige. Auf die Fortsetzung dieses bereits zum Standardwerk gewordenen Corpus darf der kritische Leser gespannt sein. M. Billerbeck

*Wendell Clausen: A Commentary on Virgil, Eclogues.* Clarendon Press, Oxford 1994. XXXII, 328 S.

Das Buch ist dem Andenken R. A. B. Mynors' gewidmet und hätte nach dem ursprünglichen Plan zusammen mit dessen kommentierter Ausgabe der *Georgica* (Oxford 1990) erscheinen sollen (eine nostalgische Reminiszenz an ein gemeinsames Erlebnis S. 284). Die Verzögerung hat sich gelohnt, insofern auch neueste Literatur noch berücksichtigt werden konnte, leider offenbar nicht mehr R. G. M. Nisbets wichtiger Aufsatz 'The Style of Virgil's Eclogues' (*Proceedings of the Virgil Society* 20, 1991, 1–14 = *Collected Papers* 325–337), wo z.B. eine einleuchtende Interpunktionsänderung in 9,37f. vorgeschlagen wird (*necque est ignobile* als Parenthese). Das hervorragende Merkmal dieser Arbeit ist gerade die geschickte Auswahl aus der ungeheuren Masse der Sekundärliteratur, und zwar nicht nur der englischen, wie in der von vornherein bescheidener angelegten kommentierten Ausgabe R. Coleman's (Cambridge 1977), sondern auch der deutschen, italienischen und französischen.

In der Einleitung wird die Geschichte der Bukolik, das Verhältnis zu Theokrit, das Problem der Datierung der einzelnen Eklogen und ihrer Anordnung im publizierten Buch in aller Kürze behandelt. Text und kritischer Apparat sind der OCT-Ausgabe von Mynors entnommen, abweichende Entscheidungen erst im Kommentar vorgelegt, so sicher richtig in 3,102 für die alte Konjekture *hi certe – neque amor causa est – uix ossibus haerent*, in 5,15 für die Lesart von P *iubeto certet* (im Kommentar sollte statt 'A. Szantyr' stehen 'H. Wieland'), ferner für die Streichung von 8,28a und 76. Die Interpunktion hätte an weitem Stellen geändert werden können: so wäre m.E. in 8,6 das Komma nach *mihi* zu streichen ('the dative ... indicates the poet's concern for his patron's return' Coleman), 8,88 ebenso das Komma nach *perdita*. Wohl richtig, gegen viele Herausgeber und Erklärer, teilt C. die Verse 9,46–50 mit den antiken Hss. aus Gründen der Symmetrie dem Lycidas zu.

Im Kommentar erhält jedes Stück eine Einleitung mit Inhaltsangabe und Diskussion der wichtigsten Probleme sowie eine Spezialbibliographie. Diese ist im Falle der vierten Ekloge erwartungsgemäss am reichhaltigsten; hier ist zudem in einer Appendix das Prioritätsproblem behandelt, mit dem unerwarteten Resultat, dass die sechzehnte Epode früher sei. Breiter ist auch die mit der achten Ekloge zusammenhängende Problematik ausgeführt. Der Kommentar selbst bietet weniger grammatische Verständnishilfen als derjenige Colemans, dafür viele Parallelenlisten mit wertvollen Bemerkungen zum Vokabular, reichliche Zitate zum Nachleben in der englischen Literatur, und eine Fülle von richtigen und z.T. neuen Interpretationen. Um nur zwei davon anzuführen: In 9,21 wird mit *tibi* Moeris, nicht Menalcas angesprochen (nach Heinrich Voss und T. E. Page); 6,82–84 ist, mit P. E. Knox, *Eurotas* im Gesang des Apollo nicht auf Hyacinthus, sondern auf Daphne zu beziehen. Ganz selten nur vermisst man eine deutlichere Antwort (etwa zur Kontroverse im Verständnis von 3,78f.; und wen hat man sich als Objekt zu *laudarit* in 7,27 zu denken?).

Dass in naher Zukunft ein noch besserer Kommentar zu den Eklogen geschrieben werden könnte, ist schwer vorstellbar. Josef Delz

1. *Nicholas Horsfall: La villa sabina di Orazio: il galateo della gratitudine. Una rilettura della settima epistola del primo libro.* Premessa di *Mariateresa Horsfall Scotti*. Traduzione di *Mario Scotti*. Horatiana 11. Edizioni Osanna, Venosa 1993. 98 S.
2. *Giuliano Bonfante: La lingua parlata in Orazio.* Prefazione di *Nicholas Horsfall*. Horatiana 12. Edizioni Osanna, Venosa 1994. 165 S.

Beide Bändchen sind in gewissem Sinne Liebes- respektive Freundschaftsgaben aus dem Hause Horsfall Scotti. Dass über Venosa als Druckort nicht der Stern Horazens leuchtet, sei nur generell vermerkt. Dem Inhalt tut das keinen Abbruch.

1. Im langen Titel ist nicht enthalten, dass es sich um einen regelrechten Kommentar handelt. Horsfall bringt das Kunststück fertig, in dichtester Verkürzung, aber immer wieder mit witzigen

Seitenhieben, eine Unmenge von moderner Literatur in seine scharfsinnige und eigenwillige Interpretation einzubauen. Textkritik ist nicht vermieden (amüsant die Verteidigung von *vulpecula* V. 29). Die 'rilettura' besteht in energischem Widerspruch gegen mehr oder weniger allgemein vertretene Annahmen: Die chronologischen Indizien der Verse 1–13 sind nicht ernst zu nehmen. Einen Bruch in der Beziehung zu Mäcenat hat es nie gegeben. Die Frauennamen biographisch auszudeuten ist nicht mehr erlaubt, auch nicht im Falle von Cinara. Neu, und für Horsfalls Auffassung zentral, ist die Interpretation von V. 34 *cuncta resigno*, 'apro, rivelo tutto' und V. 39 *donata reponere*, 'farne buon uso'. Ob er damit durchdringen wird? In der Philippus/Volteius-Erzählung habe Horaz ein negatives Gegenbild zu Mäcenat und sich selbst gezeichnet. Fraenkels 'he means no harm' muss ins Gegenteil verkehrt werden. Das ist wohl richtig, fraglich aber, ob *ridet* V. 78 direkt als *deridet*, *irridet* aufzufassen ist. Es könnte ja ein gleitender Übergang zu *risus* in V. 79 angenommen werden. Ein reichhaltiges und aufregendes Büchlein!

2. Der über neunzig Jahre alte, jetzt in Rom lebende ('a cento metri di casa nostra' Horsfall S. 9) bekannte Sprachwissenschaftler hatte während seiner Lehrtätigkeit in Madrid und Valencia eine Arbeit mit dem Titel 'Elementos populares en la lengua de Horacio' veröffentlicht (*Emerita* 4, 1936, 86–119. 209–247 und 5, 1937, 17–88). Ein Freund machte daraus nach seinem Weggang aus Franco-Spanien ein Buch, von dem aber nur wenige Exemplare gedruckt wurden. Die jetzt erschienene italienische Übersetzung (von Manuel Vaquero Piñeiro) ist also eigentlich eine 'Erstausgabe'. Horsfall diskutiert in der 'Prefazione' knapp das terminologische Problem und gibt eine Liste des in den letzten Jahrzehnten zugewachsenen Sprachmaterials sowie der jetzt verfügbaren Hilfsmittel für ein derartiges Unternehmen. Es handelt sich um ein kommentiertes Lexikon von *abunde* bis *uxor*, mit starkem Gewicht auf dem Fortleben in den romanischen Sprachen. Bei einigen Wörtern hätte man sich schon damals fragen können, warum sie aufgenommen wurden, z.B. bei *delecto*, *dicto*, *facundus*, *flumen*, *gracilis*, *ostium*, *pavor*, *siccus*. Das Büchlein ist ein wissenschaftsgeschichtliches Dokument.

Josef Delz

1. **Horace: Satires I.** With an Introduction, Text, Translation and Commentary by *P. Michael Brown*. Aris & Phillips, Warminster 1993. II, 194 S.
2. **Horace: Satires II.** With an Introduction, Translation and Commentary by *Frances Muecke*. Aris & Phillips, Warminster 1993. II, 243 S.

Die nun schon viele Bände umfassende Reihe der 'Classical Texts' ist in erster Linie für Studenten und einen weitem interessierten Leserkreis gedacht. Es ist erfreulich, dass der Verlag dem einzelnen Herausgeber keine einengenden Vorschriften macht. So ist gerade in den hier anzuzeigenden beiden Büchern die wissenschaftliche Durcharbeitung verschieden gewichtet.

1. Die knappe Einleitung hat vier Kapitel: 'Life and Works of Horace', 'Roman Satire before Horace', 'The Satires of Book 1', 'Manuscripts and Scholia', das letzte insofern überflüssig, als Brown nur sporadisch einen kritischen Apparat gibt und Stellung zu textkritischen Problemen nimmt (eine eigene Konjektur, *e quo*, steht 1,8,15 im Text). Die Übersetzung wirkt gelegentlich zu 'modern', trifft aber die verschiedenen Stilebenen gut (1,4,76f. ist missverstanden: 'this delights the empty-headed, not those who ask ...'). Der Kommentar enthält das Nötigste zum Verständnis; moderne englische Literatur wird zu einzelnen Problemen diskutiert. Die Erklärungen zur Syntax sind oft trivial (zu 1,6,119: '*mihi* is dative of agent with *surgendum* and *obeundum*'). Antiken Etymologien wird blind vertraut (1,10,45 zu *Camena*: 'from the root *carmen*'). Öfters verrät der Kommentar eine gewisse Hilflosigkeit, wie z.B. zu 1,4,88 *qui praebet aquam*: 'the expression seems to be colloquial, and derived from an *ēpavoç* or contribution supper', statt eines Hinweises auf Sat. 2,2,69 und Petron. 31,3 *pueris ... aquam in manus nivatam infundentibus*. Eigentliche Entgleisungen sind jedoch selten (etwa 1,1,69 *quid rides?* 'a miserly adversary ... laughs at Tantalus' pathetic effort to drink'). Da gegenwärtig kein anderer neuerer Kommentar zur Verfügung steht, kann das Buch mit einigen Vorbehalten empfohlen werden.

2. Die originelle Einleitung (1–13) behandelt in höchst kompetenter Weise 'Horace in the late 30s B.C.', 'Satire an anti-genre?', 'The Satiric Self-portrait', '«Diatribes», Dialogue and Philosophy', 'The Structural Patterns of Book 2', 'The Focus on Food', 'Text and Manuscripts', ein Abkürzungsver-

zeichnis. Die reichhaltige Bibliographie (V–XII), auf die im Kommentar laufend hingewiesen wird, zeugt von stupender Belesenheit in der modernen Sekundärliteratur. Text und kritischer Apparat basieren auf der Ausgabe von Shackleton Bailey. 'I have silently corrected slips and misprints' (12); aber ein *quid pro quae* ist 2,6,76 als unglückliches Relikt stehen geblieben (s. H. Tränkle, *Entretiens sur l'Antiquité Classique* 39, 1992, Anm. 4), und als drittes Opfer (*ClRev* 36, 1986, 228; *Gnomon* 60, 1988, 497) ist Frau Muecke 2,3,62 in die typographisch angelegte Falle eines metrischen Fehlers gegangen (mir von Ed. Courtney p.l. signalisiert). Dass der Vers 2,3,225 seinen Platz gewechselt hat, gehört zu den Tücken moderner Buchherstellung, gegen die offenbar kein Kraut gewachsen ist. Im übrigen trifft sie vielfach gegen SB richtige Entscheidungen, etwa 2,3,191 *redducere*, 2,4,32 athetiert, 2,6,108 *praelambens*, 2,7,13 *doctus*, 1,8,4 *da*.

Zur Charakterisierung des Kommentars sei ihr understatement aus dem Vorwort zitiert: 'In seeking to respond to some extent to the scholar's need for an *aggiornamento*, I fear I have overburdened the student reader'. Der student reader braucht ja nicht jeder bibliographischen Angabe zu folgen, sollte aber keinesfalls die Einleitungen zu den einzelnen Stücken auslassen; der Dank der Professionellen für die in jeder Beziehung meisterhafte Leistung dürfte ihr gewiss sein.

Josef Delz

**Tibullus. Elegies II.** Edited with Introduction and Commentary by *Paul Murgatroyd*. Clarendon Press, Oxford 1994. XIX, 305 S.

M. hat nun seinem 1980 erschienenen Kommentar zum ersten Buch des Tibull (vgl. dazu diese Zeitschr. 38, 1981, 184) die dort bereits angekündigte Fortsetzung folgen lassen. Die Gestaltung des neuen Bandes hält sich auf der Linie des früheren, doch ist er drucktechnisch weitaus ansprechender ausgestattet. Ausserdem ist zu der diesmal recht knappen 'Critical Appendix' noch eine 9 Seiten umfassende 'Structural Appendix' hinzugekommen, die etwas schamhaft versteckte Konzession an eine bereits wieder im Abklingen begriffene Interpretationsmode, deren nach dem Tibullbuch von F. Cairns (1979) nicht überraschende Besonderheit darin besteht, dass M. «ring-structure in every piece in book 2» entdeckt haben will, sogar in der sechsten Elegie. Sieht man davon ab, bleibt festzuhalten, dass seine wachsende Erfahrung dem Buch zugute gekommen ist. Dieses ist, ohne sich in Nebensächlichkeiten zu verlieren, reichhaltiger als die übrigen Kommentare unseres Jahrhunderts, und auch das von Heyne-Wunderlich gebotene Material ist nun adäquat berücksichtigt. Eine gewisse Ungleichheit der Erklärung, die auch den früheren Band beeinträchtigte, ist geblieben. So überrascht es nach dem, was M. sonst zur Elegie 2,1 zu sagen hat, dass er sich so unbestimmt zum geistesgeschichtlichen Hintergrund der Distichen über den ländlichen Ursprung des Bühnenspiels (55–58) äussert. Keine einzige der in diesem Zusammenhang wichtigen antiken Textstellen wird zitiert, nicht einmal Hor. *ars* 220 und Marmor Parium A 43. Damit ist auch keine ausreichende Grundlage für die Erörterung des in den Hss. schwer entstellten Verses 58 geschaffen, und diese selbst fällt dann entsprechend aus. Der Satz *huic* (sc. agricolae) *datus ... / dux pecoris parcas auxerat hircus opes* kann doch nicht das sein, was Tibull geschrieben hat; in Frage kommen wohl nur Lösungen, in denen *datus* (sc. est) ein selbständiges Prädikat bildet, etwa diejenige von Bergk (*dux pecoris: vilis tunc erat hircus opes*). Leider ist M. auch sonst der hsl. Überlieferung dieses Textes gegenüber etwas zu gutgläubig.

H. Tränkle

*Geraldine Herbert-Brown: Ovid and the 'Fasti'. An historical study.* Oxford Classical Monographs. Clarendon Press, Oxford 1994. XII, 249 S.

Diese schöne Arbeit (eine Oxforder Dissertation) setzt sich das Ziel, die 'Fasti' als «an important contemporary witness to late Augustan ideology and dynastic politics» auszuwerten. Dazu bespricht sie ausführlich jene Passagen, die Augustus (32–108), Caesar (109–129), Livia (130–172) und Germanicus (173–212) gelten, dazu die für Augustus zu erwartenden, aber nicht erwähnten Einträge (Appendix, 213–233). Dass Ronald Symes 'History in Ovid' (1978) vielfacher Hintergrund ist, versteht sich. Doch rückt sie manches zurecht – so Symes Ansicht, Ovid habe wegen Tiberius' Aufstieg 4 n.Chr. die Arbeit an *Fasti* eingestellt – im Gegenteil, deswegen hat er angefangen, 229–233; wie denn Tiberius als Dichter, Germanicus als Politiker herausgestrichen werden. Natürlich ist das Augustus-Kapitel zentral, in dem die Deutung eines Ovid, dessen augusteische Propa-

ganda missglückt (Wallace-Hadrill), widerlegt (43–63) und Ovid als produktiver Schöpfer einer neuen augusteischen Mythologie herausgearbeitet wird. Die kultischen Fakten werden meist umfassend und kompetent herausgearbeitet (zu unkritisch den *Fratres Arvales* gegenüber, 221f., und unnötig kompliziert im Fall des *Ianus*, 189–195), vor allem aber werden die *Fast.* vom Vorurteil befreit, ein verunglücktes Gedicht zu sein (Kap. 1, 1–31). Und nebenbei begreift man, weswegen Ovid nach Ende 16 n.Chr. nicht mehr schrieb (und bekommt eine neue Theorie zur Relegation versprochen, in der Tiberius der Bösewicht ist, 168 Anm. 76). Schade, dass die umfassendere, stärker literaturgeschichtlich argumentierende, in ihrer Stellungnahme gegen einen rigiden ‘anti-augusteismo’ aber verwandte Studie von Alessandro Barchiese, *Il poeta e il principe. Ovidio e il discorso augusteo*, Rom/Bari 1994, nicht mehr berücksichtigt werden konnte, die gelegentlich hätte zeigen können, weswegen Ovids Aussagen zu Augustus so unterschiedlich deutbar sind.

Fritz Graf

1. **Petronius: Satyrica.** Lateinisch-deutsch von Konrad Müller und Wilhelm Ehlers, mit einem Nachwort von Niklas Holzberg. 4. Aufl. Artemis & Winkler, München/Zürich 1995. 560 S.
2. **Petronius: Satyricon Reliquiae.** Quartum edidit Konrad Müller. Teubner, Stuttgart 1995. XLVIII, 195 S.
3. **Petronii Arbitri Satyricon.** Recognoverunt et emendaverunt Ioannes Carolus Giardina / Rita Cuccioli Melloni. Paravia, Turin 1995. XXI, 189 S.
4. **Wade Richardson: Reading and Variant in Petronius. Studies in the French Humanists and their Manuscript Sources.** Phoenix Suppl. 32. University of Toronto Press, Toronto 1993. XLI, 187 S.  
Es dürfte einmalig sein, dass gleichzeitig drei verschiedene Ausgaben eines antiken Autors erscheinen.

1. Ein unveränderter Nachdruck der dritten, überarbeiteten Auflage von 1983, bereichert um ein Nachwort ‘Petron 1965–1995’ von N. Holzberg (‘einer der besten Petron-Kenner im deutschen Sprachgebiet’ laut Klappentext): die Resultate moderner Literaturtheorien – auch ‘Postmodernes’ ist mit einbezogen – werden als entscheidender Fortschritt anerkannt; von den im Falle Petrons speziellen Problemen der Textgeschichte hat N. keine klaren Vorstellungen. Wenn Müller über die Absicht des Verlags informiert worden wäre (die Kenntnis vom Erscheinen des Nachdrucks verdankt er dem ‘Newsletter’ 1995 der Petronian Society in Florida), hätte er die paar wenigen Druckfehler beseitigen lassen.

2. Die wirkliche vierte Auflage, und voraussichtlich für lange Zeit die Standard-Ausgabe. In der Praefatio sind alle neuern Arbeiten zur Überlieferung diskutiert. Auf die Konstruktion eines Stemmas wird jetzt verzichtet. Das kristallene Latein erfreut den Leser erneut durch literarische Anspielungen (und Klauseln!). Die wichtigste Neuerung im Text ist die Aufnahme der von Ed. Courtney, *The Poems of Petronius* (1991), als echt angenommenen Fragmente. Aber auch in der Textgestaltung und im Apparat finden sich zahlreiche Verbesserungen.

3. Die Ausgabe basiert auf den früheren Editionen Müllers. Die beiden Gelehrten haben grosse Mühe darauf verwendet, in der Fachliteratur Vorschläge zur Textverbesserung zu sammeln, und konnten so einen im Vergleich zu Müller reichhaltigeren Apparat zusammenstellen. Da Müller bei der Auswahl der zu berücksichtigenden Konjekturen einen strengeren Massstab anlegt, hat die italienische Ausgabe zum mindesten einen wissenschaftsgeschichtlichen Wert. Man wird freilich gut daran tun, die Angaben jeweils an der Quelle nachzuprüfen. Die eigenen Emendationen der Editoren haben kaum Aussicht auf Erfolg.

4. Der äusserst komplizierten Untersuchungen Richardsons sind von Müller in der Praefatio der Teubner-Ausgabe bereits berücksichtigt worden; sie entziehen sich einer kurzen Inhaltsangabe. Willkommen sind die 16 Tafeln mit Fotografien, anhand derer Einzelresultate kontrolliert werden können.

Josef Delz

*J. J. L. Smolenaars: Statius. Thebaid VII. A Commentary.* Mnemosyne, Suppl. 134. Brill, Leiden 1994. XLII, 462 S.

Avec ses nombreux index et ses listes de parallèles, ce livre donne d'emblée l'impression de la minutie et du sérieux, ce que confirment quelques pointages dans le commentaire. Le commentaire

lui-même est très copieux, occupant près de 400 pages. Outre la qualité générale, on relève avec intérêt l'idée centrale de ce travail, qui lui donne comme une direction constante: c'est d'autant plus appréciable qu'un commentaire risque toujours de n'être qu'une collection aléatoire de faits et de remarques diverses. Mais considérant que l'art de Stace ressortit à une «multiple imitation» (XXVI) et que nous disposons par chance de la source principale (Virgile) et des élaborations intermédiaires (Valérius Flaccus, Silius), l'a. se livre à une analyse systématique et minutieuse de ces relations complexes, dont il postule que seule leur connaissance permettra de comprendre Stace et ses intentions; il s'en explique dans les pages XXVIIssq. Il est certain qu'on peut discuter du détail de ces analyses, mais il reste que cette conception de base du fait littéraire, étant continûment poursuivie dans le commentaire, lui donne une cohérence qu'il faut saluer. François Spaltenstein

**Stace: Thébaïde. Livres IX–XII.** Texte établi et traduit par *Roger Lesueur*. Belles Lettres, Paris 1994. 226 S. (davon 10–141 Doppelseiten).

Mit diesem Band kommt das mutige Unternehmen zum Abschluss. Willkommene Zugaben sind die 'Testimonia antiquorum grammaticorum praecipua' und ein 'Index nominum', ferner Corrigenda zu Band I und II. Eine schöne Faltkarte 'Le Péloponnèse de Strabon' ist eingeklebt.

Zum Grundsätzlichen ist dem in den Anzeigen der ersten Bände (*MusHelv* 48, 1991, 200f.; 49, 1992, 264) Bemerkten nichts beizufügen. Eigene Konjekturen stehen 10,26. 441. 470. 617 im Text (und eine unmetrische im Apparat zu 9,664), keine davon überzeugend. L. diskutiert in den 'Notes' (144–187) meistens sorgfältig von seinen Entscheidungen abweichende Ansichten. Er bevorzugt, wo sie ihm tragbar scheinen, die Lesarten der ältesten Hs. P, so z.B. 9,9 *proles* gegen *pubes*, 9,57 *totum* gegen *solum*; aber wenn er mit P in 9,58 schreibt *nil opus arma ultra temptare et pergere mortes* ('poursuivre cette tuerie inutile'), gegen *perdere* der übrigen Hss. und aller Editoren, vermisst man doch eine Parallele zu diesem transitiven Gebrauch. Sprachlich unmöglich ist auch *his* (P) statt *is* in 9,159. Missverstanden ist, wie die Übersetzung zeigt, 9,146f, wo *superbis turribus* Dativ zu *formidati*, nicht separativer Ablativ ist.

Der Benutzer muss diese neue Thebais laufend mit den früheren Ausgaben und den Kommentaren vergleichen und selbst entscheiden. Aber das ist bei einem so schwierigen Autor, um dessen Verständnis sich L. nach Kräften bemüht, nicht anders zu erwarten. Josef Delz

*William J. Dominik: Speech and Rhetoric in Statius' Thebaid.* Altertumswissenschaftliche Texte und Studien 27. Olms-Weidmann, Hildesheim 1994. XI, 377 S.

Ce livre multiplie les chapitres, tous recensés dans une table des matières qui tient presque d'un index (plus de 70 rubriques, parfois de moins d'une page); il multiplie les distinctions minutieuses, entre divers types de discours – selon leurs intentions, leurs manières, leurs occasions, les orateurs, etc. –, multiplie les statistiques, les pourcentages et les subdivisions d'analyse (24 épisodes dans la Thébaïde divisés en 231 scènes). C'est sans doute là ce qui nuit à cette étude: en effet, malgré le soin minutieux de ce travail et un grand nombre d'observations utiles, on reste sur sa faim. En effet, ces observations sont éparpillées tout au long de l'analyse des divers discours, alors que les quelques pages consacrées à des conclusions générales n'apportent rien de bien concret. En fait, on peut douter qu'une approche aussi positiviste des faits littéraires soit pertinente: la précision qu'elle semble promettre n'est qu'un leurre et ce livre en reste principalement au stade de la description, en se contentant de remarques très générales, alors qu'on préférerait une étude qui développe des vues plus synthétiques. François Spaltenstein

*Carmelo Salemme: Medea. Un antico mito in Valerio Flacco.* Studi latini 8. Loffredo, Neapel 1991. 107 S.

Dieses Buch gilt einem in der Latinistik eher vernachlässigten Autor, der erst in letzter Zeit 'wiederentdeckt' wird, und einer Frau, «bewundert viel und viel gescholten». Was den Autor angeht, so spricht ihm der Verf. trotz aller gegenteiligen Beteuerungen einen eigenen Wert ab: er sei unlesbar, wenn man Apollonios Rhodios (oder Vergil oder Homer u.a.) nicht kenne, da er seinen eigentlichen Reiz nur in der Intertextualität zu grossen Vorgängern entfalte. Dennoch habe er es geschafft,

in dieser Künstlichkeit, die sich nicht am Leben, sondern am Buch orientiere, etwas vom Lebensgefühl des ersten nachchristlichen Jahrhunderts zu transportieren, was sich besonders in der feinfühlig-psychologisierenden Zeichnung der Frau zeige. Bei seinem interpretierenden Durchgang durch die ganzen *Argonautica* wendet S. sich besonders den in der literarischen Tradition hoch aufgeladenen Gleichnissen zu, denen Valerius Flaccus immerhin noch eine neue Bedeutungsnuance abgewinnen konnte. Der Fehler des *poeta doctus* liegt also – trotz seiner hohen Sprachbeherrschung und Imaginationsgabe – hauptsächlich darin, dass er nicht Vergil oder Apollonios Rhodios war. Auch wenn die literarische Tradition einzelner Passagen eher im Sinne eines Kommentars detailreich und sachgerecht aufgezeigt wird, ist eine Integration beider Integrationsziele nicht gelungen, denn die Zeichnung der valerianischen Medea bleibt trotz vieler bedenkenswerter Einzelbeobachtungen an der Oberfläche. Eine ausgezeichnete Bibliographie zu Valerius Flaccus schliesst das Buch ab.

Christine Walde

**Thomas Späth: Männlichkeit und Weiblichkeit bei Tacitus. Zur Konstruktion der Geschlechter in der römischen Kaiserzeit.** Reihe Geschichte und Geschlechter 9. Campus, Frankfurt a.M./New York 1994. 380 S.

Beflügelt vom Geist wissenschaftlicher Diskurse der beiden letzten Jahrzehnte gibt diese beachtenswerte Basler Dissertation Einblick in Ansätze und Anwendungsmöglichkeiten von Gender Studies und Kulturanthropologie. Sie zeigt den Einfluss Michel Foucaults wie auch mancher althistorischer Arbeit mit Interesse an theoriegeleiteter Forschung. Eigenwillig verfolgt das Buch zahlreiche Nebenpfade in langen Fussnoten. Die Hauptleistung indes besteht in der geduldigen Analyse der Annalen des Tacitus. Wie sind Männlichkeit und Weiblichkeit bei Tacitus konstruiert? Um diese Frage zu beantworten, konzentriert sich Späth ganz auf Beziehungsstrukturen von 630 Römerinnen und Römern, wie sie in den Annalen je nachdem in insgesamt 1639 von ihm erfassten Handlungsbeziehungen als Handlungssubjekte und -objekte in verschiedenen Positionen auftreten. Die Geschlechter sind bei Tacitus nicht explizit definiert, lassen sich jedoch durch dieses Verfahren als Konstrukte darstellen. Letztlich seien sie ganz im Rahmen der durch die *domus* geprägten Beziehungen zu verstehen. Männlichkeit orientiere sich am Status des *pater* und bilde den Schlüssel für die Geschlechterkonstruktion. Das männliche Handlungsspektrum könne vereinfacht unter den drei Stichworten Kontrolle, Fürsorge und Verwendung zusammengefasst werden (307). Für die Konstruktion der Weiblichkeit gebe es kein Idealbild. Merkmal der Weiblichkeit sei vielmehr die Unter- und Einordnung und dort, wo Frauen dominant in Erscheinung treten würden, hätten wir es mit vermännlichtem weiblichem Handeln zu tun.

Im analytisch-empirischen Hauptteil schlüsselt S. den taciteischen Text zur Hauptsache auf in: 1. Beziehungen unter Frauen, 2. Weibliches Handeln in bezug auf Männer, 3. Beziehungen unter Männern, 4. Männliches Handeln in bezug auf Frauen. Die Stärke des Ansatzes von S. liegt in der Herausarbeitung von strukturell bestimmten Handlungsbeziehungen. Die Schwäche besteht darin, dass wichtige Themen auf die Rubriken dieser Handlungsbeziehungen aufgesplittert werden, die Interpretation wenig über Tacitus hinausblickt und nicht alle Handlungsbeziehungen gleich einleuchtend und fruchtbar mit den Kategorien des Untersuchungsrahmens erschlossen werden können. Die für die Untersuchung von Geschlechterrollen so wichtige Senatsdebatte des Jahres 21 (*Ann.* 3,33–34) über die Frage, ob Frauen Statthalter in die Provinzen begleiten dürften, wird beispielsweise an fast einem Dutzend Stellen – aber nie ausführlich – behandelt. Norm und Normtransgression, weibliches und männliches Handeln, Abhängigkeit von Livius – all dies wird durchaus zu Recht genannt. Allein: Rechtstexte, literarische Quellen und eine beachtliche prosopographische Evidenz – zusammengestellt von Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier – deuten auf eine verbreitete Praxis. Weshalb sollte dies nicht erwähnenswert sein?

«Der Historiker und die Texte» (Franz Georg Maier, *Historische Zeitschrift* 1984) – immer wieder ein zentrales Thema: Dieses konsequent geschriebene Buch wird dank seinen Qualitäten Leser finden, aber es ist ein Text, der seinen Preis hat. Dem von S. reklamierten «neuen Blick» und seiner Logik würde es gut tun, sogenannte «traditionelle Ansätze» auch wahrzunehmen. Beat Näf

**Festus: Abrégé des hauts faits du peuple romain.** Texte établi et traduit par *Marie-Pierre Arnaud-Lindet*. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1994. XLIV, 84 p. en partie doubles.

On ne dira pas de cette publication qu'elle est inutile. Rufius Festus n'a en effet plus été traduit en français depuis 1844 et 1845 (collections Panckoucke et Nisard). Il est commode d'avoir un texte dont les chapitres sont désormais divisés en paragraphes, un appareil critique positif clair, une introduction avec l'habituel exposé de la tradition manuscrite. On ne dira pas non plus que, à part cela, elle suscite un enthousiasme plus grand que l'édition d'Eadie. Pour le dire tout de suite, l'annotation déçoit, et la question principale soulevée par ce texte, sa place dans la tradition historique de l'antiquité tardive, c'est-à-dire le problème des sources, est pratiquement escamotée. L'annotation: l'essentiel est constitué de précisions tirées d'une vulgate de manuels modernes; il n'y a pour ainsi dire pas de discussions sur les questions controversées, de citations de sources parallèles ou de bibliographie moderne. Je relève une erreur notable sur un point important et sensible: selon Festus 26,2, les Perses envoyèrent une ambassade à Constantin quand celui-ci préparait une campagne contre eux peu avant sa mort; commentaire de M.-P. A.-L.: «L'histoire de l'ambassade perse semble une invention de Festus». En réalité, cette ambassade est connue aussi bien de la tradition chrétienne (Eusèbe, *Vita Constantini* 4,57, partie perdue dans une lacune, dont le contenu est cependant connu par un titre de chapitre, cf. éd. Winkelmann, p. 13,5–6) que de la tradition païenne (Libanios, *Discours* 59,71–72). Les problèmes d'expression ne sont presque jamais abordés (ils existent pourtant, cf. la liste de singularités lexicographiques dans Eadie, p. 179). Le *ThLL*, en bonne tradition française, est ignoré (cf. p. 33, n. 184, à propos de la première apparition, en Festus 25,2, du mot *limitanei*, la source citée est ... le très mauvais livre de den Boer, *Some Minor Roman Historians!*). Les sources: quatre pages dans l'introduction (XXI–XXIV) abordent très superficiellement la question; en appendice, p. 61–69, une confrontation de Festus avec Eutrope, avec quelques rares commentaires (je rappelle que tout lien entre Eutrope et Festus a été nié par Mommsen, dans l'édition d'Eutrope de Droysen, p. XXV–XXVII; apparemment ignoré par A.-L.). La *Kaisergeschichte* d'Enmann n'est, sauf erreur, nulle part citée. Le récit proportionnellement très détaillé de l'expédition perse de Julien (chap. 27) pose au niveau des sources un problème spécifique: il y a d'étonnants points de rencontre entre le récit de Festus et celui de Libanios dans son *Discours* 18; les notes ne mentionnent même pas l'existence de ce problème. *Longum est omnia conectere*. J'en ai assez dit pour que les amateurs de crûs historiographiques affinés se rendent compte qu'ils ne trouveront pas matière à étancher leur soif dans le supermarché de Mme A.-L.

François Paschoud

**Histoire Auguste. Les empereurs romains des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles.** Edition bilingue latin-français.

Traduction du latin par *André Chastagnol*. Collection «Bouquins». Laffont, Paris 1994. 1440 p.

Il serait dommage que cet ouvrage, publié chez un éditeur et dans une série qui ne s'adressent pas aux spécialistes de l'antiquité, échappe de ce fait à l'attention de ceux-ci. Aucune traduction complète de l'*Histoire Auguste* n'a été publiée en français depuis le milieu du siècle dernier: c'est dire que ce livre comble une lacune. Ce texte tend mille pièges, et il est fort long. C'est donc une performance digne d'admiration qu'ont accomplie A. C. et son épouse, qui a été sa collaboratrice pour cette traduction. Les inévitables réserves qu'on peut faire sur des points de détail n'ôtent rien à la grande valeur du tout. Les latinistes seront heureux de pouvoir recourir, sur la page de gauche, au texte original, publié sans appareil critique, et repris sans frais nouveaux de l'édition de Hohl, corrigée ici et là à l'aide de celle de Soverini, et simplifiée dans sa présentation typographique. L'annotation est succincte, mais substantielle. Chaque *Vie* est précédée d'une introduction, écrite par un historien surtout pour les historiens. Tel n'est pas le cas de l'introduction générale, longue de 180 p., qui confère au présent volume un intérêt considérable pour un public de lecteurs beaucoup plus étendu que celui des seuls historiens francophones. Il s'agit en effet d'une synthèse complète, objective, limpide et à jour sur les innombrables problèmes que soulève l'*Histoire Auguste*, incomparablement supérieure à celle qu'on lit dans le premier volume de l'édition «Budé» de cette collection de biographies. Il n'existe actuellement rien d'équivalent dans aucune langue. L'histoire de la longue controverse y est présentée en détail, et tous les principaux problèmes littéraires et

historiques y sont discutés. Sans s'interdire des points de vue personnels, A. C. présente sans passion ni parti-pris les principales tendances de la critique actuelle. Cette introduction mérite d'être lue aussi bien par le spécialiste qui veut prendre quelque recul que par tous ceux qui cherchent depuis longtemps à s'orienter sur ce texte difficile et n'ont pas trouvé jusqu'à aujourd'hui ce qui leur convient. Ce livre ne doit manquer dans aucune bibliothèque spécialisée dans le domaine des sciences de l'antiquité, et son prix modique – pour un si gros volume – devrait encourager bien des particuliers à en faire l'acquisition.

François Paschoud

*Jan-Wilhelm Beck: Terentianus Maurus, De syllabis.* Hypomnemata: Untersuchungen zur Antike und ihrem Nachleben, Heft 102. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1993. 621 S.

Die Lehrgedichte des Terentianus Maurus stellen ein Kuriosum grammatischer Literatur dar, weil hier Metrik nicht nur in metrischer Form, sondern streckenweise gar im jeweils behandelten Metrum abgehandelt ist. Ursprünglich handelt es sich um drei selbständige Werke: *De litteris* über die Aussprache des Lateinischen, *De syllabis* über Prosodie, *De metris* über Versmasse. In der einzigen heute fassbaren Quelle, der *editio princeps* von 1497, und in deren Vorlage, einer «longobardischen» Handschrift, die im Kloster Bobbio kurz zuvor entdeckt wurde, aber bald wieder verschollen war, sind sie zu einem einzigen Text zusammengezogen. *De syllabis* behandelt in trochäischen Tetrametern und daktylischen Hexametern ein in den heute verfügbaren Metriken vernachlässigtes oder explicite ausgeklammertes, gerne der Sprachwissenschaft zugeschobenes Thema: die Quantitäten der Silben als Grundlage der Metrik, am Rande aber auch für uns wichtige Fragen wie die der Aussprache (von ae/oe als ai/oi). Davon liegt nun von der Hand des Spezialisten, der gleichzeitig für eine Konkordanz gesorgt hat (*Concordantia in Terentianum Maurum*. Alpha-Omega 136, Hildesheim 1993), eine Textausgabe (die konventionelle Verszählung 279–1299 ist zu Recht beibehalten) mit deutscher Übersetzung, ausgiebiger Kommentierung der einzelnen Textstellen und eingehender Analyse der gedanklichen Abläufe vor. Aufgearbeitet ist nicht nur die Geschichte der Textrezeption, der Wiederentdeckung, der Ausgaben und der Forschung, sondern Terentians eigenwilliges Verhältnis zu den Grammatikern und seine Rolle für die spätere Entwicklung der Metrik werden erst jetzt deutlich sichtbar. Der Anhang enthält die Quellen zu *s impurum*, wozu Terentian eine exzentrische Theorie entwickelt hat, sowie das Facsimile der *editio princeps*. Zur umstrittenen Datierung Terentians (150–350 n.Chr.), den er hier noch früh datiert (um 200), hat sich Beck inzwischen anders geäußert (um 300, mit waghalsigen Konstruktionen: «Terentius Maurus – Gedanken zur Datierung», *Hermes* 122, 1994, 200–252). Die Untersuchung hätte wesentlich gestrafft werden können, hätte der Autor der Versuchung widerstanden, seinen Zettelkasten restlos auszuheben und mit erschöpfender Vollständigkeit über die Leserschaft auszuschütten. Neben der Übersicht über die Änderungen gegenüber der *editio princeps* (54 Fälle, was die engen Grenzen der Textredaktion zeigt, darunter reichlich viele Versverschiebungen; zu notieren sind aber auch V. 887 und 1147; 1153 gehört mit Lachmann *at* in den Text; 887 ist Mve- in Mvη- zu korrigieren; 509 *spondeon*, S. 45 als Druckfehler aufgelistet, im Apparat als Konjektur, wird gestützt durch 1036) finden wir umfangreiche Listen früherer Druckfehler, erfahren von erfolgreichen und fehlgeschlagenen Versuchen, Bücher in einer Bibliothek aufzufinden, und der kritische Apparat droht zum unkritischen zu werden, da er mit sämtlichen Editionsvarianten, typographischen Abweichungen bei der Kennzeichnung der Beispiele und allen je ersonnenen Konjekturen so überladen ist, dass man Terentian 1282 zitieren möchte: *forsitan hunc aliquis verbosum dicere librum / non dubitet*. Da die beiden übrigen Traktate nach dem gleichen Konzept herausgegeben werden sollen, werden wir uns gedulden müssen.

Bruno W. Häuptli

**Venanzio Fortunato: Epitaphium Vilithutae (IV 26).** Introduzione, traduzione e commento a cura di Paola Santorelli. Liguori, Neapel 1994. 130 S.

En plus d'une introduction, les 160 vers de ce poème (le texte latin est repris de Leo, en 1881, sauf une correction) reçoivent un commentaire de plus de 50 pages: c'est dire qu'on y trouve une matière abondante. L'auteur a également considéré la littérature secondaire et en donne un rapport soigneux. C'est donc un bon livre utile, où l'on ne pourra tout au plus que regretter un côté scolaire.

Notamment l'introduction sacrifie trop à la paraphrase et on pouvait simplifier cette partie en n'en gardant que les réflexions qui la parsèment. Le commentaire est bien informé, mais parfois superflu. Il est certes instructif de relever les parallèles avec des textes dont on peut postuler la connaissance chez Venantius, car ils éclairent la genèse du poème et, peut-être, ses intentions; il est aussi utile de citer des parallèles pour les expressions ou les dictions poétiques notables, mais une note comme «il nesso *tempore certo*, abbastanza frequente, è attestato anche in CE 1040,2» (pour le vers 45) n'aurait de sens et d'utilité que s'il y avait une relation particulière entre ces deux textes, ce qui n'est pas le cas: or, à quoi bon relever des coïncidences fortuites, d'autant plus que cette expression est «abbastanza frequente»? De même, il ne sert à rien de relever des allitérations si c'est seulement une constatation dont on ne tire rien pour le commentaire. Mais il serait injuste de ne s'attacher qu'à ce qui est superflu dans ce livre en oubliant ce qu'il propose d'utile, et qui est réel. F. Spaltenstein

**Homiliae Pseudo-Chrysostomicae.** Instrumentum studiorum, vol. I. Editio princeps quam curaverunt Karl-Heinz Uthemann, Remco F. Regtuit, Johannes M. Tevel. Brepols, Turnhout 1994. 307 S.

Φιλοθέους ἡμᾶς ὄντας, καὶ φιλόλογους εἶναι δεῖ – sagt der anonyme Prediger, CPG 4208, hier S. 129 Z. 200! Das weite Feld Hunderter von Predigten, die Johannes dem «Goldmund» zugeschrieben werden, harret noch der wissenschaftlichen Bearbeitung: hier wird erstmals ein Text von 42 Homilien vorgelegt (36 in CPG verzeichnet, 6 ohne Clavis-Nummer), oft nur nach 1 Handschrift (z.B. XIII = Basel UB gr. 39 B.II.15, ff. 442<sup>v</sup>–446), hie und da mit Beziehung einer oder zweier weiterer Zeugen. Im Anhang (S. 271–278) werden *aliquae lectiones variantes necnon adnotationes* mitgeteilt. Indices (Bibelstellen, Namen, Codices, Titel) vervollständigen diese provisorische Erstausgabe, von der 10 Bände geplant sind. Auch ein Wortindex soll nachgeliefert werden.

An eine grosse kritische Edition ist vorläufig nicht zu denken; schon die Anzahl griechischer Handschriften ist immens, dazu kommen lateinische und besonders diverse orientalische Übersetzungen. Manche Nummern (XXI, XXIII, XXVI, XXIX) gehören wahrscheinlich Severian von Gabala. Mit philologischem Spürsinn kann nun schrittweise Echtes von Unechtem geschieden werden. Aber diese Literatur erlaubt auch Rückschlüsse auf die Geistesgeschichte, und zwar in breiten, z.T. auch tieferen sozialen Schichten.

Heinrich Marti

**Saint Ambroise: Les Devoirs.** Texte établi, traduit et annoté par Maurice Testard. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris, t. 2 (livres II–III), 1992. 267 p.

Huit ans après la parution du premier volume (cf. F. Paschoud, *MusHelv* 43, 1986, 275–276), T. procure une édition des livres 2 et 3 du traité d'éthique chrétienne. La solidité des bases philologiques de la partie précédente, due à une exploration intense de la tradition manuscrite, se retrouve dans cette nouvelle moisson, qui accorde la préférence aux manuscrits de la première famille. Le livre 2 traite de l'utilité, qui se confond avec la beauté morale et se manifeste par le fait d'être aimé, par la prudence et la justice, par la générosité. A. s'intéresse aux qualités de bon conseiller, s'attarde sur l'utilité de la justice, de l'affabilité, des bonnes fréquentations, de l'hospitalité, de la largesse, de la sincérité, des bienfaits; il dénonce la nocivité de la cupidité et disserte sur la concurrence des utilités. Le livre 3, après avoir exalté l'intériorité spirituelle, revient sur le plan de l'œuvre, clarifie les notions utilisées dans l'analyse, défend la thèse selon laquelle l'hésitation n'est pas de mise entre le beau et l'utile ainsi que celle qui accrédite la recherche exclusive du beau. La dénonciation de la spéculation sur le blé (particulièrement §§ 39–41) et le débat sur le bannissement économique des étrangers (§§ 45–51) demeurent d'une cinglante actualité. Le mépris de la beauté morale débouche sur la tromperie, qui sévit dans la chasse aux héritages et dans les faux serments. La discussion relance le souci du beau à travers une démonstration étayée de plusieurs exemples de l'histoire biblique ou profane et entrecoupée de digressions d'exégèse typologique. L'ouvrage se termine par un développement sur l'amitié, où la source cicéronienne du Laelius se mêle à la source biblique. L'abondance des explications en fin de volume (149–231), où le lecteur éprouve quelque difficulté à retrouver les références bibliques, dépasse le stade de l'annotation pour atteindre à un commentaire de l'œuvre. La recherche ambrosienne et les études de littérature antique contractent envers T. une lourde dette de reconnaissance.

Philippe Bruggisser

**Augustinus-Lexikon.** Hg. von C. Mayer, in Verbindung mit E. Feldmann, W. Geerlings, R. Herzog, M. Klöckener, S. Lancel, G. Madec, G. O'Daly, A. Schindler, O. Wermelinger, A. Wlosok. Redaktion: K. H. Chelius. Vol. 1. Schwabe, Basel 1986–1994. LX S., 1294 Sp., Verz. der Lemmata und der Autoren.

Das *AL* wurde anlässlich des Erscheinens einzelner Faszikel bereits ausführlich vorgestellt (diese Zeitschrift 44, 1987, 292; 45, 1988, 262f.). Den Herausgebern ebenso wie dem Verlag gebühren Bewunderung und Dank für das zügige Voranschreiten des mächtigen Unternehmens: der erste Band (er reicht von *Aaron* bis *Conversio*) liegt jetzt abgeschlossen vor, nach einer Zeitspanne, die sich – gemessen an den Daten vergleichbarer Grossprojekte – durchaus sehen lassen darf. Was es früher schon anzumerken galt, findet im wesentlichen seine Bestätigung. Das gewählte Konzept (Lemmatisierung ausschliesslich aus dem Vokabular Augustins) hat zur Folge, dass erst der Indexband eine umfassende Benutzung auch nach modernen Gesichtspunkten ermöglichen wird. Andererseits erreichen die meisten Artikel ein beachtlich hohes Niveau und bieten – auf dem Stande der neuesten Forschung – durchdachte Belehrung in gedrängter und trotzdem übersichtlicher Form. Diese Feststellung liesse sich mit einer Vielzahl von Beispielen belegen; erwähnt seien lediglich *Astrologia, astronomia* (Pingree), *Auctoritas* (Lütcke), *Augustinus, vita* (Bonner), *Baptismus parvulorum* (Bonner), *Calumnia* (Opelt), *Codex* (Petitmengin). Einige Artikel liest man zwar mit Gewinn, ja Genuss; doch da sie für Augustin selbst fast nichts abwerfen, stellt sich am Ende die Frage nach ihrer unmittelbaren Berechtigung: *Asylum* (Gaudemet), *Audientia episcopalis* (Munier). Die vom Computer nachgewiesene Verwendung eines Wortes sagt eben noch nichts über die Relevanz der betreffenden Sache aus. In andern Fällen träte Augustins eigene Position wohl schärfer umrissen zutage, wenn sie ihrerseits entschiedener in eine historisch-vergleichende Perspektive gerückt würde; das trifft etwa auf *Consuetudo* zu (*II. als Lebensgewohnheit* und *III. als Norm der Sprache*). Gut und hilfreich sind in der Regel die den Schriften Augustins gewidmeten Beiträge: geradezu mustergültig *Civitate dei, De* – (O'Daly); leider etwas abfallend, weil in der Anlage einigermaßen unübersichtlich und im Ergebnis idiosynkratisch, *Confessiones* (Feldmann). Insbesondere bezüglich der Schriften freilich wird man erneut beklagen, dass der Gesichtspunkt des 'Nachlebens' vollkommen ausgeklammert bleibt. – Hier entsteht ein künftiges Standardwerk, von Bedeutung auch über Augustin hinaus. Die Redaktion ist tadellos, die Darbietung insgesamt genügt höchsten Ansprüchen. Im Interesse aller, die mit Augustin und seinem 'Umfeld' im weitesten Sinne befasst sind, kann man dem Unternehmen nur einen gedeihlichen Fortgang wünschen. Chr. Schäublin

**Albrecht Dihle: Die Griechen und die Fremden.** Beck, München 1994. 173 S.

Der Autor dieses schmalen, aber gehaltvollen Bandes geht dem Verhältnis des Wissens von fremden Ländern und Völkern zur geistigen Entwicklung der Griechen nach. Er legt damit eine kleine Bildungsgeschichte des antiken Griechenland vor unter der Perspektive von geographischer und ethnographischer Forschung und von Erfahrungen, die im Kontakt mit der aussergriechischen Welt gewonnen wurden. Verf. spannt chronologisch einen weiten Bogen von der Welt des homerischen Mythos bis in die christianisierte Spätantike. Sein Werk ist aus einer 1989 an der Universität Perugia gehaltenen Vortragsreihe entstanden und ist sehr eingängig geschrieben. D. kann an vielen Beispielen zeigen, dass die Wechselwirkung zwischen griechischem Denken und fremdem, hauptsächlich orientalischem Wissen für ersteres vom kaum zu unterschätzender Bedeutung war. Die Wahrnehmung und Rezeption des Fremden änderte sich freilich je nach politischer, geistesgeschichtlicher und gesellschaftlicher Lage. Im 4. Jh. zum Beispiel entwickelte sich ein Überlegenheitsgefühl der Griechen gegenüber anderen Völkern, das bis dahin noch nicht fassbar war. Es beruhte im wesentlichen auf der Hochschätzung der griechischen Bildung, die als einmalig angesehen wurde. Diese aber gab ihren Trägern auch das Instrumentarium an die Hand, fremde Völker, deren Sitten, Gebräuche und Einrichtungen begrifflich zu erfassen und mit bekannten Phänomenen vergleichend zu analysieren. Die umfassende Quellenkenntnis und der Gedankenreichtum des Verf. machen das Buch zu einer äusserst anregenden Lektüre. Etwas künstlich wirkt lediglich die Trennung zwischen griechischer und lateinischer Literatur während der römischen Kaiserzeit. Es ist

nicht ganz einzusehen, wieso zum Beispiel Pomponius Mela in der Besprechung fehlt, gehört er doch nicht weniger als die hier berücksichtigten Strabon oder Arrian zum Geisteskosmos der Welt der römischen Kaiserzeit.

Leonhard Burckhardt

**Vermittlung und Tradierung von Wissen in der griechischen Kultur.** Herausgegeben von *Wolfgang Kullmann* und *Jochen Althoff*. ScriptOralia 61. Reihe A: Altertumswissenschaftliche Reihe, Band 12. Narr, Tübingen 1993. 389 p.

Il libro si compone di 18 contributi divisi in cinque sezioni. La prima è dedicata alle tecniche per la fissazione scritta del sapere: sviluppo della trascrizione algebrica da Diofanto fino all'età moderna (Raible), rappresentazione di problemi geometrici nell'Antico Oriente e in Grecia (Waschkies), rapporto fra dettatura e autografia nella composizione di un'opera (Dorandi). Il secondo gruppo di contributi si occupa del passaggio dalla trasmissione orale alla fissazione scritta di testi poetici: vengono ripresi i problemi della datazione e della valutazione dei riferimenti «storici» nel catalogo delle navi del secondo libro dell'*Iliade* (Kullmann). Alcune problematiche della poesia omerica e pindarica vengono messe in relazione con quelle presentate da testi della poesia encomiastica sudafricana (Lombard, Whitaker). La terza serie di articoli si incentra sullo sviluppo delle forme scritte di trasmissione del sapere nel VI e nel V sec. a.C. Vengono tracciate le linee dello sviluppo dello scritto in prosa, nel suo progressivo distacco dalle forme della comunicazione orale (Nieddu). Sul versante della poesia filosofica, si rileva invece il carattere misto del poema di Parmenide che utilizza i mezzi della trasmissione tradizionale, il linguaggio dell'epica, caricando però il messaggio di nuovi contenuti (Wöhrle). Nell'ambito medico, si va da una utilizzazione pratica della scrittura per la stesura di appunti, alla redazione di veri e propri trattati destinati anche ad un pubblico di profani colti (Althoff). Viene sottolineata l'importanza della «performance» orale dell'autore come mezzo di integrazione e soprattutto di propaganda del sapere da lui fissato per iscritto. La trasmissione avviene in un contesto di tipo «agonale» dove ognuno cerca di persuadere il pubblico (per lo più una élite colta) della bontà della propria τέχνη. Questo giustifica la struttura retorica di alcuni trattati ippocratici antichi tesi alla difesa della medicina (Démont). Sulla base del confronto con questi ultimi si delinea un contesto agonale anche per le «letture» erodotee nelle quali è preponderante la necessità di «dimostrare» il valore del proprio sapere in confronto con quello altrui (Thomas). La quarta e quinta sezione si rivolgono a modalità differenziate di trasmissione del sapere nei diversi ambiti di una cultura ormai dominata dalla scrittura con una panoramica che si estende dal IV sec. a.C. fino ad Agostino. Diversi contributi analizzano i modi di tale trasmissione nell'ambito delle tradizioni filosofiche. La scrittura aristotelica, che riproduce nella sintassi un andamento dialogico di tipo orale, costituisce una nuova forma di scrittura «scientifica» che riflette il processo interiore della ricerca (Föllinger). La mediazione di tesi filosofiche attraverso opere di intrattenimento (tragedie improntate alla parodia, parodie vere e proprie di testi poetici) è invece una caratteristica costante della tradizione cinica (Döring). Nell'epicuresimo, soprattutto fra il II e il I sec. a.C. con Zenone Sidonio e Demetrio Lacone, si fa strada una lettura «filologica» di testi del maestro tesa a sgombrare il terreno da possibili contraddizioni individuabili nei suoi scritti. Si tratta per lo più di reinterpretazioni che non hanno tuttavia alcun intento «innovativo» e sono proposte nella convinzione della più assoluta ortodossia. Così si pone anche Plotino nei confronti dei testi platonici (Erler). Questa raccolta di saggi offre una vasta panoramica delle problematiche legate alla trasmissione culturale nella Grecia antica e soprattutto fornisce stimoli per un nuovo approccio a singoli autori.

M. L. Gemelli-Marciano

*Alfred Stückelberger: Bild und Wort. Das illustrierte Fachbuch in der antiken Naturwissenschaft, Medizin und Technik.* Kulturgeschichte der antiken Welt 62. Philipp von Zabern, Mainz 1994. 139 S., 39 Taf., 61 Abb.

Das Buch ist in mehrfacher Hinsicht ein auffallender Farbtupfer in der Flut altertumskundlicher Sachbücher. Der Autor geht aus von den Texthinweisen auf – verlorene und erhaltene – Illustrationen und verpackt seine Forschungsergebnisse beiläufig in eine komprimierte Darstellung der antiken Wissenschafts- und Technikgeschichte. Dank der prächtigen Auswahl unpublizierter oder

kaum bekannter Illuminationen aus Handschriften unterschiedlichen Alters spricht er damit Intellekt und Auge an. Eindrücklich ist beispielsweise die strenge Sachlichkeit von botanischen und zoologischen Illustrationen aus dem Wiener Dioskurides (um 512 n.Chr.) – und die Zähigkeit, mit der sich einzelne dieser Bildtypen bis ins Zeitalter der ersten Drucke halten können. Oder die erstaunliche Gründlichkeit und Systematik, mit der im *Corpus Agrimensorum* die römische Landvermessung in Text und Bild dargestellt ist – sie wird durch neue archäologische Befunde bestätigt. Oder die minutiöse Genauigkeit, mit der die Karten aus der lange verloren geglaubten *Geographia* des Ptolemaios um 1300 kopiert wurden – und die radikale Veränderung des mittelalterlichen Weltbildes, die das Werk auslöste, als es im 15. Jh. ins Lateinische übersetzt wurde. Überlieferungs- und rezeptionsgeschichtliche Erläuterungen werden von einer solchen Publikation erwartet, aber gelegentlich weht einen auch der Hauch der grossen Geschichte an, etwa wenn wir erfahren, dass Christoph Kolumbus sein eigenes Exemplar der Ptolemaios-Übersetzung mit Marginalien vollgeschrieben habe.

Die Präsentation der gegen fünfzig Textzeugnisse (am Ende des Bandes) mit Originalzitat, Angabe des Kontexts und deutscher Übersetzung nimmt Rücksicht auf den interessierten Laien, für den (aber nicht nur für den) die Publikation bestimmt ist. Christian Zindel

*Jean Sirinelli: Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques 334 av. J.-C.–519 ap. J.-C.* Fayard, Paris 1993. 608 p.

Un immense parcours de la culture grecque postclassique, trop souvent effleurée ou étudiée par genre littéraire. Elle mérite d'être considérée dans sa variété et selon les époques. D'où une mise en œuvre chronologique. Le crépuscule d'Athènes (Ménandre, Epicure, le Portique), puis les princes hellénistiques avec les historiens d'Alexandre, la floraison littéraire et scientifique alexandrine. De 168 av. J.-C. à 68 ap. J.-C., c'est la conquête romaine et l'influence grecque prépondérante: Polybe et Panétios à Rome, la traduction des Septante en Egypte. Après une éclipse, renaissance dès 50 ap. J.-C. (Dion Chrysostome, Plutarque, Epictète, les premiers romans). Sous les Antonins et les Sévères, sophistique, histoire, sciences prédominantes; surgissent les affrontements entre païens et chrétiens et de nouvelles tendances philosophiques et religieuses. Aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, Plotin et les néoplatoniciens, des sophistes comme Libanios et Thémistios, la transmission de la culture antique aux chrétiens, l'opposition de Julien l'Apostat, les débuts de l'hagiographie. Le V<sup>e</sup> siècle (30 p.) voit des historiens – chrétiens à part Zosime –, des poètes épiques (les Dionysiaques de Nonnos) et les derniers néoplatoniciens à Alexandrie et Athènes. A une pensée liée à la cité se substituent peu à peu les notions d'universalité et d'humanité, modelées par l'Empire romain, puis par le christianisme; enfin se fait jour la singularité de la personne.

A côté des grands noms bien caractérisés, l'auteur cite nombre d'auteurs mineurs, connus par des fragments ou des allusions. D'où parfois un fourmillement d'œuvres à côté de généralités. Une somme fort utile que maîtrise l'auteur. J.-P. Borle

*Carmelo Salemmè: Letteratura latina imperiale. Studi latini 9.* Loffredo, Napoli 1993. 288 p.

Manuel de la littérature latine sous l'Empire, de Manilius à Boèce. Chaque écrivain a droit à une introduction pour le situer dans son temps, à une brève biographie, puis l'on parcourt l'œuvre en précisant son originalité, son style, son importance et l'impact qu'elle a pu avoir dans la suite. L'auteur – professeur de littérature latine à l'Université de la Calabre – va à l'essentiel de manière vive et directe tout en cherchant au long des siècles une continuité due aux tensions, au clair-obscur souvent tragique qui formeront la conscience moderne. – Les quatre parties du volume sont chronologiques, portant d'abord sur 50 années, la dernière – la plus longue – nous menant de Minucius Felix à Boèce. Les chrétiens dominent alors, à côté de l'Histoire Auguste, des Panégyriques, d'Ammien Marcellin etc. Sont même mentionnés des écrits techniques ou mineurs comme ceux de Celse, d'Apicius, le *Pervigilium Veneris*, sans oublier l'Anthologie latine réunie au VI<sup>e</sup> siècle en Afrique vandale, ni les inscriptions tombales. C'est dire que l'ouvrage est très complet, sans accabler le lecteur: une rare réussite. Le but est d'engager à la lecture des œuvres. Mais ne cherchez ici ni bibliographie, même sommaire, ni illustrations, ni citations ... sinon de Dante à propos de Stace!

J.-P. Borle

*Maud W. Gleason: Making Men. Sophists and Self-Presentation in Ancient Rome.* Princeton U.P., Princeton 1995. XXXII, 193 S.

Hinter dem leicht spielerischen Titel verbirgt sich eine engagiert geschriebene Studie, welche aus dem Blickwinkel amerikanischer 'gender studies' den Wertvorstellungen von Männlichkeit in der Zweiten Sophistik nachspürt. Ausgehend von einem eindringlichen Charakterbild der beiden Antagonisten, dem zwittrigen Favorinus von Arles und dem sich betont viril gebenden Polemon von Laodikeia, führt die Verf. den Leser in die antike Physiognomik, die Theorie der Stimmbildung und der Sprecherziehung sowie die rhetorische Kunst der Selbstdarstellung ein. Das Buch zeugt von fundierter Quellenkenntnis (besonders im medizinisch-asketischen Bereich) und eröffnet – wenn auch modisch aktualisiert – wertvolle Einsichten in die kaiserzeitliche Kultur der Persönlichkeitsentfaltung und den unter Sophisten skrupellos geführten Kampf um gesellschaftliche Anerkennung. Die Rhetorik als Rahmen der *persona* erfährt durchgehend eine angemessene Würdigung, am überzeugendsten im letzten Kapitel ('A Eunuch-Philosopher's Self-Fashioning'). Aufbauend auf J. Moles' Ausführungen über Dion von Prusa (*JHS* 98, 1978, 79–100, bes. 96ff.), macht M. Gleason glaubhaft, dass auch Favorins Rede Περὶ φύγῆς wohl nur posierende Fiktion war. M. Billerbeck

*Gabriele Thome: Vorstellungen vom Bösen in der lateinischen Literatur. Begriffe, Motive, Gestalten.* Steiner, Stuttgart 1993. 469 S.

T. versucht in dieser Münchener Habilitationsschrift anhand bestimmter Wortfelder die literarische Verarbeitung des Bösen als ethisch-moralischem oder metaphysischem Begriff in der lateinischen Literatur zu erschliessen. Zeitlicher Endpunkt sind die Werke des Tacitus, auch wenn spätere, nichtchristliche Autoren als Fortsetzer älterer Traditionslinien noch einbezogen wurden. Verf. nähert sich dem Phänomen des Bösen, für das es im Lateinischen keinen einheitlichen Begriff gibt, über Einzelbegriffe (wie *criminator*, *malus*, *dirus*). Dazu treten andere Begriffe und Bilder, die im Kontext einer konkreten Verwendung eines solchen Begriffes auftreten (z.B. bei Beschreibungen von Furien oder Tyrannen), so dass man nach der Lektüre der Studie, die man als regelrechtes Lexikon befragen kann, mit allen Paraphernalia des Bösen vertraut ist. Wenn man auch die Bezugnahme auf moderne Konzepte vom Bösen (einem Modethema) oder die genaue Abgrenzung zum christlichen Begriff vermissen mag (was T. freilich schon vorausgesehen hat), so kann die brillant aufgearbeitete Stellensammlung nicht nur als Sprungbrett zu weiterreichenden anthropologischen Studien genutzt werden. Vielfach nehmen die einzelnen Kapitel (z.B. zur Gestalt des Turnus in Vergils *Aeneis*) den Charakter eines fortlaufenden thematischen Kommentars zu den besprochenen Werken an. – Zahlreiche Exkurse unterbrechen die zusammenhängenden Besprechungen, wobei klare Textsignale Orientierungslosigkeit der Rezipienten verhindern. Auch wenn trotzdem die Lesbarkeit darunter leidet, gewinnt man einen unverzichtbaren Einblick in die Methode der Auswertung. Christine Walde

*Patricia Cox Miller: Dreams in Late Antiquity. Studies in the Imagination of a Culture.* Princeton U.P., Princeton 1994. XII, 273 S.

Diese Monographie befasst sich in der Manier Peter Browns mit verschiedenen Aspekten des Traumes und der Traumdeutung in der Spätantike, wobei aber auch schon wegen der disparaten Testimonienlage und der Einordnung in die Mentalitätsgeschichte Konzeptionen früherer Zeiten ins Blickfeld kommen. Der erste Teil (3–126), der alternative Ansätze der Traumdeutung referiert und auch mythologische Traumentstehungstheorien einbezieht, bildet das theoretische Grundgerüst für den zweiten Teil (127–249), der einzelnen Persönlichkeiten der Spätantike (wie Gregor von Nyssa, Gregor von Nazianz, Hieronymus, Augustinus) oder vielfach schon an anderer Stelle besser besprochenen Traumtexten (*Poimandres*; *Passio Perpetuae*) gewidmet ist. Eine Schwachstelle der Arbeit ist, dass die Legitimität einer Auswertung der Traum Erzählungen als biographischem Zeugnis oder ihre Verpflichtung an die Konventionen literarischer Darstellung nicht in zureichendem Masse problematisiert wird. Ein anderer Vorbehalt liegt in der Natur aller Traumdeutung (und Literaturinterpretation), die – wie C. M. selbst betont (151) – von der Lebenswelt und den Interessen des Deuters determiniert wird. Unter dieser Prämisse erweisen sich die Auslegungen der Verf.,

die z.B. im Falle der Perpetua vom modernen Feminismus geprägt ist, als lesenswert, aber genauso spekulativ oder treffend wie alle vorherigen Interpretationen dieser Traumtexte. Die Virtus dieser präzise formulierten und kenntnisreichen Studie liegt in der Behandlung der Testimonien nach einem übergeordneten, die Grenzen der einzelnen Traumdiskurse überschreitenden Gesichtspunkt, der These, dass die Träume in der Spätantike ein 'imaginary space' für bestimmte Bereiche des menschlichen Lebens (z.B. Repräsentanzen sozialer Verhältnisse oder Geschlechtsidentität), aber auch Ausdruck schwer vermittelbarer Abstrakta wie Zeit und Seele gewesen seien. Ein Nebeneffekt dieser These ist eine Revaluierung der mantischen Praxis als Modus der Wirklichkeitsverarbeitung und Erkenntnismittel: Träume dienen Menschen verschiedenster Provenienz und Erkenntnisinteresse als Objekt der Interpretation, seien aber gleichzeitig eine Interpretation oder Standortbestimmung des Träumenden im christlichen oder heidnischen Kosmos, dadurch dass der Traum die Wirklichkeit gerade nicht so abbilde, wie sie sich dem Wachen darstellt, sondern einen durch Metaphorisierung erweiterten Sinnraum biete. Diese Aussage ist aber nicht nur für die Zeit des Übergangs von Heidentum zu Christentum gültig, sondern für jegliche Beschäftigung mit dem Traumphänomen. C. M. hat trotz der Einwände überzeugend gezeigt, welche spezifischen Fragestellungen, Kontextualisierungen und Metaphern der *conditio humana* in der Spätantike wichtig waren.

Christine Walde

*Andrew L. Sihler: New Comparative Grammar of Greek and Latin.* Oxford U.P., New York/Oxford 1995. 686 S.

Das Werk versteht sich (vii) als Neufassung C. D. Buck's *Comparative Grammar of Greek and Latin* von 1933, <sup>4</sup>1948 (Phonology, Inflection, Word Formation, aber ohne Syntax, wofür v.a. F. Sommers *Vergleichende Syntax der Schulsprachen*, <sup>3</sup>1931, und J. Wackernagels *Vorlesungen über Syntax*, <sup>2</sup>1926–1928, zu benutzen waren – und sind), lässt allerdings die Wortbildungslehre vermissen; dafür soll es noch mehr als sein Vorgänger ein «vade-mecum to a study of Indo-European linguistics» sein (viii), wenn auch leider Buck's immer noch lesenswerte «General Features of Linguistic History» (§§ 35–63) fehlen, für die der Leser auf eine künftige Schrift S.'s vertröstet wird (viii). Den selbstgestellten Aufgaben: Vergleichende Laut- (35–242) und Formenlehre (Declension 243ff., Pronouns 369ff., Numerals 402ff., Conjugation 442–629) des Griechischen und Lateinischen mit häufigem Blick auf andere indogermanische Sprachen (Überblick 1–34), wird das Buch in befriedigender Weise gerecht. Zudem ist es sorgfältig gearbeitet, sehr lesbar geschrieben, meist auf neuem bis neuestem Stand (integriert z.B. voll die Dreilaryngaltheorie; auch fehlt nicht 278/82 Sihlers eigene – v.a. formal befriedigende – Abkoppelung des Wortes *rēx* von *regere* und Anknüpfung von skr. *rājan.* an gr. ἀρηγών, *Journ. Indo-Europ. Stud.* 5, 1977, 221ff., s. nun auch H. Scharfe, *Journ. Amer. Orient. Soc.* 105, 1985, 543ff.), ist fast frei von Druckfehlern (z.B. 277 \**reH<sub>1</sub>g'-niH<sub>1</sub>* statt \**reH<sub>1</sub>g'-niH<sub>2</sub>*, 278 \**nept-iH<sub>1</sub>* statt *-iH<sub>2</sub>*) und klar gegliedert (ausser dass sich die Präpositionen in «Part V: Numerals» verirrt haben). Kaum ins Gewicht fällt demgegenüber die Ungeschicklichkeit, dass die laufenden Paragraphen, auf die in ungezählten Querverweisen Bezug genommen wird, in den Kopfzeilen nicht erscheinen. – Ein grosser Kritikpunkt darf aber nicht verschwiegen werden: Nach einer Liste von Forschern, denen sich S. zu Dank verpflichtet fühlt (ix), insbesondere seinem Lehrer W. Cowgill, dessen hochstehende Indogermanistik auf Schritt und Tritt zu fühlen ist, sowie einer pauschalen Verzichtserklärung auf eigene Ideen (viii) wird im ganzen Buch, soviel ich sehe, keine einzige Referenz auf Sekundärliteratur gegeben. Dies mag zu Buck's Zeiten, als in der übersichtlichen Indogermanistik eine originelle Darstellung eines originellen Forschers inmitten einer Handvoll Handbücher noch seinen festen Platz haben konnte, gerechtfertigt gewesen sein. Heute aber stellt ein Autor so seinen Leuchtturm auf eine schwimmende Insel, nicht nur zum Schaden der Auszubildenden und sich Weiterbildenden, sondern zweifellos auch zum häufigen Ärger der Ausgebildeten und selber Forschenden. Zustimmend werden S. wohl die meisten lieber gar nicht zitieren, jedenfalls wenn sie im Moment nicht auswendig wissen, ob er eine originelle Idee aus einer publizierten Quelle bezogen hat und wenn ja aus welcher; mit ablehnenden Referenzen dagegen wird er vermutlich grosszügiger bedacht werden. Alles in allem ist aber deutlich zu sagen, dass das Werk in keiner philologischen und sprachwissenschaftlichen Bibliothek fehlen darf!

Rudolf Wachter

Claude Moussy (éd.): **Les problèmes de la synonymie en latin**. Colloque du Centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 3–4 juin 1992. *Lingua latina*. Presses de Paris-Sorbonne, 1994. 221 p.

Quelques généralités: Les latins insistent sur les *differentiae*, les nuances de sens, sans être insensibles au niveau de langue, à la sonorité, cf. Quintilien, *Instit. orat.* 8,3,16 (P. Flobert). M. Fruyt précise les limites de la synonymie, sens propres et figurés, domaines restreints; elle n'est jamais totale, sauf dans certains textes poétiques ou techniques. – *Aes, argentum, aurum* peuvent désigner le numéraire. St. Augustin oppose *pignus* 'gage' (à rendre) à *arra(bo)* 'arrhes', souvent confondus chez Plaute (L. Nadjó). Fr. Biville compare termes hérités du grec et emprunts: *harundo, fistula-calamus*, pareils pour Perse, distincts pour Pline l'Ancien. – D'autres textes se concentrent sur quelques mots: *forma, figura, regula* et leur évolution (D. Conso); *ars, disciplina* et leurs emplois si divers (E. Menuet-Guilbaud); *gloria, laus, decus* (J.-Fr. Thomas). Chez les auteurs chrétiens *humanitas* lié à *homo, humus*, proche de *misericordia, pietas*; *caritas* est plus tardif (Bl. Colot). *Fidus* l'emporte au I<sup>er</sup> siècle sur *fidelis* qui sera réservé à la foi chrétienne (H. Chollet). Penser chez Plaute et Térence: *aestimare* (inconnu de Térence), *existimare, cogitare, censere* souvent ironique dans l'interrogation (J. Couffin). *Credibilis, probabilis, verisimilis* traduisent εἰκόσ ou πιθανός (Cl. Moussy). Accius cité pour ses synonymes en joue avec art: *ferus, ferox-nobilis, notus-terra, gleba, arvum* (J. Dangel). Enfin S. Mellet se penche sur *quandoquidem, quando, quoniam* qui chez Tacite se rapproche de *quod*, prétexte douteux (*quia* plus objectif), *quando* prenant le relais. Chaque texte est suivi de références bibliographiques. On voit tout l'intérêt de ce volume. J.-P. Borle

József Herman (Hg.): **Linguistic Studies on Latin**. Studies in Language Companion Series 28. John Benjamins, Amsterdam 1994. 421 S.

Der Band enthält 27 von über 50 im nachhinein schriftlich eingereichten Beiträgen zum 6. Internationalen Kolloquium über lateinische Linguistik, Budapest 23.–27. 3. 1991, ausgewählt (wegen Finanzierungsproblemen) nach Qualitäts- und Themakriterien durch den Hg. Der Wert einer «application des méthodes et des points de vue de la linguistique à l'analyse du latin» (IX) scheint Rez. nicht nur darin zu liegen, neue Erkenntnisse über das Latein zu gewinnen, sondern gleichermassen, der stark aufs Englische und wenige andere moderne Sprachen fixierten sog. Linguistik ungewohntes (und für ihre Theorien manchmal nicht gerade bequemes) Sprachmaterial zuzuführen. Dies tun v.a. die Beiträge zur Syntax des einfachen Satzes (7 Beitr.), der Periode mit Subordination (8 B.) und der Textlinguistik (4 B.), aus denen man folgende herausheben könnte: Wortstellung bei Cato *agr.* (J. R. de Jong) in Hinblick auf *Topic* 'vorgängiges Thema' und *Focus* 'neueingeführter Begriff'; Vergleich der Wortstellung im Lat. und Gr. des P. Bon. 5 (E. Rizzi und P. Molinelli) u.a. hinsichtlich der Frage, welche Sprachfassung die Übersetzung der anderen darstellt (wohl Gr., aber auch das Lat. ist fehlerhaft); Bedeutungen restriktiver Partizipialkonstruktionen (J. A. H. Mellink), die ausser auf tiefem syntaktischem Niveau nur in konditionalem oder finalem Sinn vorkommen; homogene Darstellung der Bedeutungen von lat. *at* durch Unterscheidung verschiedener «discourse types» (C. Kroon; weitergefaste Monographie *Discourse connectives in Latin*, Diss. Amsterdam 1994). Dagegen sind etwa die drei morpho-syntaktischen Beiträge: *o*-Stamm-Nominative auf *-eis, -es, -is* (G. C. L. M. Bakkum), Entwicklungsgeschichte der *-scō*-Verben mit Blick auf ihre Grundverben und Komposita (G. Haverling), Rechtfertigungsversuch der kaiserzeitl. Formeln wie *vixit annis XXX menses III dies XUX* (P. M. Suárez Martínez), stärker der traditionellen und bewährten historischen Sprachwissenschaft verpflichtet, wenn sie auch (wie etwa der dritte explizit, 62) in strukturalistischem Gewand auftreten. Im Bereich des Lexikons ist R. Coleman's Beitrag, eine verfeinerte (aber s.E. noch weiter zu entwickelnde) lexikostatistische Methode zur Bestimmung des Verwandtschaftsgrades zwischen verschiedenen indogermanischen Sprachen, indogermanistisch orientiert (historische Sprachvergleichung sollte sich allerdings nie nur auf den Wortschatz beschränken). Die anderen Artikel betreffen mehr synchrone semantisch-syntaktische Einzelprobleme; am ansprechendsten sind hier wohl L. Nadjó's Reflexionen über die lat. Nominalkomposition. Sein Schluss-Satz mag als beherzigenswerte Botschaft diesen kurzen Überblick über einen anregenden, vielfältigen Linguistikstrauss abschliessen: «Si la théorie nous paraît nécessaire, utile, capable de féconder la recherche, elle ne doit jamais être déconnectée du réel, ni tuer l'esprit critique, ni être une simple concession à une mode d'époque.» Rudolf Wachter

D. Gary Miller: **Ancient Scripts and Phonological Knowledge.** Current Issues in Linguistic Theory 116. John Benjamins, Amsterdam 1994. 139 S.

M. verwendet zunächst die Erkenntnisse über den Silbenaufbau (im theoretischen Maximalfall: *TSNRWAWRNST*) in klarer Weise zur Erklärung der Orthographieregeln in den Silbenschriften des myk. und des kypr. Griechisch (meist nach Früheren, zitiert 18 Anm. 5; 27 Anm. 1). Dann folgen zwei lange Kapitel über die Genese des gr. Alphabets und des Runenalphabets. Die Darstellung ist hier ungleichmässiger, umstrittene Probleme werden allzu apodiktisch «gelöst». Beim gr. Alphabet wird ein unvorbereiteter Leser zudem kaum folgen können, und ein gut vorbereiteter wird alle paar Zeilen zu heftigem Widerspruch gereizt, z.B. wenn (58ff.) Kontinuität der Schriftlichkeit in Griechenland von der Epoche der Syllabare (v.a. Linear B) zu der des Alphabets postuliert und mit ganz ungenügenden, teils einfach in der gr. Sprache liegenden Faktoren gestützt wird, oder wenn eine lange Vorgeschichte des gr. Alphabets vor den ersten Zeugnissen unter Berufung auf die (nicht minder umstrittene) Genese der altind. *Brāhmi*-Schrift plausibel gemacht werden soll, «(which) represents the Sanskrit phonological system so well that it must have had a long history of development» – wo doch Schriftsysteme, wo immer wir dies nachprüfen können, wegen der Veränderlichkeit der Sprache und der Beharrlichkeit der Schrifttradition bei ihrer Schaffung für die betr. Sprachen durchwegs geeigneter sind als geraume Zeit später. Verwirrend auch die exzessiven Hinweise auf (v.a. amerikanische) Sekundärliteratur, die meist nicht genau erkennen lassen und zuweilen (wie im Falle von Rez., 53 unten) sogar falsch wiedergeben, was der betr. Autor geschrieben hat. Zudem hat M. hier seine ursprüngliche Fragestellung fast ganz aus den Augen verloren (man vermisst z.B. eine Würdigung der Schaffung von fünf Vokalzeichen durch die Griechen sowie eine Diskussion, ob die Griechen in archaischer Zeit beim Schreiben in Lauten oder Silben dachten und ob das nordwestsemit. Alphabet eine Laut- oder eine vereinfachte Silbenschrift war [hierzu ungenügend 104]). Im Kapitel über die Runen (dem Rez. weniger geläufig) scheint viel Spekulatives und – wie z.B. die phonologische Matrix des alten Runenalphabets – auch wohl Unwahrscheinliches Eingang gefunden zu haben. Sehr anregend ist dagegen das Kapitel «Literacy and linguistic knowledge», in dem v.a. anhand der Kindersprache und mit vielen Belegstellen (auch aus der Antike) plausibel gemacht wird, dass auch schriftlose Sprecher Konzepte von *Phonemen* (implizit), *Silben* und *Wörtern* (explizit) in ihrer Sprache haben (zu *Wort* bei den Griechen s. auch A. Morpurgo Davies in *Festschrift for Henry Hoenigswald*, 1987, 263ff.). Im letzten Kapitel wird nach der «idealen Schrift» gesucht, die M. unter den Silbenschriften vermutet. Er vergisst hier allerdings *den* grossen Vorteil der Alphabetschrift gegenüber allen Silbenschriften, nämlich dass ein viel kleinerer Zeichensatz genügt. Es hat angesichts der typisch menschlichen, verbalen Kulturtradition und der Tatsache, dass die Phonemsegmentation auf diesem Wege schon Sechs- bis Siebenjährigen erklärt (d.h. *explizit* verständlich gemacht) werden kann und diese in kurzer Zeit mit Lesen auf (und über) die normale Sprachgeschwindigkeit gelangen, wenig Sinn, nach einer Schrift zu suchen, die gegenüber dem Alphabet neben erheblichen Nachteilen den einzigen Vorteil hätte, dass sie wegen ihres natürlich-expliziten Basiskonzeptes jeder neu erfinden könnte. Das gr. (und unser davon abgeleitetes) Alphabet ist dem Ideal so nahe gekommen, dass es, solange Menschen sprechen, wohl kaum mehr je ersetzt werden wird.

Rudolf Wachter

Raoul Lonis: **La cité dans le monde grec. Structures, fonctionnement, contradictions.** Nathan, Paris 1994. 320 S.

Bei dem mit Glossar, Sachregister und mehreren Karten und Plänen ausgestatteten Werk handelt es sich um eine Einführung in das Phänomen *polis*, die sich primär an Studierende richtet; sie ist als Zusammenfassung und Auswertung der ins Unübersichtliche wachsenden neueren Forschung auch für ein weiteres Publikum durchaus wertvoll. Verf. holt sachlich und chronologisch weit aus, um möglichst viele Aspekte dieser für die griechische Geschichte grundlegenden Gemeinschaftsform behandeln zu können. Seine breite Kenntnis von Quellen und Literatur und sein sorgfältig abgewogenes Urteil sind in jedem Kapitel spürbar. In dem systematisch nach einzelnen Lebensbereichen aufgebauten Buch werden neben dem rechtlichen Status der Bewohner einer griechischen Polis unter anderem auch die Organisation der Territorien den *Poleis* geschildert, neben Männern kom-

men auch Frauen zur Geltung, neben Mechanismen, die den inneren Zusammenhalt des Gemeinwesens gewährleisten sollen, kommen solche der Strukturierung der Aussenbeziehungen zur Sprache, es werden wirtschaftliche, militärische und religiöse Fragen diskutiert. Viele Beispiele – vornehmlich aus Athen – und in den Text eingeschobene Passagen antiker Quellentexte lassen die global geschilderten Sachverhalte anschaulich werden. Der Vorteil des Werkes, seine grosse Breite, ist freilich zugleich auch ein Nachteil; die einzelnen Punkte können zum Teil nicht in der gebotenen Ausführlichkeit besonders auch hinsichtlich ihrer Entwicklung im Verlaufe der langen Geschichte der Polis beleuchtet werden und gewisse Teile – zum Beispiel die Kapitel zum Verhältnis von Militär und Polis (229ff.) sowie diejenigen über die Symmachien (269ff.) und das Koinon (280ff.) – stehen etwas isoliert wie Rubriken da, die auch noch berücksichtigt werden mussten. Im Ganzen aber legt L. eine nützliche, flüssig und klar geschriebene Arbeit vor, die nicht nur französischsprachige Studierende gern zur Hand nehmen werden.

Leonhard Burckhardt

*Ernst Badian: From Plataea to Potidaea. Studies in the History and Historiography of the Pentekontaetia.* Johns Hopkins U.P., Baltimore/London 1993. XII, 264 S.

Das Buch ist eine Sammlung, die fünf zum Teil gründlich überarbeitete ältere und einen neuen Aufsatz über Fragen der Pentekontaetie enthält. Sie setzen sich alle mit der Einstellung, der Methode und dem Erkenntnisinteresse von Thukydides im ersten und zweiten Buch der Historien auseinander und bilden als Ganzes einen Kontrapunkt zum verbreiteten Glauben in die Vertrauenswürdigkeit dieses Historikers. Im ersten und bei weitem längsten Teil (1–72) versucht B. in seiner gewohnt akribischen Interpretation aller auch nur entfernt mit dem Gegenstand zusammenhängender Quellen nachzuweisen, dass es zwei Friedensschlüsse zwischen Athen und Persien gegeben hat, die mit dem Namen des Kallias verbunden wurden: einer soll kurz nach der Schlacht von Eurymedon geschlossen worden sein, der andere habe diesen im Jahre 449/8 wiederaufgenommen. Wichtiger als die viel diskutierte Frage der Authentizität des Kallias-Friedens, die er (mit guten Gründen) für gelöst hält, ist B. freilich die seines Erachtens vernachlässigte Diskussion von Form und Inhalt dieser Übereinkünfte. In der vorliegenden Arbeit führt er sie selber allerdings noch nicht sehr weit, auch wenn z.B. sein Gedanke, dass die annähernde Inkommensurabilität der diplomatischen Gepflogenheiten von Persien und Griechenland das Vertragswerk sehr stark beeinflusst habe, zu dessen Verständnis sehr viel beiträgt. In Teil II (73–107) rekonstruiert er eine Chronologie der Pentekontaetie, die hauptsächlich darauf beruht, dass Thuk. als einseitig proathenischer Autor, dessen Ziel bei der Darstellung der Pentekontaetie und den Präliminarien zum Krieg der Nachweis der spartanischen Kriegsschuld gewesen sei (s. dazu Teil IV, 125–162), gegen den Strich gelesen wird und diejenigen modernen Auffassungen, die diesem Autor vorbehaltlos folgen wollen, als 'fundamentalistisch' abgetan werden. Der Teil III (109–123) über das Verhältnis von Plataiai zu Athen und Sparta und der Teil V (163–169) über die lokrische und die folgende athenische Inbesitznahme von Naupaktos behandeln nach Meinung von Verf. vernachlässigte Detailprobleme, deren Lösung sehr wesentlich von der genauen Interpretation von Thuk.-Passagen abhängt. B. erhellt sie neu – in der Geschichte von Naupaktos plausibler als in derjenigen von Plataiai – im Lichte seiner Auffassung von Thuk. I. Teil VI (171–185) schliesslich nimmt zwei Aussagen zum Verhältnis der Athener zu den Königen von Makedonien und Thrakien unmittelbar vor bzw. in der Anfangsphase des Krieges unter die Lupe und postuliert, dass deren genaue Lektüre nicht zum eigentlich von Thuk. intendierten Urteil über deren Unzuverlässigkeit führt, sondern im Gegenteil offenlegt, dass die Athener selber aus realpolitischen Gründen mehrfach Verträge mit diesen Königen gebrochen und Zusagen nicht eingehalten hätten. B.s weit ausholende, gut abgestützte und kenntnisreiche 'Dismontage' von Thuk. wird nicht allgemein akzeptiert werden, aber sein origineller Ansatz wird immerhin dazu führen müssen, dass auch Thuk. mit kritischen Augen betrachtet werden muss. B. kommt jedenfalls in allen Teilen des Buches zu fruchtbaren Thesen, an denen so leicht nicht vorbeizukommen ist. Seine eng fokussierte Sichtweise auf Thuk. stösst aber dort an ihre Grenzen, wo die unbestreitbare Faszination und die Wirkung dieses Autors weit über seine Zeit hinaus erklärt werden soll.

Leonhard Burckhardt

*Nicholas G. L. Hammond: Philip of Macedon.* Johns Hopkins U.P., Baltimore 1994. 235 S.

Das hier anzuzeigende Werk des 1907 geborenen Vf. ist eine Frucht lebenslanger Beschäftigung mit der Geschichte des antiken Makedoniens. Viele Publikationen bezeugen seine reiche Kenntnis der Geschichte des 4. Jh. und seine bis ins hohe Alter erstaunliche Produktivität. Es ist beinahe unumgänglich, dass er jetzt auch dem Begründer der makedonischen Grossmacht eine eigene Biographie widmet, wobei nicht verwundern darf, dass es eher zu einer Zusammenfassung schon einmal geäussert Ansichten als zur Präsentation neuer Forschungsergebnisse geraten ist. Das Buch stellt einen heroisierten Philipp vor, der als 'greatest statesman Europa had known' (191) Makedonien und Griechenland zu gemeinsamem Handeln hat bewegen können. Stützen für dieses hohe Lob sind unter anderem zeitgenössische Urteile und Ehrungen, deren zumindest teilweise opportunistischer Charakter freilich verkannt wird. Überhaupt übernimmt H. die Sichtweise der Quellen, die er im Gegensatz zur modernen Literatur sehr gut kennt, gern recht unkritisch, sofern sie Makedonien und Philipp in ein gutes Licht stellen, und er vertraut oft zu sehr den Rekonstruktionen des Ereignisablaufs, den er aus bisweilen eigenwilligen Kombinationen aus widersprüchlichen Quellenaussagen gewinnt. Dieses Vorgehen erweckt den Anschein von Gewissheit, wo lediglich Plausibilitätserwägungen zugrundeliegen können. Die positivistische Denkart des Vf. lässt ihn äussere Ereignisse und Erscheinungsformen der Staatlichkeit als das Wesen des Historischen auffassen; weitere Elemente des Politischen, aber auch sozial-, wirtschafts-, geistes- und mentalitätsgeschichtliche Faktoren kommen kaum zur Geltung. Besonders frappant drückt sich dies bei der Besprechung des Korinthischen Bundes (158ff.) aus, dessen Interpretation als eigenständiges Staatswesen, das Philipp gegenüber grosse Handlungsfreiheit genossen habe, naiv ist. Vf. verzichtet auch weitgehend auf eine Psychologisierung seines Helden, dessen allfällige dunkle Seiten kaum zu Tage treten. Bei allem Respekt vor der wissenschaftlichen Leistung des Vf. und bei aller Anerkennung der Grösse seines Gegenstandes legt man das Buch nach der Lektüre mit Unbehagen aus der Hand – zu eindimensional ist das schöne und edle Bild, das von Philipp hier gezeichnet wird.

Leonhard Burckhardt

*Massimo Pallottino: Histoire de la première Italie.* Traduction et introd. de Edmond Frézouls. Université des Sciences humaines de Strasbourg. Contributions et travaux de l'Institut d'Histoire Romaine VI. Strasbourg 1993. 218 p.

Exposé né de conférences à Rome et Ann Arbor en 1968, enrichi et mis à jour pour la publication en italien en 1984. Idée centrale: trop longtemps, en suivant les écrivains romains, on a considéré les peuples d'Italie dans la seule perspective de leur romanisation future. L'auteur reprend leur histoire à l'origine en s'appuyant sur la linguistique et l'archéologie. Aux substrats primaires sont venus se greffer des apports indoeuropéens par le nord et l'est (surtout le grec), liés à des arrivées de groupes ou de peuplades qui se mêlent aux autochtones; d'où le latin, l'osco-ombrien, le vénète, le messapien des Pouilles, proche de l'illyrien, et l'étrusque. Vient la crise du V<sup>e</sup> siècle, avec les conflits entre populations de l'Italie. Rome ne devient protagoniste que vers la fin du III<sup>e</sup> siècle et les structures culturelles et administratives de l'aire italique persistent jusqu'au I<sup>er</sup> siècle et fécondent la romanité. L'influence grecque est interprétée selon les régions.

Le volume riche d'aperçus divers, souvent avérés maintenant, ne néglige pas les problèmes de méthode; il est agrémenté de 36 planches en noir et blanc, de 12 cartes fort utiles, d'une table chronologique et d'index. M. Pallottino, bien connu pour ses recherches capitales sur l'étrusque, montre ici toute l'étendue de son érudition.

J.-P. Borle

*Hartel Pohl: Die römische Politik und die Piraterie im östlichen Mittelmeer vom 3. bis zum 1. Jh. v.Chr.* Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 42. De Gruyter, Berlin/New York 1993. 310 p.

Recherche très approfondie, touffue car passant au crible les sources et les interprétations modernes de la politique de Rome à l'est de l'Italie, en remontant même jusqu'aux successeurs d'Alexandre. Deux idées maîtresses dominant: la piraterie est tantôt combattue, tantôt prise comme appui complémentaire dès Aigos-Potamos jusqu'au Mithridate du I<sup>er</sup> siècle, et pour les esclaves la distinc-

tion entre rapt et commerce reste floue; d'autre part le paupérisme dans les provinces orientales soutient la piraterie en tant que complément vital. Exemples divers lors de l'expansion romaine à l'est. – L'intervention de Rome en Illyrie marque le début des groupes de pression économique contre des monarques dont l'attitude envers les pirates de l'Adriatique reste ambiguë. Les rapports avec Rhodes qui défend son commerce maritime sont explorés en détail. L'Italie, enrichie par les conquêtes du II<sup>e</sup> siècle, fait toujours plus appel aux esclaves – marché de Délos – d'où l'importance accrue des corsaires, principaux pourvoyeurs. Ils placèrent leur base en Cilicie d'autant mieux que la province d'Asie fut exploitée à fond dès 123 par les publicains, les gouverneurs, les hommes d'affaires, les sénateurs (*legationes liberae*), d'où l'ampleur du soulèvement antiromain, organisé par Mithridate. Quand la piraterie menaçait l'approvisionnement de la capitale, Rome se vit obligée d'intervenir dès le début du I<sup>er</sup> siècle, avec des fortunes diverses. Enfin la campagne de Pompée fut décisive, grâce aux pouvoirs extraordinaires accordés, prélude à la fin du pouvoir sénatorial et de la République. – Index divers, ample bibliographie indiquée surtout dans les notes abondantes. D. Vollmer: «*Symploké*». *Das Übergreifen der römischen Expansion auf den griechischen Osten*, 1990 (cf. *MusHelv* 1991, p. 202) ne semble pas avoir été consulté. J.-P. Borle

**Frédéric Hurlet: La dictature de Sulla: Monarchie ou magistrature républicaine?** Essai d'histoire constitutionnelle. Etudes de philologie, d'archéologie et d'histoire ancienne 30. Institut historique belge de Rome, Brüssel/Rom 1993. 205 S.

Das aufwendig gemachte Buch – ein belgisches mémoire de licence – fragt nach der Legalität von Sullas Diktatur *legibus scribendis et rei publicae constituendae*. Das Problem wird ausschliesslich auf juristischer Ebene abgehandelt, der historische Rahmen kommt kaum ins Blickfeld. Schon deswegen kann das Ergebnis, Sulla Diktatur habe sich an die Normen der römischen Verfassung gehalten und ihre einzelnen Elemente hätten sich auf mehrere Präzedenzfälle abgestützt, nicht befriedigen. Durch die Dauer, durch die Breite des Auftrags, der im Gegensatz zu früheren Beispielen potentiell unbegrenzt war, und durch die Kombination verschiedener, noch nie von einem einzelnen Diktator wahrgenommener Aufgaben und Kompetenzen setzte die sullanische Diktatur neue Massstäbe. Zudem war der Zeitpunkt der Ernennung Sulla zum Diktator insofern ungewöhnlich, als damals die akute Staatskrise, der Bürgerkrieg zwischen Marianern und Sulla, durch den Sieg des letzteren bereits weitgehend bewältigt war. Bisher hatte sich die römische Aristokratie bemüht, auch der Diktatur bei all der grossen Macht, die ihr zukam, durch eine klare und möglichst enge Umschreibung des Auftrags, durch die Bindung der Dauer der Amtsführung an die Erledigung dieses Auftrags bis zu maximal 6 Monaten (hier ist H.s Argumentation zugunsten der Legalität der mindestens einjährigen Dauer von Sulla Diktatur wenig überzeugend) und durch die Unterwerfung unter die Provokation (von H. nicht besprochen) Schranken aufzuerlegen.

Im übrigen hatte sich die Diktatur nach 202 als ungeeignet erwiesen, Roms gravierende innere Probleme lösen zu helfen. Sulla griff damit zu einem ziemlich verrotteten staatsrechtlichen Instrument und baute es gründlich um. Er beachtete dessen bisherige Grenzen nicht mehr. Zu welchem Zweck eigentlich? Das hätte sich auch der Autor intensiver fragen sollen. Es wäre ihm dann vielleicht das Unbefriedigende seines rein formaljuristischen Ansatzes aufgegangen. Sulla selbst hat mit der Art seiner gewaltsamen Machtergreifung 88 und 83/82 Legalität und Verfassung massiv gebrochen und ihre Verletzlichkeit blossgelegt. Seine Position und seine Massnahmen zu legalisieren, ohne die freie Hand, die er als Bürgerkriegssieger errungen hatte, zu verlieren, war wohl in erster Linie sein Bestreben. Deswegen die 'Neuerfindung' der Diktatur. Es ist dabei nicht zu bestreiten und übrigens auch gut bekannt, dass Sulla Politik als Diktator die Wiederherstellung der vom Senat dominierten Republik zum Ziel hatte und dass er seine diesbezüglichen Bemühungen möglichst in deren Sinne legal gestalten wollte. Vieles an seinem Wirken war auch durchaus zweckmässig und verdienstvoll. Sein eigenes, diesen Tendenzen zuwiderlaufendes Beispiel konnte er aber nicht mehr aus der Welt schaffen; Caesars und zum Teil auch Octavians Vorgehen legen davon Zeugnis ab. H.s Betrachtungen sind sich dieses Zwiespalts zuwenig bewusst.

Leonhard Burckhardt

**Karl Christ: Caesar. Annäherungen an einen Diktator.** Beck, München 1994. 398 S.

Caesar ist bis heute nicht nur eine Herausforderung für Biographen, sondern auch für die Wissenschaftsgeschichte. Nach der *Geschichte seines Ruhms* von Friedrich Gundolf (1924) und der nüchternen Doxographie von Helga Gesche (1976) versucht Chr. nunmehr einen Mittelweg einzuschlagen, der sich aber in Aufbau und Urteil doch eher Gundolf annähert. Eine Einleitung gibt einen Überblick über die Krise der römischen Republik (17–56), es folgen das antike Caesarbild (57–114) und die Caesartradition zwischen Spätantike und 19. Jh. (115–133), wobei Mommsen eine eigene Würdigung erfährt (134–154). Der Rest des Werkes, mehr als die Hälfte, ist der Forschung des 20. Jh. gewidmet, u.a. auch den literarischen Gestaltungen von Bernard Shaw bis Walter Jens (247–259). Schon die Raumverteilung zeigt also eine gewisse Beliebigkeit in der Auswahl des Materials, die aber bereits dem Titel eignet – was sind ‘Annäherungen’?; der Begriff suggeriert, wohl gegen den Willen von Chr., Vertraulichkeit –, erst recht aber den Würdigungen der einzelnen Forscher, die in ihrem Umfang oft in keinem einsehbaren Verhältnis zu ihrer Bedeutung für die Caesarforschung stehen. Das primäre Ziel einer modernen Wissenschaftsgeschichte, das jeweilige Caesarbild nicht nur in die fachinterne Tradition, sondern auch in Beziehung zur Zeitgeschichte zu stellen, wird nur sporadisch anvisiert.

Gleichwohl hat Chr. als souveräner Kenner der römischen Geschichte wie der Forschung allenthalben Interessantes zu sagen. Zur Lektüre besonders zu empfehlen sind die Porträts von Matthias Gelzer, Hermann Strasburger und Andreas Alföldi (166–246), in denen persönliche Kenntnis der Gelehrten und Analyse ihrer Caesarbilder überzeugend zusammenklingen. J. v. Ungern-Sternberg

**Elisabeth Herrmann-Otto: Ex ancilla natus. Untersuchungen zu den ‘hausgeborenen’ Sklaven und Sklavinnen im Westen des römischen Kaiserreiches.** Forschungen zur antiken Sklaverei 24. Steiner, Stuttgart 1994. VIII, 512 p.

Les juristes font une distinction entre les esclaves ayant perdu la liberté de leur vivant et ceux nés en captivité (d’un parent esclave), désignés par les termes *vernae* ou *servi nati*. A travers l’examen de plusieurs milliers d’inscriptions latines et de l’ensemble de la littérature juridique romaine, H.-O. montre que le mot *verna*, qui n’est employé que dans des conditions bien déterminées, ne sert pas qu’à souligner la naissance servile dans la maison du maître, et que bon nombre d’esclaves de naissance ne se laissent pas identifier facilement comme tels. Concentrée principalement sur Rome et l’Italie, mais aussi sur l’Afrique du Nord et les provinces danubiennes, du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> s., cette étude tend à évaluer l’importance (qualitative plutôt que quantitative) de l’élevage privé d’esclaves, à l’abri d’un quelconque dirigisme impérial, en complément ou remplacement des autres sources de l’esclavage (guerre, importation, exposition, etc.). La première partie consiste en une étude terminologique et formelle (nomenclature), la seconde décrit les étapes de la vie d’un esclave de naissance, de l’utérus à la mort, et prête une attention particulière aux diverses activités, formations et carrières professionnelles qui lui sont ouvertes ou même réservées (*dispensatores*, 369–398). H.-O. a intelligemment distingué les esclaves privés des membres de la *familia Caesaris* (en particulier en ce qui concerne l’application du *SC Claudianum* et le statut des *vicarii*), tout en ne réservant aux esclaves publics qu’un court excursus (196–205).

La richesse du matériel présenté, la densité de l’argumentation, l’étendue de la bibliographie (424–451), ainsi que l’abondance et la longueur des notes (qui occupent à peu près les deux tiers de l’ouvrage) forcent l’admiration et trahissent un travail de longue haleine et bien mûri. Ma seule critique, mis à part quelques points de détail (par ex. l’argument des p. 385–387 me paraît plus que douteux; références et citations en français auraient mérité une lecture plus attentive), porte sur le fait que l’auteur n’a pas cherché à rendre plus vivante la lecture d’un livre si long: l’Histoire est un genre littéraire dont le but est d’instruire tout en divertissant. Toutefois, les conclusions de chaque partie sont utilement résumées, les renvois internes sont précis, et le soin avec lequel l’index des sources (453–498) et des matières (499–512) a été compilé fait de cet ouvrage un instrument de travail indispensable.

Jean-Jacques Aubert

Edmond Frézouls (ed.): **La mobilité sociale dans le monde romain**. Actes du colloque de Strasbourg (novembre 1988). Université des sciences humaines de Strasbourg, Contributions et travaux de l'Institut d'Histoire Romaine 5. Strasbourg 1992. 323 p.

Le sujet traité est de première importance, et, curieusement, ne semble avoir jamais fait l'objet d'une synthèse d'envergure. Le matériel ne manque pourtant pas, comme les diverses contributions réunies ici le démontrent bien. Le livre est intelligemment divisé en trois parties: la première traite des facteurs de la mobilité sociale, comme la compétence et le comportement oratoire, la richesse liée à certaines activités économiques, le mariage et le patronage; la deuxième partie contient une série d'études catégorielles consacrées à la mobilité sociale (interne ou externe) de groupes sociaux déterminés (aristocratie municipale, chevaliers, affranchis impériaux, primipiles et barbares impériaux); dans la dernière partie, le phénomène de la mobilité sociale est examiné d'un point de vue régional (classe dirigeante de la ville de Nîmes ou des provinces rhénanes et danubiennes, affranchis promus au flaminat en Gaule, accès à la citoyenneté romaine et aux ordres supérieurs en Asie Mineure, élite campagnarde urbanisée en Egypte). On regrettera peut-être que le volume ne contienne pas d'article de synthèse avec mise à jour bibliographique, mais on trouvera dans la contribution de G. Alföldy (un modèle de clarté, de concision et d'originalité) une utile liste (72–73) des causes, formes et significations possibles de la mobilité sociale (conçue à travers tout l'ouvrage comme un phénomène essentiellement vertical, le plus souvent ascendant). Si la plupart des contributions se concentrent sur les classes privilégiées en utilisant une approche prosopographique qui privilégie l'aspect socio-juridique du phénomène, A. parvient à se dégager de ce triple carcan en exploitant la *Clef des Songes* d'Artémidore ou l'œuvre de Tertullien pour analyser les ambitions (ou l'absence d'ambitions) de groupes représentant des segments assez larges et variés de la société romaine pour transcender la notion d'*ordo*. On lira aussi avec profit la contribution d'E. Pack sur les monétaires d'Antioche sous le règne de Julien, dans laquelle on trouvera enfin (quoiqu'accessoirement) une réflexion sur l'historiographie moderne relative au sujet traité. Jean-Jacques Aubert

Lucia Fanizza: **L'assenza dell'accusato nei processi di età imperiale**. Università di Bari, Studia juridica 85. Rome 1992. 139 p.

A partir de l'analyse d'un texte d'Ulpien tiré du 7<sup>e</sup> livre du *De officio proconsulis* (Dig. 48,19,5 pr. 1), F. examine certains aspects de la procédure pénale en cas d'absence de l'accusé, retrace les diverses phases de l'instance, de la *receptio nominis absentis* à une éventuelle *restitutio in integrum* en passant par l'examen de la cause devant une *quaestio*, étudie les possibilités de représentation juridique en relation avec l'importance de la peine encourue, définit les concepts de *latitatio* et de *contumacia*, et replace l'ensemble dans une perspective historique, entre la fin de la période républicaine et l'époque des Sévères, essentiellement dans le cadre de la procédure *extra ordinem*. Quoique présumé innocent (99), l'accusé absent est vulnérable, ce qui lui vaut, lorsqu'il est à même de justifier son absence (par exemple, *rei publicae causa*), une protection juridique accrue (notée par exemple dans la *Lex Iulia de adulteriis*). Toutefois, juristes et empereurs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles ont développé une procédure *in contumacia* permettant la condamnation de l'accusé absent dûment mis en demeure de comparaître, procédure qui reflète l'accroissement des pouvoirs discrétionnaires des magistrats et fonctionnaires impériaux.

Cette courte monographie est clairement organisée et fait bon usage de sources juridiques, littéraires et même papyrologiques. On déplorera l'absence d'une bibliographie et d'un index général (selon l'habitude des publications italiennes dans le domaine du droit romain, on ne trouve qu'un index des passages cités). Il aurait aussi été préférable de traduire les textes plutôt que de les paraphraser. Jean-Jacques Aubert

Karl-Wilhelm Weeber: **Die Weinkultur der Römer**. Artemis & Winkler, Zürich 1993. 189 S.

Karl-Wilhelm Weeber: **Alltag im Alten Rom. Ein Lexikon**. Artemis & Winkler, Zürich 1995. 448 S.

Innerhalb kürzester Zeit hat W. verschiedene Nachschlagewerke oder Sachbücher zum Thema Antike herausgebracht. Sie richten sich, wie auch die hier besprochenen Werke, hauptsächlich an einen weiteren Leserkreis, wenn auch mit unterschiedlicher Intention und Qualität. Das Weinlexi-

kon wird eröffnet durch einen allgemeinen Essay zum Thema (7–12), der es durch die Beschränkung auf den Wein an Prägnanz vermissen lässt: Wein *und* Öl waren wichtige Grundnahrungsmittel der römischen Bevölkerung, die bis in die Neuzeit distinktives Element von den Völkern jenseits der Alpen waren (s. z.B. schon V. v. Hehns Italien-Studie). Der zweite Teil des Buches (13–98) ist lexikonartig aufgebaut, wobei auch die dunkle Seite des Weingenusses, der Alkoholismus, nicht ausgespart wird. Doch kann eine gewisse, unnötige Verklärung des Weintrinkens, das durch den Lobpreis der Alten nobilitiert scheint, nicht abgestritten werden. Folgerichtig wird das Buch abgeschlossen durch eine Sammlung von Redensarten über den Wein einerseits, die wohl zeitgeistgemässe Zechabende der Toskana-Fraktion einen intellektuellen Touch geben sollen, andererseits durch Übersetzungen antiker Texte als repräsentativem Querschnitt der Quellenlage.

Viele der Artikel erscheinen im *Alltag in Rom* erneut, hier aber in einem Rahmen, in dem man den Weinkonsum im Sinn der oben angeführten Kritik eigentlich auch sehen muss. Dieses Nachschlagewerk bietet Lemmata, die bisher nicht in den altertumswissenschaftlichen Lexika auftauchen. Die Lemmatisierung erfolgt bewusst nach modernen Stichworten (wie 'Friedhof' statt 'Nekropole'), die dem Laien das Nachschlagen erleichtern. Als weitere Orientierungshilfen stehen Register lateinischer und deutscher Begriffe, aber auch umfängliche Verweise auf weiterführende Primär- und Sekundärliteratur zur Verfügung. Die durch die modernen Stichworte hergestellte Nähe zwischen unserer und der römischen Alltagskultur wird am Anfang der einzelnen Artikel durch konzise Abgrenzungen und Kontrastierungen auf ein richtiges Mass reduziert. Es ist aber auch gut, Dinge beim Namen zu nennen, die sich kaum mit dem teilweise immer noch vorherrschenden klassizistischen Bild der Antike zu vertragen scheinen ('Abtreibung', 'Arbeitslosigkeit' ... 'Vergewaltigung'). Der Duktus der Artikel ist durchweg eine Art gehobener, aber sachgerechter Plauderton, der zuweilen in seiner Serenität störend wirken kann, wie im Falle des Eintrages 'Prostitution', was aber durch das sachlich abgehandelte Lemma 'Sexualität' wieder abgegolten ist. Zur Stellung der Frau oder von Kindern hätte man sich prinzipiell eine tiefergehende Reflexion über die Zuverlässigkeit der herangezogenen Zeugnisse gewünscht, was auch in diesem Rahmen möglich gewesen wäre. So entstehen Fehleinschätzungen, wie die Bezeichnung der imaginären Geliebten der römischen Elegiker als «Edel-Prostituierte» [290]. Dennoch: dieses Kompendium, das dem *delectare* wie dem *prodesse* gleichermaßen dient, wird sich zu Recht einen dauernden Platz in Universitätsbibliotheken und Schülerbüchereien erobern.

Christine Walde

**T. D. Barnes: Athanasius and Constantius. Theology and Politics in the Constantinian Empire.**

Harvard U.P., Cambridge, Mass. 1993. XVIII, 343 S.

B. stellt in seinem Buch Athanasius' Karriere von 325, als er am Konzil von Nicaea teilnahm, bis zu dessen Tod 373 dar, wobei die Zeit Constantius' II. im Mittelpunkt steht (3). Er arbeitet heraus, dass Athanasius' Laufbahn das erste und eindrucklichste Beispiel für die politische Macht und die Bedeutung ist, die ein Bischof in der nachkonstantinischen Ära haben konnte, eine Macht, die es ihm sogar ermöglichte, den Kaiser herauszufordern (179). Damit wird das Bild korrigiert, dass der Kaiser über die Kirche weitgehend verfügen und sie lenken konnte (168ff.), sondern ihre Bedeutung für viele politische Entscheide wird sichtbar. Sie konnte ein Pfeiler der kaiserlichen Macht sein, aber diese auch weitgehend destabilisieren. B. macht dabei auch auf die Rolle der Beamten Constantius' II. und ihre Bedeutung für die Auseinandersetzung mit der Kirche aufmerksam (167. 169), ein Thema, das sich wahrscheinlich noch vertiefen liesse.

Chronologische Fragen und eine neue gründliche Durchsicht und Auswertung der verschiedenen Quellen, darunter besonders der Schriften Athanasius', prägen die Darstellung über weite Strecken. Die intensive Auseinandersetzung mit den Quellen und der Chronologie hat zu einer Reihe von Appendizes geführt, von denen besonders für den Leser, der nicht speziell an Athanasius interessiert ist, die Übersicht über die Aufenthaltsorte der Kaiser und ihre Reisen zwischen 337 und 361 und über die verschiedenen Beschlüsse in Glaubensfragen von grosser Bedeutung sind.

Die Lektüre von Barnes' Buch ist für das Verständnis der Geschichte des 4. Jh. und für die politische Bedeutung der Kirche unter den Söhnen Constantins unerlässlich. Es ist ein vorwiegend historisches und kein kirchengeschichtliches Werk.

Joachim Szidat

*Lellia Ruggini: Economia e società nell'«Italia annonaria». Rapporti fra agricoltura e commercio dal IV al VI secolo d.C.* Ristampa anastatica con nuova Introduzione, aggiornamenti bibliografici, errata corrige e rettifiche. Munera. Studi storici sulla Tarda Antichità 2. Edipuglia, Bari 1995. XXIV, 750 p.

Le gros volume par lequel L. Cracco Ruggini s'est tout d'abord fait connaître avait, dans une première version, constitué une *tesi di laurea* de Pavie en 1954, puis avait paru sous sa forme définitive en 1961. L'ouvrage, épuisé depuis 1969, est devenu depuis lors un classique. Par son orientation, il a pour une bonne part déterminé la carrière scientifique de la savante turinoise, qui rappelle, dans une introduction à cette réimpression anastatique (p. IX–XIV), les circonstances qui ont accompagné la genèse de cette œuvre et sa réimpression. L'ouvrage contient en outre une très utile bibliographie de l'auteur (de 173 nos, p. XV–XXIV) et, p. 717–750, dix p. de corrections et d'additions et surtout un copieux appendice bibliographique compilé par A. Marcone. Cette réimpression, d'une présentation soignée et d'un prix avantageux (Lit. 100000), est des plus opportunes. Elle prend place dans une collection nouvelle, «Munera», dirigée par D. Vera, et publiée par la maison Edipuglia, de Bari, qui a pris l'heureuse initiative de développer ses activités dans le domaine des sciences de l'antiquité. Elle englobera des réimpressions de livres importants depuis longtemps épuisés et d'ouvrages originaux dans le domaine de l'histoire de l'antiquité tardive, et comprend déjà un volume de *Scripta varia* de Rostovtzeff. Elle accueille aussi la nouvelle série des «Colloques sur l'Histoire Auguste», dont un premier volume paru en 1994, un second en 1995.

François Paschoud

*Glen Warren Bowersock: Martyrdom and Rome.* Cambridge U.P., 1995. 106 S.

Die vier Kapitel dieses schmalen Buchs, entstanden als die Wiles Lectures an der University of Belfast, legen eine konzise Geschichte der Anfänge der christlichen Märtyrer vor. Ein erstes Kapitel stellt die Entstehung anhand der Verwandlung vor, welche das pagane Wort μάρτυς, 'Zeuge' zum christlichen 'Märtyrer' machte; die Entwicklung des Wortes ist christlich, nicht jüdisch (Macc. II ist später), ist aber nicht unverbunden mit jüdischen und paganen Entwicklungen. Das zweite Kapitel, 'the written record', unterstreicht den dokumentarischen Wert der Märtyrerakten, die vielfach verlässliche mündliche und schriftliche Berichte enthalten; der ungünstigere Befund der nachkonstantinischen Vitae Sanctorum darf nicht unbesehen auf die früheren Acta extrapoliert werden. Das dritte, religionsgeschichtlich spannendste Kapitel unterstreicht die Rolle, welche die Stadt für die Märtyrer und die Märtyrer für die Städte spielten: charismatische Lehrer im Kontext der kaiserzeitlichen Städte, waren sie zugleich für den Widerhall ihres Martyriums auf die Städte angewiesen (was auch noch für die späteren Eremiten gilt, wie etwa Hieronymus in *v. Hilar.* 8 deutlich macht). Ein letztes Kapitel stellt die Bemühungen der frühen Kirche (vor allem von Clemens von Alexandria) dar, erwünschtes Martyrium von unerwünschtem Selbstmord zu trennen – eine heikle Aufgabe, die erst Augustin wirklich meistert. – Vier Appendices tragen Einzelfragen nach – am wichtigsten Appendix 4, die über den Aufweis, dass Eusebius' Bericht über die Märtyrer von Lyon von 177 n.Chr. auch im Prolog authentisches Wissen der Zeit enthält, auf die kurzlebige, aber wegweisende Provinzeinteilung Kleinasiens unter Marcus Aurelius und Lucius Verus eingeht. Diese Appendix unterstreicht besonders deutlich, dass die Widmung an Louis Robert mehr ist als äussere Ehrung, dass sie einen Standard setzt, dem das Buch denn auch fast spielend gerecht wird. Fritz Graf

*Miltiades B. Hatzopoulos: Cultes et rites de passage en Macédoine.* Μελετήματα 19. Κέντρον Ἑλληνικῆς καὶ Ῥωμαϊκῆς Ἀρχαιότητος. Ἐθνικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν, Athen 1994. 169 S., 36 Taf., 2 Karten.

Noch immer sind die Inschriften als Dokumente zur antiken Religion unterschätzt: was sie leisten können, führt H., als Erforscher der makedonischen Epigraphik längst bekannt, in seiner Studie zu den Institutionen des Erwachsenwerdens in Makedonien vor. Ausgehend vom rätselhaften νεβεύειν zweier Inschriften, das er mit zusätzlichen Parallelen als νεF-εύειν, Terminus für das Ritual der νέαι im Kult der Artemis, versteht, geht er die makedonischen Belege für verwandte Institutionen durch: an Artemis schliessen Demeter und die Καλὰ Θεός als Göttinnen der heranwachsenden Mädchen

an, dann Dionysos (als Agrios, Erikryptos und Pseudanor) als entsprechende Gottheit der jungen Männer, neben dem auf einer weiteren Ritualstufe, der militärischen Einübung, Herakles Kynagidas als Gott der *κύναιοι* steht, die homolog mit den attischen *περίπολοι* sind; am Schluss steht die Hypothese, dass die zahlreichen Freilassungen an Heiligtümer als stellvertretende Initiationen verstanden werden können. Diese Resultate bauen in ihrer Theorie auf den Arbeiten von H. Jeanmaire, A. Brelich und P. Vidal-Naquet auf, sind abgestützt auf eine grosse Anzahl noch wenig bekannter Inschriften und folgen aus der umsichtigen Anwendung jener innergriechischen Komparatistik, deren Meister Louis Robert war; gelegentlich hätte man das Vergleichsmaterial noch erweitern können, ohne freilich das Resultat grundlegend zu ändern. – Eine Appendix präsentiert das kaum bekannte Demeterheiligtum von Lete; ausführliche Indices und Photos der wichtigsten Dokumente beschliessen den Band. Man wünschste sich mehr solche epigraphischen Publikationen, welche die Kenntnis der antiken Religion entscheidend fördern. Fritz Graf

*André Chastagnol: Aspects de l'antiquité tardive.* Saggi di storia antica 6. L'«Erma» di Bretschneider, Roma 1994. 396 p.

J'ai rendu compte dans cette revue (50, 1993, 260) de l'ouvrage sur le Sénat romain, paru en 1992, faisant la synthèse de vingt-deux études d'A.C. En 1987 avait paru un recueil du même auteur réunissant vingt articles sous le titre *L'Italie et l'Afrique au Bas-Empire. Scripta varia*. La série se continue ici dans une collection italienne à l'initiative de ses directeurs A. Fraschetti et A. Giardina. Le nouveau volume contient lui aussi vingt articles, dont les dates de parution se situent entre 1955 et 1989. Huit travaux concernent les institutions provinciales, étudiées surtout à partir de l'épigraphie, dans les Espagnes, en Afrique du Nord, en Asie et en Italie du Nord. Sept autres concernent l'*Histoire Auguste*, et constituent l'ensemble de la production d'A.C. sur cette collection de biographies impériales publiée ailleurs que dans la série des colloques de Bonn et sa continuation en Italie (Macerata et Bari). Deux études enfin concernent Rome, et trois des problèmes économiques. Il va sans dire que la réunion de ces contributions, parues à l'origine dans de multiples revues, actes de congrès et mélanges *in honorem* souvent difficiles d'accès, est une bénédiction, surtout quand il s'agit d'un savant dont l'œuvre est centrée sur une période et ses grands problèmes, qui écrit d'une manière claire, pondérée et informative, et qui enfin – c'est le cas ici – prend la peine d'actualiser certains travaux anciens par de brefs addenda. Combien de telles publications sont plus utiles que des «Festschriften», *sepulchra regia* que personne ne visite! François Paschoud

*R. G. M. Nisbet: Collected Papers on Latin Literature.* Edited by S. J. Harrison. Clarendon Press, Oxford 1995. X, 449 S.

Zu der mustergültig edierten Sammlung (mit einem Verzeichnis aller Publikationen Nisbets, einem *Index nominum et rerum* und einem *Index locorum*) steuert M. Winterbottom, Nisbets Nachfolger als Corpus Christi Professor of Latin, eine glänzende Charakterisierung des Mannes und seiner Leistung, dieser selbst vier Seiten *Addenda* bei. Die 26 Nummern (die drei letzten unpubliziert) sind chronologisch angeordnet und erlauben so dem Leser, eine Art von Biographie des Gelehrten, zu dessen 70. Geburtstag der Band erscheint, nachzuvollziehen: Der wissenschaftliche und menschliche Horizont wird zunehmend weiter, die Lösung der behandelten Probleme noch souveräner, die Diktion noch prägnanter und witziger. Zum vollen Genuss benötigt, wer nicht 'native speaker' ist, ein ausführliches Wörterbuch, dazu gute Kenntnisse in englischer Literatur und Geschichte.

Textkritik überwiegt: Nr. 1 zu Horazens erstem Epistelbuch; Nr. 2 die Rezensionen von K. Müllers Petronausgabe und W. V. Clausens OCT-Ausgabe von Persius und Juvenal; Nr. 5 zu Horaz, *Carm.* 3,1,42; Nr. 11 ('Sacrilege in Egypt') mit der emendatio palmaris *byssa* für *busto* in Lucan. 9,158; Nr. 12 die Rezension von Shackleton Baileys Horazausgabe; Nr. 15 eine lange Reihe von Emendationen im Juvenaltext, zusammennzunehmen mit Nr. 17, einer gerechten Beurteilung von Housmans Leistung als Herausgeber des Juvenal; Nr. 16 bringt nochmals Vorschläge zum Horaztext; Nr. 25 vier Konjekturen zu Catull 64. In Nr. 21, der unnachahmlichen Plauderei 'How Textual Conjectures are Made', reiht Nisbet einige Perlen aus seinen früheren *Adversaria*, erweitert um ein paar neue, zu einem glänzenden Schmuckstück zusammen.

Von den übrigen, nicht weniger gewichtigen, Stücken kann nur noch eine Auswahl angeführt werden. Nr. 5 behandelt Vergils vierte Ecloge im Verhältnis zu Jesaja (in Nr. 23, 'Adolescens Puer', wird ein überraschend anderer Aspekt desselben Gedichts ausgeleuchtet); Nr. 7, 'Aeneas Imperator', wägt die zeitgenössischen Bezüge in der Aeneis ab; Nr. 9 ist eine Interpretation von Ovid, *Tristia* 4,3; in Nr. 13 verteidigt Nisbet gegen die communis opinio unbeirrt die Echtheit des *Hercules Oetaeus* (wie in Nr. 7 die Echtheit der Helenaepisode in *Aeneis* 2); Nr. 14 ist eine geistsprühende Besprechung von J. Griffins *Latin Poets and Roman Life*; in Nr. 19, 'Cola and Clausulae in Cicero's Speeches', wird ein bedeutender Fortschritt auf dem Gebiet des Prosarhythmus erzielt; Nr. 22, 'The Orator and the Reader', ist ein Satz für Satz-Kommentar besonderer Art zu Cicero, *Verr.* 5,92–95. Die beiden letzten Nummern, 'The Survivors' mit der imaginären Trauerversammlung bei der Bestattung des Atticus, und 'Tying down Proteus', eine engagierte Stellungnahme ('The tone is informal but the issues are serious') zu den jüngsten Tendenzen in der Literaturkritik, konnten nur in England entstehen.

Josef Delz

**Mario Puelma: Labor et lima. Kleine Schriften und Nachträge.** Herausgegeben von Irène Fasel. Mit einem Geleitwort von Thomas Gelzer. Schwabe, Basel 1995. 589 p. (avec un portrait).

Chilien originaire d'Espagne par son père, allemand par sa mère, M.P., après une jeunesse ballotée entre le Chili, l'Allemagne et la Suisse, a mené sa vie sous le signe de la continuité: de 1951 à 1987, il a enseigné la philologie classique en allemand à l'Université de Fribourg en Suisse (les deux chaires de philologie classique de cette Université ne se répartissent pas entre le grec et le latin, mais entre l'enseignement en français et en allemand), deux ans comme suppléant, sept ans comme professeur extraordinaire, vingt-sept comme professeur ordinaire. Durant cette période, il a formé notamment une cinquantaine de maîtres de gymnase qui enseignent aujourd'hui surtout en Suisse allemande catholique, d'où proviennent pour l'essentiel les étudiants germanophones de Fribourg. Ces anciens étudiants ont formé un groupe de travail et se réunissent une fois l'an en présence de leur maître. C'est de leur cercle qu'est née l'initiative qui a maintenant abouti à la publication d'un volume de *Kleine Schriften*, précédé d'une instructive notice biographique de M. Gelzer et d'une bibliographie complète de M.P.

Le volume reprend l'ensemble des publications de M.P. (classées en trois catégories: domaine grec, domaine latin, *Fortleben der Antike zur Neuzeit*), excepté son livre bien connu *Lucilius und Kallimachos* (1949), et deux titres sans lien avec la philologie classique. Elles aussi illustrent une continuité. Mis à part deux comptes rendus, tous les articles, sauf six, ont paru d'abord dans le *Museum Helveticum*; ils concernent essentiellement la poésie hellénistique, Catulle et l'élegie latine, Cicéron; quelques autres études ont pour thème notamment Hésiode, Alcman et Plotin. Les articles sont réimprimés tels quels, mais munis chacun de *corrigenda*, de mises à jour bibliographiques et de prises de position sur l'évolution ultérieure des problèmes étudiés. Il convient de mentionner à part deux appendices inédits – «Kallimachos und Philetas in Catull. 95» complétant «Die Vorbilder der Elegiendichtung in Alexandrien und Rom» (*MH* 11, 1954), et «Lykidas und Simichidas» complétant «Die Dichterbegegnung in Theokrits 'Thalysien'» (*MH* 17, 1960), et surtout deux contributions inédites: «Dichter und Gönner bei Martial» (p. 415–466); «Die Kreuzinschrift CE 920 und der Humanist André de Resende» (p. 542–557). Le volume est complété par un *index locorum* complet et un «Sach- und Wortregister» englobant les articles non munis à l'origine d'un tel index. La pagination d'origine est conservée en complément à la pagination propre du volume. On dispose ainsi d'un recueil qui rassemble une œuvre d'une belle unité, entièrement réactualisée par son auteur, et munie de toutes les aides qu'un lecteur exigeant peut souhaiter.

Après cette description extérieure, il faudrait parler du contenu. La nature de la présente notice l'interdit. Je me bornerai à souligner que ce livre met en évidence que M.P. s'est attaché à quelques-uns des problèmes les plus importants de l'histoire littéraire gréco-latine, notamment en relation avec la continuité qui s'établit entre la littérature hellénistique et la littérature romaine (tel est déjà le thème de sa thèse). Il faut au moins mentionner à cet égard deux longs articles, celui sur Cicéron traducteur de Platon, et celui qui traite des *Aitia* de Callimaque comme modèle de l'élegie érotique romaine, contributions qui ont apporté des points de vue nouveaux et marqué un progrès décisif

dans ces deux domaines fort controversés. D'une toute autre nature est l'article «Die Situation der klassischen Sprachen»: vieux de trente-six ans, il définit le débat dans une large perspective historique toujours encore valable, puis pose un diagnostic et suggère des solutions qui sont plus actuelles que jamais au moment où l'imminente mise en application des dispositions de la nouvelle maturité fédérale accumule les périls qui risquent de compromettre la survie de la tradition classique – fondée sur l'étroite symbiose du grec et du latin, comme le souligne à juste titre M.P. – dans l'enseignements secondaire, et sans doute aussi à plus longue échéance dans l'enseignement universitaire de la Suisse.

François Paschoud

*Gerrit Walther: Niebuhrs Forschung.* Frankfurter Historische Abhandlungen 35. Steiner, Stuttgart 1993. 638 S.

Von Barthold Georg Niebuhr (1776–1831) galt lange Zeit Lessings melancholisches Wort über Klopstock: Er wurde mehr – als Begründer der methodischen Geschichtsforschung – gelobt als fleissig gelesen. Nach Eduard Vischers grosser Briefausgabe (4 Bde., 1981/84) und der Untersuchung von Alfred Heuss über die wissenschaftlichen Anfänge (1981) legt nun jedoch W. eine monumentale Synthese vor. Es ist schlechthin staunenswert, mit welcher Umsicht hier Niebuhr in die vielfältigen geistigen, insbesondere auch philosophischen (Kant, Fichte) Strömungen wie die politischen Ereignisse seiner Zeit gestellt wird und zugleich sein Weg zur Römischen Geschichte, zunächst als Aussenseiter, dann immer mehr als Spezialist, nachgezeichnet wird. Wie sich bei Niebuhr praktische Erfahrungen und wissenschaftliche Forschung verbinden, wie eines auf das andere einwirkt, macht W. in immer neuen Anläufen deutlich; etwa bei Niebuhrs Urteil über römische Agrarpolitik, die unversehens in die Problematik der preussischen Agrarreform gerät (469ff.). Besonders sei auch auf die Ausführungen zur 'Liedertheorie' verwiesen, die W. als Teil einer allgemeinen 'Sagentheorie' erklärt (356ff.). Nur die Bibel scheint sich W.s stupender Gelehrsamkeit zu entziehen: Der 'Greuel der Verwüstung' (185) bezieht sich auf Daniel 9,27; 12,11 und Matthäus 24,15. Das auch stilistisch überzeugende Werk sei der Lektüre empfohlen.

J. v. Ungern-Sternberg

*Bernhard Kytzler, Kurt Rudolph, Jörg Rüpke (Hgg.): Eduard Norden (1868–1941). Ein deutscher Gelehrter jüdischer Herkunft.* Palingenesia 49. Steiner, Stuttgart 1994. 239 S., 8 Taf.

Eduard Norden, «the most famous latinist of the world» (so 1936 in Harvard), 1941 im Zürcher Exil gestorben, ist in jüngster Zeit mehrfach gewürdigt worden (s. diese Zeitschrift 51, 1994, 265). Die vorliegende Sammlung von Beiträgen, entstanden aus einem Kolloquium anlässlich seines 50. Todestags, legt weniger Gewicht auf den Latinisten im Schatten von Wilamowitz (herausgearbeitet von W. M. Calder III, S. 173–190) als auf den 'Philologen der Religion': von den vier Beiträgen zum Klassischen Philologen Norden ist nur derjenige von B. Kytzler zur Vorlesung zur «Geschichte der Klassischen Philologie» (17–24) einschlägig, aber dünn, während der substantiellste – H. Cancik und H. Cancik-Lindemaier zu Nordens Rolle in der Formgeschichte, 25–46 – bereits die Religionsphilologie betrifft. Weit informativer (etwa doch, weil Norden hier mehr zu sagen hatte?) sind die Beiträge zur Religionsgeschichte – weniger J. Rüpkes Beitrag zum späten Norden (129–149), der teilweise schon in seiner Monographie *Gesagtes* aus etwas anderer Sicht vorlegt, oder der weithin aufzählende Artikel von G. Casadio zur Rezeption Nordens in der italienischen Forschung (151–169), weit mehr K. Rudolph (83–105) und H. D. Betz (107–127), die beide aus je verschiedenen Perspektiven Nordens wichtige, aber letztlich fast folgenlose Rolle als Brückenbauer zwischen der Theologie und ihrer Tochter, der Philologie, beleuchten und die auch auf die im Untertitel angesprochene Thematik eingehen, die im Vorwort etwas gefühllos als «Problematik der in Deutschland assimilierten Wissenschaftler jüdischer Herkunft» formuliert ist (wie wenn die Problematik Norden und seinen Alters-, Standes- und schliesslich Leidensgenossen inhärent und nicht vielmehr von aussen aufgezwungen worden wäre). Denselben Themenkreis – die Tragik des unpolitischen Berliner Rektors, der sich emphatisch zu jenem Deutschtum bekennt, das ihn ins Exil treiben wird – sprechen die beiden kundigen (und teilweise bestürzenden) Beiträge von R. Faber (191–201) und J. E. Bauer (205–223) an. Im Ganzen eine nicht überall gleich befriedigende, doch auf jeden Fall lesenswerte Sammlung.

Fritz Graf

*Gert Audring* (Hg.): **Ulrich Wilcken – Briefe an Eduard Meyer 1889–1930**. Xenia 36. Universitätsverlag Konstanz, Konstanz 1994. 109 S.

In der Generation nach Mommsen gehörten Eduard Meyer (1855–1930) und Ulrich Wilcken (1862–1944) zu den führenden Vertretern der Alten Geschichte. Die Briefe Wilckens – die von Meyer sind nicht erhalten – geben farbige Einblicke in das Leben der Universitäten, an denen er gewirkt hat: Breslau, Würzburg, Halle, Leipzig, Bonn, München, Berlin. Sie bieten aber auch fachlich Interessantes, etwa zur Bücher-Meyer-Kontroverse über den Charakter der antiken Wirtschaft; zur angeblichen Verfassung Drakons vom aristotelischen 'Staat der Athener' (Kap. 4); zum Historiker von Oxyrhynchos. Der Herausgeber hat zahllose biographische und wissenschaftliche Details mit grösstem Spürsinn und unter Heranziehung weiteren ungedruckten Materials geklärt. Die Ausgabe ist schlechthin musterhaft zu nennen.

J. v. Ungern-Sternberg

**Actualité du latin. Douze regards.** Cahiers de la Renaissance vaudoise 127. Lausanne 1994. 175 p.

Cette «défense et illustration» de la langue latine devrait être lue par tous ceux qui ont à orienter les jeunes collégiens. Pas de ton agressif ou péremptoire mais, par la bouche de professeurs, médecins, juristes, théologiens, le rappel des valeurs insufflées par les humanités classiques. Même et surtout à notre époque submergée par les médias, nous avons besoin d'esprits lucides, ayant le sens du relatif, ouverts au passé pour mieux saisir l'avenir, doués de souplesse linguistique, d'esprit de synthèse et d'analyse. Or la discipline imposée par l'étude du latin – comme du grec ancien – est une des voies royales qui forgent de telles intelligences.

Il ne s'agit pas d'une culture élitare bourgeoise: elle est ouverte à tout élève doué en ce sens, et les Noirs des USA comme les Russes d'aujourd'hui l'ont bien compris. A nous, formés par les civilisations antiques, d'en rendre conscients les éducateurs et les autorités scolaires, trop enclins à céder au mirage des techniques au détriment de l'approfondissement de l'être. Et si l'Université de Lausanne, par exemple, doit organiser des cours spéciaux pour plus de 100 étudiants par an qui n'ont pas fait de latin (exigé pour le droit, la linguistique, l'archéologie, le français branche principale etc.) cela prouve de sérieuses lacunes dans l'information et l'orientation au niveau secondaire.

En fin de volume, bibliographie sélective et schémas statistiques des sections et maturités dans le canton de Vaud.

J.-P. Borle

*M. Fuhrmann*: **Caesar oder Erasmus? Die alten Sprachen jetzt und morgen**. Promenade 3. Klöpfer und Maier, Tübingen 1995. 207 S.

Dieser Band, zum 70. Geburtstag des Verf. erschienen, enthält 6 zumeist schon an anderer Stelle veröffentlichte Essays aus den Jahren 1969–1993 zum Stand der humanistischen Bildung, die repräsentativ für dessen Bemühungen um die Alten Sprachen im allgemeinen und die Latinistik im Besonderen sind.

F.s Leistung besteht darin, dass er über die Reflexion über die Klassische Philologie als Wissenschaft niemals die praktische Seite, also die Schule, aus dem Blick verliert (sei es, dass es um die Anfangslektüre geht oder um richtiges Übersetzen). Seine immer wieder anders akzentuierten Überblicke über die Entwicklung beider Stränge, besonders im deutschsprachigen Raum, der durch die Orientierung an einem idealisierten Griechentum eine Sonderstellung in Europa einnimmt, lassen Verdienste und Defizienzen, aber auch mögliche Wirkungsfelder der Klassischen Philologie über den fachlichen Horizont hinaus klar hervortreten – und dies heisst nicht zuletzt stärkere Beteiligung an der Bildungspolitik auf verschiedenen Ebenen: auch wenn das Wirken in einem vereinten Europa das eigentlich anvisierte Ziel ist, verzichtet F. nicht auf eine Einordnung der Philologie in den kleineren Rahmen der bundesrepublikanischen Intellektualismusdebatte (was der Verf. durch ein Zitat aus Botho Strauss' umstrittenen *Spiegel*-Essay «Anschwellender Bocksgesang» als Motto des Vorworts sogleich demonstriert).

Die Essays legen Zeugnis ab von einer für die Klassische Philologie wichtigen und fruchtbaren Auseinandersetzung mit der Gegenwart und Zukunft: die Konstanzer Antrittsvorlesung von 1969, die damals in Fachkreisen Stoff für Kontroversen bot, könnte nach Einschätzung des Verf. heute so nicht mehr gehalten werden, obwohl sie immer noch viele wertvolle Anregungen zur wissenschaft-

lichen Selbstreflexion bieten kann. Doch die weiterhin gültigen Ausführungen zu der lateinischen Anfangslektüre oder zur Allgemeinbildung erfüllen den Leser – angesichts der durch radikale Stundenkürzungen sich vollziehende Marginalisierung der Alten Sprachen und die an Ansprüche der modernen Industriegesellschaft angepassten Lehrpläne – eher mit Wehmut. Im Nachwort führt G. Ueding eine resignierte Aussage des Verf. an, er habe eine integrative Stellung der Latinistik für Europa leider nicht erreicht. Unter Anerkennung der Grenzen, die solch einer Integration in politischer Hinsicht gesetzt sein dürften, ist es für einen Beitrag der Latinistik zu einem nicht nur politisch, sondern auch soziokulturell vereinten Europa sicher noch nicht zu spät, zumal gerade die lateinische Literatur und Kultur Modell eines einzigartig lebendigen Aneignungsprozesses fremder Kulturen ist. Auf diesem Weg kann die Fuhrmannsche Essay-Sammlung sicher ein guter Begleiter und Ansporn sein.

Christine Walde

## Mitteilungen

### Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

*Die Redaktion kann sich nicht verpflichten, alle eingehenden Schriften besprechen zu lassen*

- Drummond, Andrew: *Law, Politics and Power. Sallust and the Execution of the Catilinarian Conspirators*. Historia Einzelschriften 93. Steiner, Stuttgart 1995. 136 S. DM/Fr. 64.–
- Dubois, Laurent: *Inscriptions grecques dialectales de Grande Grèce. I: Colonies eubéennes, colonies ioniennes, emporia*. Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sciences historiques et philologiques, série III: Hautes Etudes du monde gréco-romain, 21. Droz, Genf 1995. 202 S., 2 Karten, Abb.
- Ferber, Rafael: *Zenons Paradoxien der Bewegung und die Struktur von Raum und Zeit. 2.*, durchges. und um ein Nachwort erw. Aufl. Steiner, Stuttgart 1995. 124 S. DM/Fr. 56.–
- Ferrari, Franco: *L'alfabeto delle Muse. Storia e testi della Letteratura greca*. 3 Bde. La sezione «Immagini per la Letteratura» è a cura di Maurizio Paoletti. Capelli, Bologna 1995. XI, 611; VII, 710; VIII, 805 S., 23 Abb. Lit. 41 000/46 000/49 000
- Fortassier, Pierre: *Le spondaique expressif dans l'«Iliade» et dans l'«Odyssee»*. Bibliothèque d'Etudes Classiques. Peeters, Louvain/Paris 1995. 194 S. fb 1000.–
- Galien: *L'âme et ses passions: Les passions et les erreurs de l'âme. Les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps*. Introduction, traduction et notes par Vincent Barras, Terpsichore Birchler, Anne-France Morand. Préface de Jean Starobinski. La roue à livres. Belles Lettres, Paris 1995. 156 S. FF 130.–
- Gély, Suzanne: *Le pouvoir et l'autorité. Avatars italiens de la notion d'«auctoritas» d'Auguste à Domitien (27 a.C.–96 p.C.)*. Bibliothèque d'Etudes Classiques. Peeters, Louvain/Paris 1995. XXVII, 191 S. fb 1200.–
- Göransson, Tryggve: *Albinus, Alcinous, Arius Didymus*. Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 61. Acta Universitatis Gothoburgensis 1995. 257 S. Skr. 200.–
- Graeca recentiora in Germania*. Wolfenbütteler Forschungen 59. Harrassowitz, Wiesbaden 1994.
- Gregorio di Corinto: *Esegesi al canone giambico per la pentecoste attribuito a Giovanni Damasceno*. Introduzione, edizione critica, traduzione a cura di Fausto Montana. Biblioteca di studi antichi 76. Giardini, Pisa 1995. LXXIII, 97 S., 6 Taf.
- Guyot, Peter/Richard Klein (Hgg.): *Das frühe Christentum bis zum Ende der Verfolgungen. Eine Dokumentation*. Bd. 1: *Die Christen im heidnischen Staat*. Bd. 2: *Die Christen in der heidnischen Gesellschaft*. Übersetzung der Texte von P. G. Auswahl und Kommentar von R. K. Texte zur Forschung 60/62. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1993/1994. XII, 516; XII, 412 S. Je Bd. DM/Fr. 112.–
- Hadot, Pierre: *Philosophy as a Way of Life. Spiritual Exercises from Socrates to Foucault*. Edited with an introduction by Arnold I. Davidson. Translated by Michael Chase. Blackwell, Oxford/Cambridge, Mass. 1995. IX, 309 S., 2 Abb. £ 15.99 (br.)/£ 45.– (geb.)
- Hose, Martin: *Drama und Gesellschaft. Studien zur dramatischen Produktion in Athen am Ende des 5. Jahrhunderts*. Drama, Beih. 3. M&P, Stuttgart 1995. 214 S. DM 45.–/Fr. 43.–